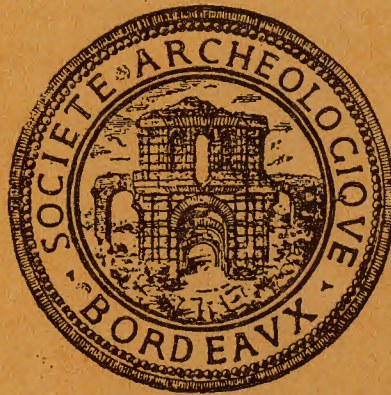


BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

Tome LXXI

Années 1976 - 1978



BORDEAUX

IMPRIMERIE G. TARIS S.A.

20, Rue Condillac

1980

BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

Tome LXXI

Années 1976 - 1978



BORDEAUX
IMPRIMERIE G. TARIS S.A.
20, Rue Condillac
1980

PIERRE PAMIS
BORDEAUX III
INVENTAIRE
- CENTRE -
21967

C PER/235

SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

ACTIVITÉS ET MANIFESTATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

EN 1976, 1977, 1978

MANIFESTATIONS

1976

Participation à l'exposition du Musée d'Aquitaine : *Sculpture médiévale de Bordeaux et du Bordelais*. Huit œuvres prêtées.

1978

Participation à l'exposition sur la Franc-Maçonnerie à Bordeaux : prêt de trois manuscrits.

Participation aux expositions de Sofia et d'Athènes : *Sculpture médiévale de France. Bordeaux et le Bordelais*. Prêt de huit œuvres.

COURS PUBLIC D'ARCHÉOLOGIE

1976 (XIV^e année)

ORFÈVREURIE ET OBJETS PRÉCIEUX

(de l'Antiquité à la fin du Moyen âge)

11 février : M^{me} Duriot, chargée de cours à l'école des Beaux Arts de Bordeaux, *L'orfèvrerie égyptienne*.

- 18 février : M. Jean Marcadé, professeur de l'Université de Bordeaux III, *L'argenterie dans le monde gréco-romain*.
- 25 février : M^{me} David, assistante de l'Université de Bordeaux III, *Un trésor scythe dans le N.-O. de l'Iran, Le Trésor de Ziwiyé*.
- 3 mars : M^{me} Gauthier, maître de recherche au C.N.R.S., *Les reliures médiévales précieuses*.
- 10 mars : M. Jacques Gardelles, professeur à l'Université de Bordeaux III, *Le Trésor d'Aix-la-Chapelle*.
- 17 mars : M. Jacques Lacoste, maître assistant à l'Université de Bordeaux III, *Les ivoires et leur influence sur la sculpture monumentale romaine*.

1977 (XV^e année)

L'HABITAT ET LA MAISON

à travers les âges

- 7 février : M. Alain Roussot, conservateur au Musée d'Aquitaine, *Abris, huttes et campements des hommes paléolithiques*.
- 9 février : M^{me} Roussot-Larroque, chargée de recherche au C.N.R.S., *Villages et camps néolithiques et protohistoriques*.
- 24 février : M^{me} David, assistante d'archéologie et d'histoire de l'art à l'Université de Bordeaux III, *La demeure d'éternité du nomade : Les kourganes de l'Altai*.
- 2 mars : M. Jean Marcadé, professeur à l'Université de Bordeaux III, *L'habitation délienne*.
- 9 mars : M. Robert Etienne, professeur à l'Université de Bordeaux III, *Maisons romaines*.
- 23 mars : M. Jacques Clémens, assistant à l'Université de Bordeaux III, *Archéologie de la maison médiévale d'Aquitaine*.

1978 (XVI^e année)

L'HABITAT ET LA MAISON

à travers les âges (2^e année)

- 1^{er} février : M. Jacques Gardelles, professeur d'Histoire de l'Art à l'Université des Bordeaux III, *La maison dans la peinture médiévale*.
- 8 février : M. Charles Higounet, membre correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Bordeaux III, *La maison dans les bastides*.
- 15 février : M^{me} Sylvia Pressouyre, chargée de conférence à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (IV^e section), *La maison au XVI^e siècle d'après les textes littéraires*.
- 22 février : M^{me} Françoise-Claire Legrand, maître assistant à l'Université de Bordeaux III, *Le décor intérieur des maisons au XVIII^e siècle*.
- 1^{er} mars : M. Goyheneche, maître assistant à l'Université de Pau, *La maison basque*.
- 8 mars : M. François Lalanne, conservateur du Musée de Marquèze, *Vie et mort de l'Airial grand landais*.

EXCURSIONS

1976

- 9 mai : Saintonge (architecture religieuse) : Chéniers, Saint-Césaire, Migron, Matha, Ecoyeux, Le Douet.
- 30 mai : Aux limites du Périgord et du Quercy : Grolejac, Sainte-Mondane, Château de Fénelon, Saint-Julien de Lampon, Abbatale de Souillac, Carlux, Carsac.
- Octobre : La Réole.

1977

- 8 mai : Angoumois : Villebois-Lavalette, La Rochefoucauld, Charras, Marthon, Montbron.
- 22 mai : En Béarn : Château de Laas, Navarrenx, l'Hôpital Saint Blaise, Oloron (églises Sainte Marie et Sainte Croix).

1978

- 30 avril : Canton de Cadillac : Rions, Cadillac, Cérons, Loupiac, Cabanac, Sainte-Croix-du-Mont.
- 28 mai : De l'Albret à l'Armagnac : Langon, Bazas, Casteljaloux, Barbaste, Nérac, Condom, Flaran, Cassagne.
- 8 Octobre : Dans le pays de Buch : Andernos, Lanton, Arcachon, Gujan, Le Teich, Vieux Lugo, Mons.

VISITE COMMENTÉE

1978

Visite de la Porte CAILHAU, dont l'installation du deuxième étage vient d'être terminée.

PUBLICATION

1978

Bulletin et mémoires de la Société, Tome LXX, Assemblées générales et travaux : 1974, 1975.

DONS AU MUSÉE ET A LA BIBLIOTHÈQUE

1977

- M^{me} OLIVEAU : un livre : *La poste aux chevaux et relais en Aquitaine*.
- M. FAUREL : une série de 17 volumes.
- M. FAUREL : un vase à parfum de l'époque paléochrétienne.

1978

UN MEMBRE LE LA SOCIÉTÉ : un lot de diapositives.

M^{me} SABATIÉ : un lot de diapositives.

M^{me} PALLET : un pichet du XVII^e siècle.

D^r LASSERRE : un ouvrage relatant la vie du docteur Azam ; un fascicule sur les porcelaines fines.

Professeur PARISSET : un ouvrage sur l'Hôtel de ville de Bordeaux et ses projets de reconstruction (1722-1774).

M. PICOTIN : tirage à part sur l'archéologie de Saint-Ciers.

D^r COUGOUL : Thèse de M^{me} Cougoul sur la médecine dans l'antiquité.

VŒUX

1977

Pour la sauvegarde de certaines œuvres d'art en péril qui se trouvent dans l'église Sainte-Croix.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

1976

Il est attribué à M^{me} Henriette ESPAGNET, le Prix EDMOND BASTIDE par l'Académie Nationale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux.

1977

M. le Professeur Jean MARCADÉ, ancien président de la Société Archéologique de Bordeaux, est élu membre associé de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux Arts de Belgique.

M. le Professeur François-Georges PARISSET, président d'Honneur de la Société Archéologique est élu Président de l'Académie Nationale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux.

MEMBRES DÉCÉDÉS

1976 — M. BÉRAUD-SUDREAU.
M. MOMMÉJA.

1977 — M. MARQUASSUZAA, *Secrétaire général*
M^{me} GÉREAU

1978 — M. FRIQUET
M. DUCOURNEAU
M. SUCQ

DÉMÉNAGEMENT DE LA SOCIÉTÉ EN 1977

PLACE BARDINEAU

Dans le nouvel Hôtel des Sociétés Savantes

COMPTES RENDUS DES ASSEMBLEES GENERALES DE LA SOCIETE ARCHEOLOGIQUE DE BORDEAUX

SEANCE DU 8 FEVRIER 1976

Présidence du Professeur GARDELLES

Le Président adresse un souvenir très ému à la mémoire de M. BÉRAUD-SUDREAU qui fut un membre actif de notre Société depuis bien des années.

Présentations : M. CROCHET : *Verreries antiques provenant de Bordeaux et de Vayres*. Après un brillant exposé sur la découverte du verre et de son industrie dans l'antiquité et à l'époque gallo-romaine, M. Crochet présente :

I. des pièces trouvées rue Arnaud Miquieu

- 1) vitres trouvées en position verticale ;
- 2) débris d'un pied de verre ;
- 3) une très jolie pièce en verre soufflé en forme de petit animal fantaisiste ;

II. des pièces trouvées au Château de Vayres. (Cf. figures p. 13).

- 1) jambe de verre balustre, bleuté, trouvée en surface (fig. 4) ;
- 2) débris d'un flacon (fig. 1) ;
- 3) tige torsadée bleutée (fig. 6) ;
- 4) demi-perle verdâtre (0.018 m) (fig. 2) ;
- 5) tessère provenant d'une mosaïque (fig. 3)
- 6) débris de bol en verre soufflé (fig. 5).

M. COULON et D^r LASSERRE : *A propos de trois assiettes au chiffre de Louis-Philippe, de la manufacture royale de Sèvres*. Après avoir rappelé la belle qualité des « pâtes tendres », le D^r Lasserre fait apprécier la valeur industrielle de la porcelaine « à pâte dure », dont l'essor est lié à la découverte du Kaolin de Saint-Yriex par le pharmacien bordelais Vilaris. Les deux assiettes de la collection COULON mesurent 245 m/m sur l'aile. Entre deux filets, frise de lierre en or bruni, une bande en bleu soutenu se terminant sur le marli où elle est ornée d'un ensemble décoratif or avec roses et traits obliques. Au centre en or, monogramme de Louis-Philippe couronné, entouré de laurier, ruban. De part et d'autre du chiffre, deux amours tenant de leur main droite une rose à tige feuillue. Sous le chiffre du Roi, 3 roses. Au revers, trois marques : chiffre royal couronné et 46, dernier chiffre du millésime; au-dessus, double cercle contenant le chiffre royal et Sèvres 1846 (bleu pâle) enfin double cercle couronné avec « Château des Tuileries » en rouge.

Le D^r Lasserre présente une pièce de ses collections, une petite assiette à glace décorée de quatre bouquets de roses. L'archiviste de Sèvres pense qu'il s'agit d'une assiette « surdécorée » c'est-à-dire, ornementée par des ateliers privés, en dehors de toute intervention de la manufacture.

M. le Professeur GARDELLES : *Une petite tasse russe en porcelaine dorée*. Le corps est renflé et godronné. La sous-tasse est également godronnée. On observe un léger décor de graffiti géométriques. Elle porte la marque de la fabrique : KOUZTNECTOV. Elle est apparemment de la première moitié du XIX^e siècle.

COMMUNICATION : M. AVEILLÉ : *Hâches néolithiques tirées de galets et portant les traces d'un emmanchement*. Exposé sur les modifications successives de la morphologie de l'outil en vue de sa plus grande efficacité, la longueur de la partie tranchante ne cessant d'augmenter par rapport à la masse, puis le manche augmente encore cette efficacité. Ainsi le progrès humain aboutit à la percussion lancée : le manche allonge le bras, accompagne l'outil dans sa trajectoire, assure l'accélération du tranchant qui arrive au but avec force. Le galet choisi est muni, soit d'une gaine en bois de cervidé, d'un manche en bois végétal ou de cervidé dans lequel pénètre la hâche. La plupart des pièces présentées sont faites avec des galets de Garonne.

M. MARQUASSUZAA : *A propos du CAMIN HARRIOU*. Dans le *Dictionnaire du Béarnais et du Gascon moderne* (1932) on trouve ceci « CAMIN ou CARGUE HARRIOU » avec le sens de lourde charge ou chemin charretier. A ce propos, M. Marquassuzaa rappelle un souvenir lorsque au début du siècle, sur le cours d'Alsace-Lorraine à Bordeaux, il voyait des chevaux de trait glissant sur le pavé, peiner pour avancer et fouettés par le charretier qui ne manquait de crier pour les exciter « harri ».

SEANCE DU 8 FEVRIER 1976

Présidence du Professeur GARDELLES, président

COMMUNICATION : M. PAYEN : *La vielle, du Moyen âge à nos jours*. La vielle pendant plus de mille ans a eu part à la vie de nos provinces et à celle de l'Europe.

Cette vie est évoquée grâce à une enquête minutieuse permettant d'apporter le témoignage des textes anciens, des enluminures, des fresques, des sculptures, des gravures. La vielle est un instrument de musique à six cordes qui sont frottées par une roue en bois enduite de colophane, mue par une manivelle. Cette roue joue le même rôle que l'archet des violons. Il a été impossible de trouver les origines exactes de la vielle. Elle eut des ancêtres : rotta, chifonie, fidula et videlle. Mais c'est entre le XIII^e siècle et la guerre de cent ans que tous les vocables se confondent pour donner le nom générique de « vielle ».

M. Payen a trouvé traces au XI^e siècle de la popularité de la vielle aux sculptures de nos églises : Saint-Vivien du Médoc, Moissac, etc...

Le XII^e et XIII^e siècle sont les périodes fastes où les ménestrels se font entendre dans les cours princières.

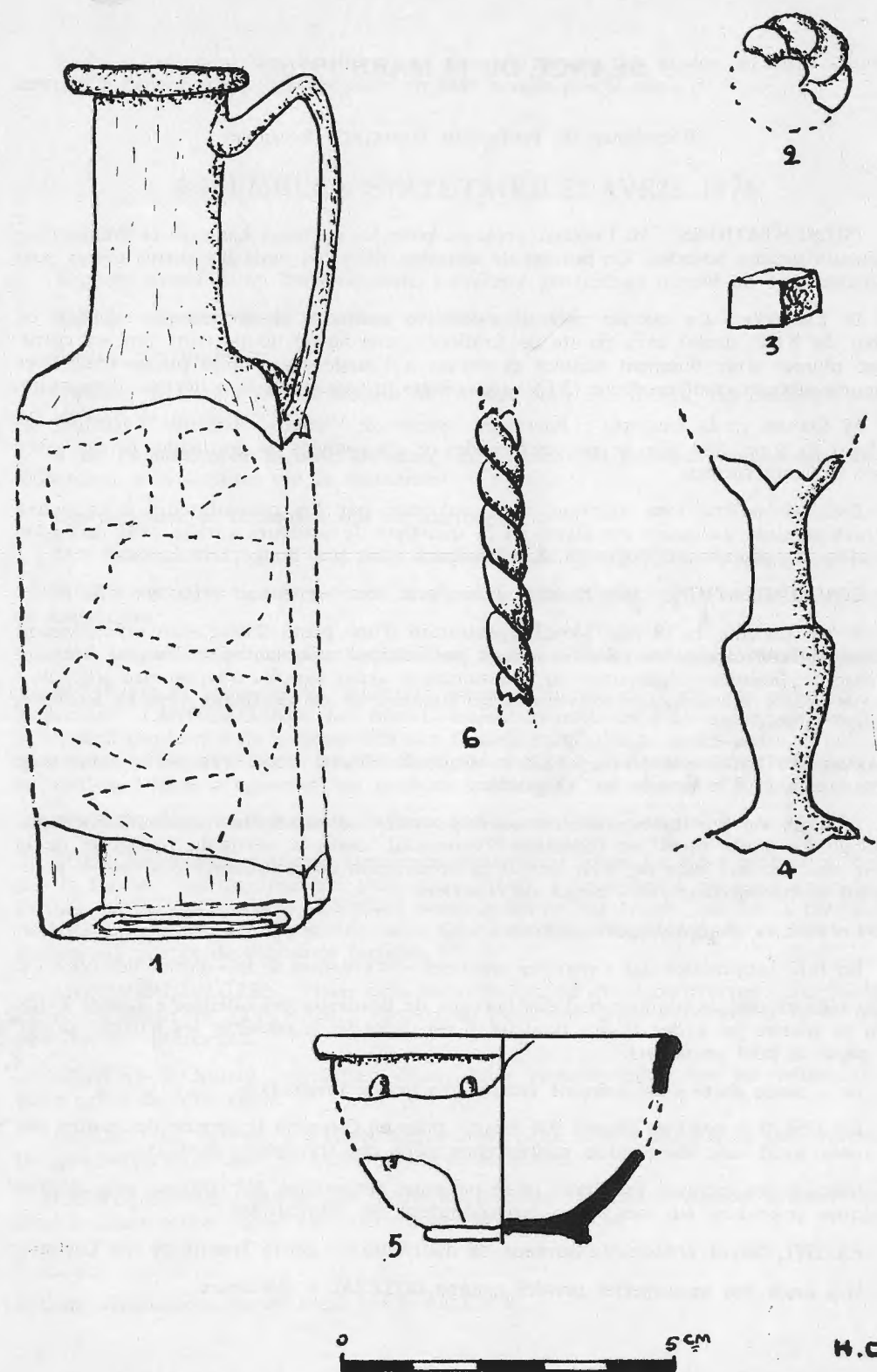
Au XIV^e siècle, Guillaume de Marchaut établit une nomenclature d'instruments de musique, véritable anthologie de ce siècle. Désormais, on ne parlera plus que de « vielle ».

Au XV^e et XVI^e siècle, les grands peintres n'ignorent pas la vielle. « Breughel l'ancien » représente la mort jouant de la vielle en conduisant une charrette de squelettes (Musée du Prado).

Au XVII^e siècle, la vielle est présente dans « La foire au village » de CALLOT, mais cela fait naître un mépris des gens de qualité pour cet instrument de musique des pauvres hères.

Vers 1665, Louis XIV remet la vielle en honneur.

Le XVIII^e siècle est vraiment l'âge d'or de la vielle qui continue à garder au XIX^e siècle les faveurs de George Sand et de ses amis, Liszt et Chopin.



Verreries antiques provenant de Vayres

SEANCE DU 14 MARS 1976

Présidence du Professeur GARDELLES, Président

PRESENTATIONS : M. CROCHET présente pour les docteurs Lasserre et Wangermez, plusieurs petites poteries. Un pot est de datation difficile ; mais les autres pièces sont probablement du Moyen âge.

D^r LASSERRE : *Un encrier portatif d'écrivain public et ses accessoires* (XVIII^e ou début du XIX^e siècle) avec pointe de fixation (corne noire), loupe dans étui en corne, deux plumes d'oie finement taillées et prêtes à l'usage ; une taille plume d'oie avec emporte-pièce et canif en ébène (XIX^e) (ces objets provenant de la collection Remongin).

M. COULON et D^r LASSERRE : *Porcelaines dures de Vieillard*. Assiettes à bordure or, à dents de loup, filet bleu à courtes torsades or, couronnées de guirlandes fleuries avec roses et fleurs variées.

Essai de palette sans marque, mais attribuée par les présentateurs à la manufacture précitée. Le marli est divisé en 24 quartiers de couleurs variées avec profusion de bleus, la plupart en dégradés. Les couleurs n'ont pas bougé à la cuisson.

COMMUNICATION : M^{me} OLIVEAU : *La Poste aux chevaux et relais en Aquitaine* :

Si par un édit du 19 juin 1464 l'organisation d'une poste d'Etat était officiellement constituée, le problème du courrier n'avait pas échappé aux anciens et l'auteur énumère la liste de différents organismes ou communautés ayant suppléé à la carence officielle : grands ordres monastiques, universités de Toulouse et de Bordeaux vers La Rochelle, Nantes ou Bayonne.

Dans les Landes de Gascogne, la route de Bordeaux vers l'Espagne fut l'une des premières à être organisée au XV^e siècle.

En 1576, sont instituées « les messageries royales » avec service régulier dans chaque baillage. La poste prend un caractère commercial, mais la véritable fondation de la poste aux chevaux date de 1603, lors de la nomination de contrôleurs généraux « pourvoyant et commettant aux charges de courriers ».

En 1632, la charge devient « office ».

En 1672, suppression des « maîtres courriers » et création de la « Ferme des postes ».

En 1662 et 1694, le premier bail des bureaux de Bordeaux est attribué à Lazare Patin. Afin de mettre fin à des trafics honteux, il est ordonné de cacheter les lettres, comme de payer le port au départ.

La « malle poste » est souvent victime d'actes de brigandage.

En 1754, il y avait en France 936 relais ; mais en Guyenne le service des postes par la route avait une importante concurrence, celle des transports fluviaux.

Grâce à des archives familiales et de patientes recherches, M^{me} Oliveau peut donner quelques précisions sur ces relais qui connurent des vicissitudes.

En 1771, furent créés deux bureaux de distribution : porte Tourny et rue Leyteire.

Il y avait des messageries privées comme DOTEZAC à Bordeaux.

Enfin surviennent des améliorations dans le service des postes au XIX^e siècle : tampon à l'encre grasse, timbre-poste en 1849, wagon postal, etc... (1)

ASSEMBLEE STATUTAIRE 25 AVRIL 1976

Rapport moral de M. Marquassuzaa, secrétaire général.

Rapport financier de M. Coudroy de Lille, trésorier.

Remise des diplômes :

Diplôme de la ville de Bordeaux à M^{me} MORIN pour son travail, *Les chevets romans des églises de la Gironde*.

à M. FRUGIER pour la mise en valeur du Château de Bonaguil, en Agenais, et les recherches qu'il a faites sur ce monument.

Les diplômes de la Société ont été attribués à :

M^{me} ARAGON-LAUNET pour la reprise des fouilles de la ville Gallo-romaine de Serviac.

M. BIBONNE pour ses importants travaux de déblaiement qu'il effectue au château de Langoiran.

MM. JACQUET et GOLFIER pour les résultats de leurs fouilles au château de Rouqueyre.

M^{me} ESPAGNET présente des souvenirs photographiques de l'une des excursions de la Société : CASTELJALOUX. Les Albrets étaient installés en 1151 comme en témoigne le « grand catulaire » de la Sauve Majeur. Casteljaloux subit les luttes entre catholiques et protestants au XVI^e siècle. L'église saccagée eut sa façade refaite en 1711. Le quartier au nord de l'église a conservé des maisons anciennes.

POUDENAS est baigné par la Gélise, on y voit le vieux pont.

FOURCES, bastide rompant avec le classicisme du genre. La place centrale n'affecte pas la forme d'un quadrilatère, mais d'une demie circonférence appuyée au château fortifié du XIV^e-XV^e siècle. La place semi-circulaire est tracée par les pittoresques maisons à couverts et à pans de bois. Des rues étroites partent de ce cercle pour mener aux portes de l'enceinte fortifiée.

MONTREAL-DU-GERS : Place forte naturelle qui servit de plateforme à une bastide. Eglise du début du XIV^e siècle à l'aspect de forteresse. Sous les couverts de la place petit musée intéressant.

GENENS : Ruines grandioses d'une église romane, bâtie sur les ruines d'une autre église du VII^e siècle.

SIVIAC : Au lieu dit « L'Hospitalet » importante fouille d'une villa gallo-romaine. De très belles mosaïques à feuilles de vigne et raisins.

LARRESSINGLE : Petite ville médiévale fortifiée. Château et donjon, église romane dont la construction aurait été interrompue au XIII^e siècle.

1) Cette communication a été éditée par le A.C.E.M.B.

SEANCE DU 14 MAI 1976

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE, vice-président

PRESENTATION : M. COULON : Très beau vase du céramiste BUTHAUD. Une exposition des œuvres de cet artiste vient de s'ouvrir au Musée des Arts Décoratifs.

COMMUNICATIONS : M^{lle} DIETLIN : *Une fabrique de toiles imprimées à Beautiran, dans la première moitié du XIX^e siècle* (voir p. 91).

D^r LASSERRE : *Jacques Arago, dessinateur, voyageur, polémiste. Son séjour à Bordeaux de 1823 à 1829* (voir p. 73).

SEANCE DU 11 JUIN 1976

Présidence du Professeur GARDELLES

COMMUNICATION : Général BISTAUDEAU : *Les villas d'Ausone*. (Voir *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXX, p. 101-118).

SEANCE INAUGURALE DU 16 OCTOBRE 1976

COMMUNICATION : M. J. LACOSTE : *Les ivoires et leur influence sur la sculpture romane méridionale*.

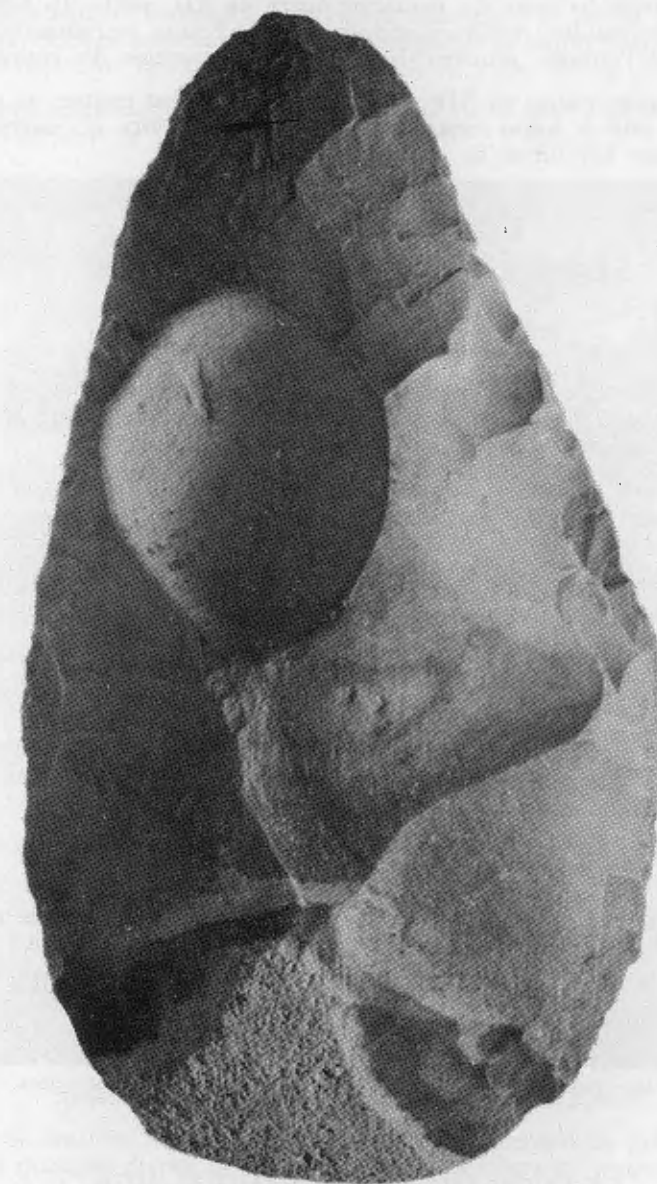
M. Lacoste prend l'exemple des œuvres de Bernard GILDUIN à Saint-Cernin de Toulouse à la fin du XI^e siècle. Toutes les sculptures de GILDUIN (table d'autel, plaques réemployées dans le déambulatoire de la basilique ou les chapiteaux qu'il décora pour le chevet du même édifice) révèlent un mélange d'emprunts faits d'une part à la sculpture romaine de la pierre ou du marbre : sarcophage, frises, etc., et d'autre part à la petite sculpture en ivoire.

Ces imitations concernent l'iconographie, les motifs décoratifs et surtout la technique du relief.

Les artistes de la fin du XI^e siècle avaient un savoir-faire limité. On conçoit qu'attirés par la beauté des formes, ils furent également sensibles aux modèles offerts par la sculpture romaine monumentale et à ceux minutieux et délicats de l'ivoirerie.

Les apôtres des piliers du cloître de Moissac fournissent vers 1100 des exemples de l'influence des ivoires. Avec le tympan et le trumeau de l'église Sainte-Marie d'Oloron, la copie se fait extrêmement précise.

Vers le XII^e siècle, mais il s'agit d'un cas résiduel, les sculptures qui décorent les premières galeries du cloître de SILOS prouvent un indubitable attachement aux techniques raffinées issues du travail de l'ivoire, dans une extraordinaire série de chapiteaux ciselés avec une habileté inégalée. Les thèmes sont ceux là mêmes des ivoires de l'Espagne musulmane, dont le Louvre, les musées de Pampelune et de Burgos gardent de riches exemplaires. Les artistes de Silos ne furent pas inférieurs à leurs devanciers qui sculptaient les ivoires ; les grands reliefs dont ils dotèrent les piliers du cloître le démontrent.



Biface Acheuléen de St-Jean-de-Duras
Cupule de gel, cacholonnée, recoupant les arêtes de taille ;
l'ombilic de l'éclat enlevé est visible à la partie supérieure

Ces gens avaient déjà une expérience, ils avaient parfaitement assimilé les conquêtes de la sculpture languedocienne du deuxième quart du XII^e siècle. Ils étaient capables de se hausser au niveau des meilleurs sculpteurs de la France méridionale. Seul l'attrait de la préciosité, de l'étrange, peut-être, les guida vers l'imitation des ivoires.

Il est certain qu'au milieu du XII^e siècle les artistes étaient maîtres de leur technique et qu'ils n'avaient plus le même besoin des ivoires, qui, dès lors, ne jouèrent plus qu'un rôle épisodique dans l'évolution de cet art.

SEANCE DU 14 NOVEMBRE 1976

Présidence du Professeur GARDELLES

COMMUNICATIONS : M. AVEILLÉ : *Bifaces d'un site Acheuléo-moustérien aux confins du Bergeracois et de l'Agenais : Saint-Jean de Duras* (voir *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXX, p. 53-70 et figure p. 17).

Les remaniements de terrains dus à des phénomènes de solifluction inhérents aux fluctuations atmosphériques de la dernière période glaciaire, tout comme les labours de la période contemporaine, expliquent la position de ces bifaces en surface.

La technique de la taille au percuteur manuel explique le stade évolué qui situe ces outils chronologiquement de l'Acheuléen moyen au Moustérien de tradition acheuléenne.

M. Aveillé aborde l'évolution technique de la taille au cours du Paléolithique consécutive à celle d'un psychisme qui, dans la recherche d'une spécialisation de l'outillage, utilise le bois et l'os comme percuteur.

Cette vue générale de la question est accompagnée de celle du rôle de l'environnement sur la patine et de l'influence des paléo-climats sur la transformation épigénique du matériau.

D^r LASSERRE : *Décor floral rustique peint à la main au XIX^e siècle, en céramique* (Vieillard, Niderwiller). Cf. figures p. 19.

Le décor floral rustique populaire peint à la main, naïf ou faussement naïf, sur faïence fine, était un procédé couteux qui a été remis en faveur sous Napoléon III.

Le décor artistique peint à la main semble bien être contemporain de la faïence Vieillard vers les années 1830!

Une sélection de pièces typiques de fabriques différentes permet à l'auteur d'en faire remarquer les caractéristiques : formes, composition des pâtes, couleur, etc...

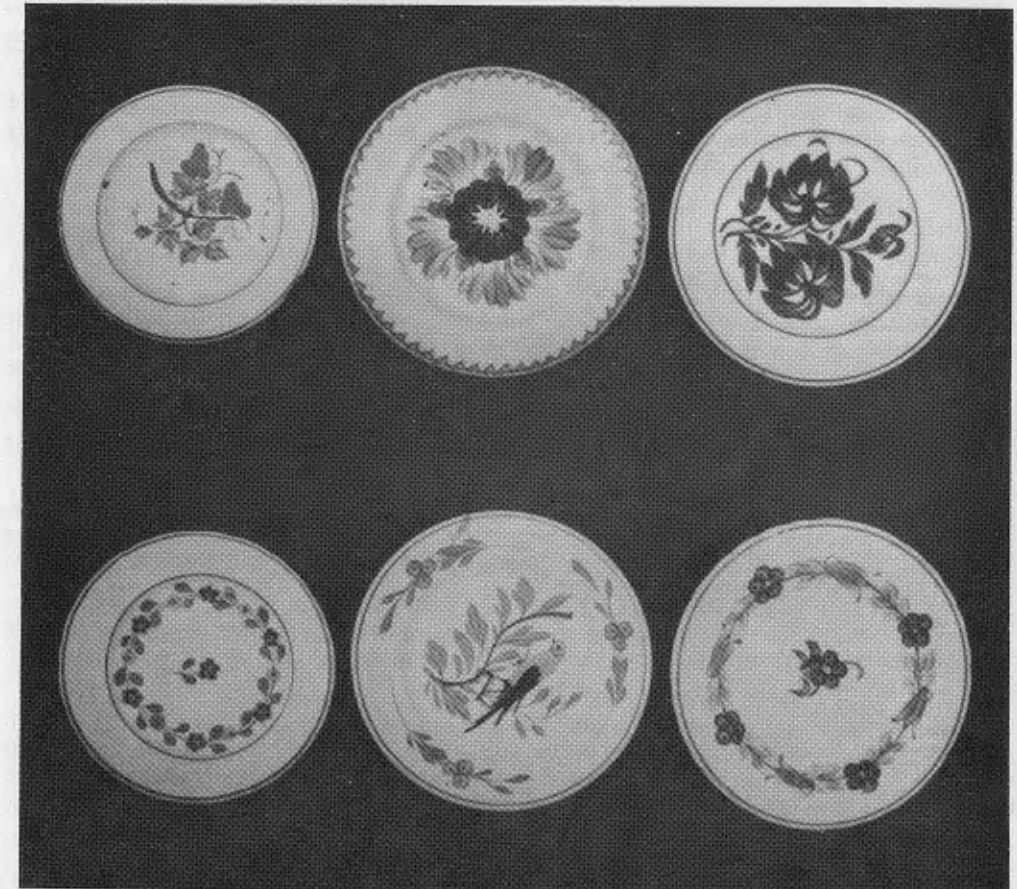
SEANCE DU 12 DECEMBRE 1976

Présidence du Professeur GARDELLES

COMMUNICATION : M. le Professeur GARDELLES : *Trois reliefs du château de La Réole, influencés par le maître de CABESTANY* : Les historiens de l'art roman ont défini le style et identifié les œuvres du sculpteur connu sous le nom de maître de CABESTANY. Cet imagier a taillé dans le marbre du Roussillon au Languedoc des personnages

étranges aux yeux globuleux, munis de mains énormes. Ces êtres sans beauté sont groupés en compositions heureuses et vivantes échappant en partie aux lois du cadre que suivent les maîtres contemporains. Le sarcophage de saint Seurin à Saint-Hilaire-de-l'Aude, les chapiteaux de RIEUX-MINERVOIS, etc., ont pu lui être attribués.

Trois pierres sculptées encastrées dans le mur de la tour ronde ouest du château de La Réole présentent de fortes affinités avec l'œuvre du Maître.



Assiettes de faïence fine à décor rustique de Vieillard

La forteresse avait été construite dès 1194 sur l'emplacement du prieuré Saint Pierre qui s'installa à quelques distances. Le château était en cours de transformation lorsque des bourgeois et des barons révoltés s'en emparèrent en 1254. Le Roi d'Angleterre ordonne alors la destruction des parties hautes de cet édifice, dont les matériaux furent remployés pour les travaux de fortification. Ainsi on remarque sur les parements de la tour Nord-Ouest de nombreux remplois, dont nos trois reliefs. Ils représentent l'entrée à Jérusalem, le Christ parmi ses disciples et enfin un Christ en majesté, trônant dans une mandorle soutenue par quatre anges. Ces sculptures ont été très abîmées, mais on y reconnaît la présence de traits caractéristiques de l'œuvre du maître de CABESTANY : mêmes types de visages, de mains, de chevelures et parfois de drapés. Toutefois les plissés sont différents assez souvent et certaines maladresses sont évidentes.

Si on met en parallèle le chapiteau de l'ascension de RIEUX-MINERVOIS, où la Vierge debout dans une mandorle est emportée par les anges, et le Christ de La Réole, on remarque le caractère simpliste de la composition de ce dernier relief. A RIEUX comme à CABESTANY le souffle du vent rabat en plis parallèles le manteau de la Vierge à l'intérieur de la mandorle. A La Réole, cette magnifique invention décorative n'est pas comprise. Le sculpteur s'est borné à indiquer au même endroit quelques divisions parallèles. Au total, il s'agit de l'œuvre d'un disciple moins doué.

Ces reliefs d'un grand intérêt confirment un fait essentiel : l'art roman girondin n'est pas simplement lié à celui de la France de l'Ouest. Il doit aussi au Midi languedocien et catalan.

En outre, si ces trois sculptures proviennent bien de l'édifice commencé en 1194, elles prouvent à la fois la longue survie de l'art roman dans nos régions et le caractère tardif, supposé par beaucoup de spécialistes, de la carrière du maître de CABESTANY (1).

SEANCE DU 9 JANVIER 1977

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

Le Docteur Lacoste-Lagrange, nouveau président remercie le Professeur Gardelles, président sortant, pour son œuvre au sein de la Société.

COMMUNICATION : M. COUDROY DE LILLE : *Une visite à La Réole.*

L'auteur présente et commente une série de diapositives d'une promenade archéologique qu'il avait organisée. Après avoir tracé à grands traits l'histoire de La Réole, il s'attache au château des QUATRE SOS.

A l'ancienne église prieurale, les archéologues ont pu constater les problèmes de son voûtement tardif qui, bien que nettement gothique, n'a été édifié qu'au début du XVII^e siècle.

D'autres monuments sont examinés : hôtel de ville de la fin du XII^e siècle ou du début XIII^e siècle, avec sa belle colonnade du rez-de-chaussée ; le majestueux bâtiment du prieuré bénédictin étalant sa longue façade vers la Garonne, son cloître, ses escaliers impressionnants et ses ferronneries de CHARLUT.

La visite du château LAVAISIERE-VERDUZAN et les nombreuses et pittoresques maisons à pans de bois terminèrent l'excursion.

SEANCE DU 13 FEVRIER 1977

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

COMMUNICATION : M. RÉGALDO SAINT BLANCARD : *Le coffret de Cypselos.*

1) Cette communication a été publiée dans le *Bulletin Monumental*, t. 134 - III, p. 231-237.

Cypselos, tyran de Corinthe au VII^e avant J.C. fut dès sa naissance caché dans un coffret par sa mère LABDA pour ne pas être immolé, l'Oracle de Delphes ayant prédit qu'il serait fatal aux siens.

L'Historien grec du II^e siècle avant J.C., PAUSANIAS, vit ce coffret exposé dans l'opisthodomos de l'Héraion d'Olympie et en fait une description fort précieuse. Ce coffret en bois de cèdre sculpté était incrusté par places d'ivoire et d'or et composé de scènes successives d'épisodes mythologiques en séries horizontales.

M. Régaldo analyse les différentes scènes avec une science consommée ainsi que l'identification des personnages dans leurs exploits de dieux ou de héros.

SEANCE DU 13 MARS 1977

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

PRESENTATION : M. LASJULLARIAS : *Une assiette à dessert de Vieillard et Cie.*

Marque aux armoiries de la ville couronnées, J.V. et Cie, terre de fer, décor imprimé en bleu, chevauchant anormalement le bord de la pièce, comportant deux écussons ovales accolés, sommés d'une couronne de marquis et reposant sur une composition en forme de surtout.

COMMUNICATION : D^r LASSERRE : *Deux souvenirs de l'époque impériale. Un tableau d'Ingres et son interprétation par le graveur en médailles E.A. OUDINÉ.*

Deux souvenirs de l'époque du Premier Empire permettent au D^r Lasserre une étude des plus poussées. Il s'agit tout d'abord de l'esquisse d'une œuvre tardive du grand peintre J.A. Dominique INGRES (1780-1867), commandée par Napoléon III le 2 mars 1853, et rapidement conçue par l'artiste, l'apothéose de Napoléon I^{er}.

Mais cet ensemble prestigieux devait être détruit comme « La Paix » de DELACROIX lors de l'incendie des communards au cours de la nuit du 24 mai 1871.

Certains musées en ont conservé des éléments préparatoires.

Cette allégorie à l'antique demande un certain effort intellectuel. Napoléon est représenté s'élevant aux cieux au-dessus de Sainte-Hélène sur un char d'or guidé par l'aigle impérial, précédé de la Victoire, tandis que la Renommée le couronne. Sur la droite, Némésis écrase le crime et dans le registre inférieur, à gauche, la France en deuil contemple l'ascension.

LA MEDAILLE D'ODINÉ : Eugène André ODINÉ (1860-1887), élève d'Ingres connaissait le tableau de son maître, inspiré par la manière antique. Il suivra cette tradition.

L'apothéose d'ODINÉ qui en son ensemble est la reproduction de la peinture d'INGRES en diffère cependant par certains détails : inscription des marches du cénotaphe. Le revers porte les armes de la ville de Paris avec couronne murale soutenue par deux anges, l'un tenant un glaive levé, l'autre une corne d'abondance ; au-dessous banderole avec : *Fluctuat nec mergitur*, et la légende « A l'empereur Napoléon I^{er}, la ville de Paris ». Entre deux rosaces, MDCCCLIV. Cuivre, poinçon de la Monnaie de Paris, main indicatrice 1845-1860.

Cette apothéose est impressionnante par sa perfection plastique. Les proportions sont idéales, le modelé puissant, les visages séduisants par leur beauté, les mains féminines surtout par leur finesse et leur grâce.

ASSEMBLEE STATUTAIRE, 17 AVRIL 1977

Honorée par la présence de M. OURY, Directeur régional des Affaires Culturelles, et de M. le Professeur PARISSET, Président de l'Académie nationale de Bordeaux et Président d'Honneur de la Société archéologique.

Rapport moral du Secrétaire général.

Rapport financier du trésorier.

M. Oury remet les diplômes de la Société à M. BARDOU, pour sa monographie sur la commune de Saint-Loubès et à M. PAYEN, pour ses recherches archéologiques.

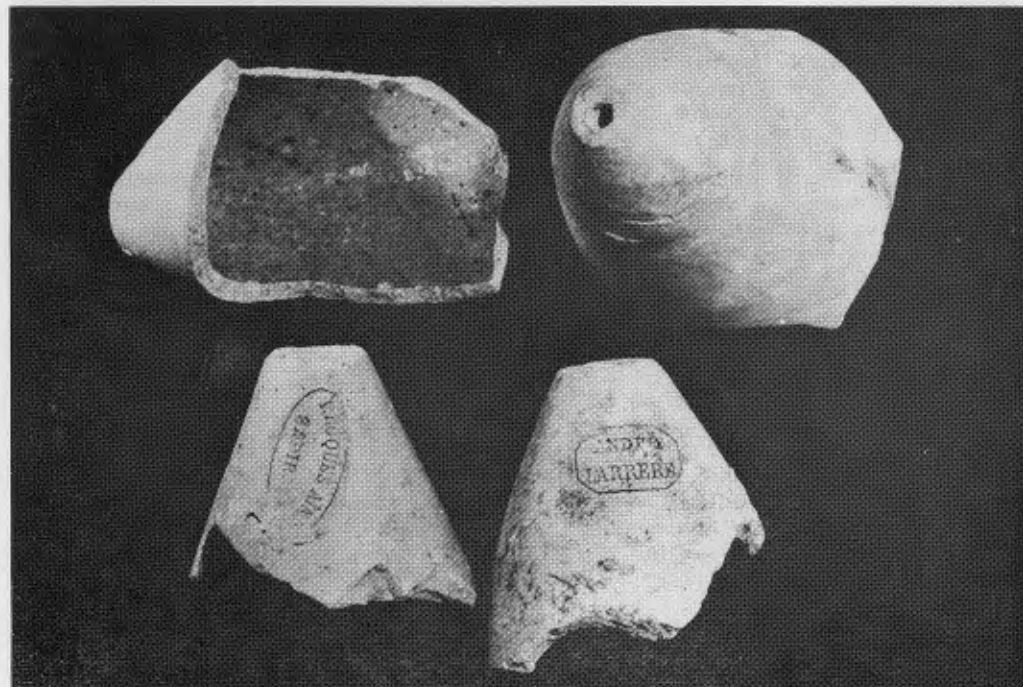
Le Professeur Marcadé remet ensuite le diplôme de la Société à M^{me} DAVID, conférencière au cours public d'archéologie.

Le Professeur Pariset remet le diplôme de la ville de Bordeaux à M. CROCHET, bibliothécaire de la Société, pour le résultat de ses fouilles à Vayres ; à M. VIVEZ, pour le sauvetage des pièces archéologiques ; à M. Jacques LACOSTE, maître assistant à Bordeaux III, auteur d'une longue liste de travaux tant sur l'art roman du Sud de la France que sur celui de l'Espagne.

SEANCE DU 13 MAI 1977

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

PRESENTATION : M. VIVEZ : *Tessons de poterie en forme de culot conique percés d'un orifice à la partie terminale.*



Depuis plusieurs années, au cours de travaux de voirie dans Bordeaux, M. Vivez avait remarqué des tessons de poterie en forme de culots coniques, assez fins, percés d'un petit trou, rarement vernissés en vert ou en jaune à l'intérieur. Ces débris ne se trouvaient que dans des quartiers Sainte-Croix et Saint-Michel.

Au cours d'une présentation à la Société, M. VERMEYLEN indiqua qu'il s'agissait de débris de moules à sucre fabriqués par les potiers de Sadirac. Lors des travaux de construction du Conservatoire de Région, à l'angle du quai de Paludate et de la rue Peyronnet, en examinant les fouilles, M. Vivez a trouvé quantité de ces débris : culots, panses et rebords de moules. C'est en effet à cet emplacement que se trouvaient les raffineries de sucre les plus importantes de ces quartiers où elles s'étaient rassemblées. L'Annuaire de la Gironde de 1887 en cite plusieurs.

Sur certains culots, figurent les noms des potiers ROQUES et LARRERE. Grâce à M^{me} CHASSAGNE, qui fait des recherches sur l'histoire de Sadirac, M. Vivez put prendre connaissance de la Notice d'Ernest LABADIE (*Archives historiques de la Gironde*, 1910), dans laquelle il cite, à Sadirac, les noms des potiers ci-dessus, parmi bien d'autres, puisque la statistique de 1843 dénombre 32 fours, dont 2 à faïence, 83 ouvriers et 300 manœuvres. En 1874, 80 ouvriers y sont encore employés pour la fabrication des poteries de ménage et des formes à sucre. De plus, M^{me} Chassagne a communiqué la photocopie d'une lettre du raffineur ABRIBAT, de Bordeaux, qui commandait à M. BAGARD, formier à Sadirac, « ... 100 grandes (formes) ... », à la date du 15 mai 1845 (1).

Dimensions des cartouches dans lesquelles figurent les noms : ROQUE, 36 mm / 18 mm ; LARRERE, 25 mm / 16 mm.

COMMUNICATIONS : D^r LASSERRE : *A propos des moules à sucre à Bordeaux au XIX^e siècle.* Documents, dont deux inédits.

1) Extrait d'une supplique adressée en octobre 1770 par M. Goumain, syndic des potiers de Sadirac, Madirac et Saint-Caprais à « nos seigneurs de la Cour des Aydes et Finances de Guyenne » au sujet des impôts qu'ils jugeaient illicites.

2) Lettre de M. Monsion, de Sadirac, du 21 juin 1876, précisant que des poteries avaient été « fondues » en 1833 par son arrière-grand-père, qui, au début, faisait des moules coniques pour mouler les pains de sucre.

3) Médaille de bronze (40 m/m) des raffineurs de Bordeaux, qu'ils firent remettre au Roi Louis XVI, par le sieur de Nairac, en reconnaissance des faveurs que sa Majesté avait accordées à leurs fabriques par l'arrêt du conseil du 25 mai 1786. Louis XVI, buste par P. Lortmioir, graveur du roi.

4) Lettre du Contrôleur général (8 avril 1769) pour se plaindre de l'âpreté rigoureuse exercée sur les négociants par le Directeur du Bureau des Fermes du Roi.

M. CROCHET : *Industrie protohistorique du sel sur le littoral vendéen.*

Après avoir rappelé qu'aux temps anciens il a été pratiqué un mode d'extraction du sel marin, autre que celui des marais-salants, l'auteur signale les découvertes faites à ce propos à Nalliers et à Marans et un sondage fait à Mouzaul (Vendée) ayant fourni des poteries utilisées à cet effet.

De son côté il a fait des recherches, en 1966, au lieu-dit La Garenne des Ondées, à Brétignolles-sur-Mer (Vendée). Des fragments de poterie y furent trouvés permettant de faire un rapprochement quant à leur morphologie avec ceux des sites bretons.

1) A ce sujet, M. DUPUCH, fondeur rue des Sablières (Bordeaux), a signalé que sa maison fabriquait, au début du siècle, des formes en fonte pour les raffineries.

M. le Professeur PARISSET : *Bordeaux au XVIII^e siècle et les artistes parisiens*. Au XVIII^e siècle, entre Paris et Bordeaux, il y eut une collaboration permanente au plus haut niveau, mais que d'artistes restés dans l'ombre ! Peintres, graveurs, décorateurs, soit directement, soit après un séjour en Italie ou en Provence sont venus vers Bordeaux, attirés par les chantiers importants de « la petite Paris » comme ils disaient.

Une étude minutieuse d'une belle gravure nous porte en 1765 ; l'inventeur en fut Boucher, le graveur le Parisien Choffard. Il existe quatre états du même sujet : encadrement de fraîches guirlandes de fleurs et des instruments symboliques de la Franc-maçonnerie. Une copie médiocre du Metropolitan Museum de New-York confirme la destination de cette gravure. C'était une commande de la loge Maçonnique de l'Amitié à Bordeaux qui devait servir à présenter la liste de ses membres.

Comment en 1765-1766 une loge bordelaise a-t-elle pu s'adresser à un artiste et à un graveur parisien ?

La deuxième partie de la conférence nous place aux environs de 1773. Le danois HANSEN fixé à Bordeaux, riche, anobli par le roi du Danemark, lègue à l'Université de Copenhague son portrait par PERRONEAU, magnifique peinture à l'huile, exposée maintenant au Musée d'Etat de Copenhague.

Puis voici l'histoire de l'Hôtel de ville de Bordeaux. On connaît le rôle de Tourny pour mettre en valeur les abords de la ville. Le vieil Hôtel de ville était en ruine, la salle de spectacle avait brûlé en 1755. Portier qui a travaillé pour Ange Gabriel a été chargé d'établir des projets pour un nouvel édifice près de l'actuelle « grosse cloche ». On en a fait les plans, mais rien n'est construit faute d'argent et de matériaux. Plus tard, Soufflot est invité à fournir des projets qui sont repris par Bonfin, architecte de la ville.

Que de complications à propos de cet Hôtel de ville ! Bonfin s'était approprié l'invention de Soufflot sans l'en aviser. Il faut cependant le mettre au courant et obtenir son agrément. Mansart, architecte de la cathédrale de Versailles de style rococo, s'installe à Bordeaux et cherche à imposer ses propres projets. Un scandale éclate. Bonfin a commencé les travaux, mais ils sont arrêtés. Richelieu a demandé à Victor Louis d'édifier un théâtre et les dépenses sont telles qu'il faut fermer l'atelier de l'Hôtel de Ville. Bonfin s'y résigne.

A la même époque un parisien arrive à Bordeaux, L'HÔTE, à qui l'on doit l'Hôtel de Basquiat et l'Hôtel Journaux.

CHALGRIN, qui édifie à Paris Saint-Philippe du Roule, proposera avant 1789 un projet de villa près de Bordeaux.

Enfin Delafosse, architecte de l'hôtel parisien TITON, avait pu être admis à l'Académie des Beaux-Arts de Bordeaux. En 1787, il lut devant cette assemblée un projet de cours d'architecture dans lequel il mêlait louanges et critiques de Bordeaux. Le cours ne fut pas créé.

Au total, beaucoup de projets, peu de réalisations, mais une activité bordelaise qui tente les Parisiens et à laquelle ils participent (1).

1) Cette communication a été publiée partiellement dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série 10-11, p. 115-125.

SEANCE DU 10 JUIN 1977

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

COMMUNICATIONS : Général BISTAUDAU : *Les monuments gallo-romains de Bourg-sur-Gironde*. D'après les ouvrages d'Ausone, de Paulin de Nole et de Sidoine Apollinaire, on s'aperçoit qu'une ville s'élevait sur le site de Bourg à l'époque romaine. Une enceinte fortifiée carrée entourait la ville haute. Elle comportait deux portes.

Tout laisse supposer que l'enceinte de Bourg avait été fortifiée dans la dernière moitié du premier siècle avant J.C.

D^r LASSERRE : *La petite sculpture sur bois en Lorraine et en Bigorre. Justin Dulout, sculpteur, ornemaniste et modèleur à Bagnères (1845-1931)*.

En Lorraine, la grande époque de la petite sculpture sur bois a été le XVII^e siècle avec César BAGARD, sculpteur à Nancy (1639-1709). Renommé pour ses statues monumentales disparues en grand nombre pendant la Révolution, il est l'auteur de petits objets sculptés que l'on retrouve dans les collections du Musée de Nancy, les plus beaux ouvrages sont en bois de Sainte Lucie, cerisier sauvage de Sampigny (Meuse).

Il faut citer aussi l'atelier des FOULON, célèbre par la variété et la qualité.

Il est présenté : 1) un coffret en bois de Sainte Lucie : L = 105 m/m — l = 60 m/m — H = 23 m/m ;

2) une boîte à couvercle bombé, D = 50 m/m. Le couvercle est surmonté d'un grotesque, sorte de farfadet, échappé des contes populaires de nos provinces de l'Est.

La deuxième partie, nous conduit en Bigorre par la présentation de deux objets. Le premier venant des confins de cette province : un sucrier avec sa pince à sucre et son présentoir. Il est en bois en tilleul, style Restauration. La pince sculptée est un vrai chef d'œuvre.

Le deuxième objet est une boîte tournée à couvercle sculpté en plein bois. D = 57 m/m H = 25 m/m décor floral.

L'apothéose de cette étude concerne l'œuvre de Justin DULOUT, bagnèrais, sculpteur, ornemaniste sur bois (1845-1931).

Certaines de ses œuvres ont été exposées en 1900 au salon des artistes français à Paris. De ses œuvres, le docteur Lasserre présente une coupe sculptée en noyer du pays. Puis, une écuelle sculptée en bois de noyer (D = 200 m/m), dont le couvercle est orné d'une rose entrouverte. Enfin voici un cadre somptueux.

Le D^r Lasserre fait revivre Justin Dulout, artiste de talent, travaillant sans dessin, sans modèle, directement inspiré par la nature.

SEANCE INAUGURALE DU 8 OCTOBRE 1977

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

COMMUNICATION : M. AVISSEAU : *Les Hôtels des Sociétés Savantes*.

La séance est ouverte dans les nouveaux locaux des Sociétés Savantes, 1, place Bardineau.

Rien ne pouvait mieux illustrer l'installation de la Société archéologique dans l'hôtel Calvet, récemment aménagé par la municipalité de Bordeaux, que la conférence de M. J.P. Avisseau.

Au fil du temps, Bordeaux a connu quatre hôtels des sociétés savantes. Hôtel Jean-Jacques Bel, 2, rue J.J. Bel ; l'Athénée, 53, rue des Trois-Conils ; l'Hôtel Ragueneau, 71, rue du Loup et l'Hôtel Calvet, 1, place Bardineau. L'Hôtel J.J. Bel fut construit en 1708.

Dans une première période 1739 à 1793, il est l'hôtel de la seule académie née en 1712. Au cours d'une seconde période de 1813 à 1892, il abrite la bibliothèque municipale, dont les collections de l'académie, confisquées à la Révolution, constituaient le noyau ; et ce n'est qu'accessoirement qu'il recueille d'abord l'académie en 1814, puis quelques autres sociétés qui éclosent au long du XIX^e siècle : société de médecine et chirurgie, fondée en 1798 ; société linnéenne, fondée en 1818 ; société des archives historiques de la Gironde (1858) ; société des bibliophiles de Guyenne (1866) ; société archéologique (1873), ainsi que la société d'anthropologie. Ces huit sociétés, en compagnie de quelques nouvelles, se retrouvent groupées en 1892 dans un Hôtel tout neuf portant le nom d'Athénée, que la municipalité vient de faire aménager pour elles ainsi que pour des réunions politiques, à l'emplacement d'un vieil hôtel particulier, l'Hôtel de BRIVAZAC dit encore l'Hôtel FIEFFÉ, qui avait été de 1799 à 1836 l'hôtel de la Loterie et de 1837 à 1846 l'hôtel de l'Octroi.

En devenant l'Athénée, l'Hôtel FIEFFÉ est complètement reconstruit par FLANDRAI architecte de la ville. Son grand amphithéâtre de 700 places est orné en 1926 de quatre panneaux qui sont l'œuvre de quatre peintres bordelais : Jean Dupas, Marius de Buzon, Jean Despujols et François Roganeau.

Entre temps les sociétés savantes s'étant multipliées se trouvent trop à l'étroit à l'Athénée.

En 1939, sept d'entre elles émigrent à l'Hôtel Ragueneau, qu'elles partagent avec les archives municipales, venues de l'Hôtel de Ville où elles étouffaient. Ce sont l'Académie, la Linnéenne, les archives historiques, la société d'Archéologie, la société d'Astronomie, la société de géographie commerciale, l'association Guillaume Budé, les amis de Roger Ducasse et la dernière née, la société de spéléologie et préhistoire (1948).

L'Hôtel Ragueneau devient bientôt trop petit et gémit sous le poids des ans autant que sous celui des livres. Il a été construit en 1643 par Pierre Légli pour Jean Ragueneau, conseiller au Parlement.

La Municipalité soucieuse d'éviter l'écroulement de l'immeuble décide, en 1969, d'affecter aux Sociétés Savantes, l'hôtel en bordure des terrasses du Jardin Public, qu'elle a acquis trois ans auparavant de la famille Calvet. Cet hôtel, construit en 1851, fut la réplique de l'Hôtel de Lisleferme de l'autre côté de la place Bardineau, édifié en 1778, par l'architecte Bonfin.

En 1976, l'Académie Nationale des Sciences et Belles Lettres prend possession de l'étage noble de l'hôtel.

C'est maintenant le tour des sociétés archéologique et linnéenne, de la société d'astronomie, de la société de spéléologie et préhistoire, de la société d'anthropologie et enfin du centre de généalogie.

SEANCE DU 20 NOVEMBRE 1977

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

COMMUNICATION : M. J.C. LASSERRE, conservateur de l'Inventaire Général : *Cadillac, aspects connus et inconnus d'un Canton* (1).

Sous forme d'un commentaire de plus de soixante-dix diapositives choisies parmi les plus évocatrices, le conférencier relate les résultats de l'inventaire des monuments et objets d'art dressé dans le Canton de Cadillac. Il s'applique dans le domaine architectural à présenter l'état actuel de certains édifices religieux et civils et des documents iconographiques restituant leur état ancien.

Il montre également des objets d'art déjà inventoriés et connus, mais d'autres complètement inconnus, tel un tableau de MAZOYER trouvé dans l'église de Laroque, des panneaux de bois et des objets de culte.

M. Lasserre conclut sur l'intérêt d'un tel inventaire qui donne connaissance d'un patrimoine d'une part et présente d'autre part une certaine sauvegarde de ces richesses.

SEANCE DU 11 DECEMBRE 1977

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

PRESENTATION : D^r LASSERRE : *Faïences fines du XIX^e siècle*. (Cf. figures p. 28).

— Un des premiers rébus sans solution ; au revers Montereau en creux ; un autre rébus, guirlande de fleurs au marli ; vers 1819.

— Assiette : au centre Louis XVIII en uniforme ; double guirlande de chêne et de laurier ; au marli Montereau en creux ; vers 1819.

— Cinq assiettes populaires à dessert de la fabrique Vieillard de Bordeaux :

— le Cos d'Estournel ; décor rayonnant bleuté sur le marli

— « une armée en campagne », n° 3 de la série de 18 assiettes

— « la garde du drapeau » ; attributs de drapeaux et de musique militaire au marli

— « Exposition de 1878 ; la tête de la Liberté ». Marli violet : drapeaux et fanions.

— « Adoration des mages », camaïeu sépia.

— « Une heure du matin », assiette n° 1 des « heures de la nuit » : les cinq songes, camaïeu noir, guirlande de fleurs.

Les lettres M du revers correspondent au 5 numéros notés de gauche à droite sur l'ouvrage de Nicolaï, chapitre Vieillard.

1) La Commission régionale d'Inventaire a publié sous ce titre une Brochure à l'occasion d'une exposition présentée au château de Cadillac puis à Paris au Grand-Palais.



- 1) Une armée en campagne
- 2) Tête de la Liberté
- 3) Adoration des mages
- 4) Une heure du matin

COMMUNICATION : M. Marc GAUTIER : *La céramique estampée tardive du Musée du Vieux Bordeaux* (voir p. 35).

SEANCE DU 8 JANVIER 1978

COMMUNICATION : M. Raymond DURU, architecte des bâtiments de France : *Etude comparative de certaines techniques de construction au Moyen-Orient et au Maroc.*

Les relevés et l'étude d'une vieille casbah, véritable château-fort, comme il en existe encore au Sud du Grand Atlas, ont permis de comparer les méthodes de construction qui étaient en usage dans les villages berbères, avec celles du palais de Mari, édifié au deuxième millénaire avant J.C., dans les régions du Moyen-Euphrate. Car on retrouve au Maroc, avec certains éléments qui ont jadis caractérisé la silhouette des palais babyloniens et assyriens, une explication des techniques de construction des murs en pisé.

En effet, l'architecture des oasis du Sud-Marocain est caractérisée par la forme pyramidante des murs et des tours ; forme qui est certainement une résultante du parti de construction choisi pour assurer la stabilité de hauts bâtiments conçus et réalisés en pisé. Or, le pisé résiste mal à l'écrasement. Et c'est pourquoi, certainement, les bâtisseurs berbères ont adopté le parti de diminuer l'épaisseur des murs au fur et à mesure qu'ils s'élèvent.

Cependant, le même problème de résistance du pisé s'était naturellement imposé aux constructeurs du Moyen-Orient. Ils l'avaient résolu par des moyens techniques très différents, conduisant à une architecture qui donne encore aujourd'hui, par les proportions des cours et des salles d'apparat, l'épaisseur des murs et la simplicité des volumes, une impression de puissance, de majesté et de mystère.

Et cette technique consistait à intercaler, dans la construction en briques de terre crue, de murs épais et très hauts, des rangées d'arbres juste ébranchés ou même tordus, constituant des assises de raidissement destinées à empêcher la déformation de ces énormes murs. Leur cohésion était, en outre, assurée par des nattes de roseaux, étendues sur les lits d'attente toutes les quatre assises.

Voici donc deux solutions originales et très différentes l'une de l'autre, tendant au même but : la stabilité d'une construction en pisé.

Par ailleurs, revenant au Maroc, l'on constate que les casbahs sont couronnées de merlons à gradins, dont le rôle, étant de maintenir en place les lits de branchages et mortier qui protègent la partie haute des murs contre les intempéries, l'on est tout naturellement conduit à rapprocher la silhouette de ces casbahs de celle des villes fortifiées babyloniennes et assyriennes où l'on retrouve ces mêmes merlons à gradins qui devaient certainement avoir été conçus, à l'origine, dans le même but utilitaire, et qui seraient devenus par la suite un simple ornement mais réalisés en pierre et non plus en pisé.

Il n'est certainement pas sans intérêt de retrouver au Maroc, les techniques de constructions orientales toujours vivantes, après plusieurs millénaires.

SEANCE DU 12 FEVRIER 1978

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

PRESENTATION : M. VIVEZ : *Une tuile assez curieuse présentant des inscriptions et provenant des quais.*

COMMUNICATIONS : M. le Professeur ROUDIÉ : *Trois statues médiévales provenant de Bouliac* (voir p. 63).

M. Robert COUSTET : *Le paysage Landais dans la peinture bordelaise au XIX^e siècle.* Les peintres de l'école bordelaise du XIX^e siècle restent encore mal connus. Nous manquons de bibliographies et de catalogues des œuvres dispersées dans les collections particulières et musées. Pourtant les paysagistes ne méritent pas l'oubli.

C'est à Gustave GALARD que revient le mérite d'avoir le premier ouvert les yeux sur les paysages landais. A travers ses œuvres on voit nettement s'effectuer le passage du néo-classicisme au romantisme entre 1825 et 1830. Léo DROUYN est bien connu comme historien et comme graveur. Mais on ignore qu'entre 1852 et 1862 il a beaucoup peint et qu'il a exposé dans des expositions des paysages parmi lesquels dominaient les sujets landais. On trouve aux expositions de la Société des amis des arts entre 1863 et 1875 une cohorte de disciples : CHABRY, CABRIT, SEBILLEAU, qui multiplient les vues des Landes qui s'étendent aux portes de Bordeaux : Pessac, Bruges, Talence, les sous-bois de La Brède, les étangs de Cazaux et de Biscarrosse, les dunes de l'océan.

Mais, bien qu'ils acceptent la mode des toiles claires, les Bordelais restent imperméables à l'impressionnisme et à la fin du XIX^e siècle l'école bordelaise de paysage s'étiole. Elle avait cependant produit grâce au thème des Landes des œuvres de réelle qualité (1).

SEANCE DU 12 MARS 1978

Président du D^r LACOSTE-LAGRANGE

PRESENTATION : M^{lle} Henriette ESPAGNET : *Un verre à pied double paroi*. C'est un verre très lourd, très curieux qui demande une explication. M. Aveillé suppose que ce verre pouvait servir à détecter les poisons.

COMMUNICATION : D^r LASSERRE : *Un brûle-parfum fabriqué dans les ateliers de la manufacture royale de Sèvres par le céramiste Pierre Honoré BOUDON DE SAINT-AMANS (1774-1858)* (voir p.)

ASSEMBLEE STATUTAIRE DU 23 AVRIL 1978

REMISE DES RECOMPENSES

M. le Préfet était excusé.

M. le Maire de Bordeaux, Président de l'Assemblée Nationale, était représenté par M^r Robert Dufourg, du Grand conseil.

M. le Professeur Coupry, directeur de la circonscription des antiquités historiques, procédera à la remise des diplômes.

Le secrétaire général étant excusé, le D^r Lacoste-Lagrange, président, fait la lecture du rapport moral et adresse un souvenir ému à M. Marquassuzaa, le dévoué secrétaire général, disparu si brutalement dans l'année écoulée.

M. Coudroy de Lille, trésorier, expose ensuite la situation financière de la Société.

DISTRIBUTION DES DIPLOMES : M^r Robert Dufourg remet les diplômes d'Honneur de la ville de Bordeaux à M^{lle} Henriette ESPAGNET, très connue pour ses travaux archéologiques et en particulier pour ses ouvrages sur le quartier du Mirail, et à M^{lle} Françoise-Claire LEGRAND, qui s'est distinguée par d'importantes recherches historiques sur notre région.

M. le Professeur Coupry remet les diplômes d'honneur à MM. BOURZEIX et DUPUY.

M^{lle} Henriette Espagnet rend compte ensuite de l'excursion en Béarn, préparée et guidée par M. Marquassuzaa.

De nombreuses diapositives permettent de mettre en évidence l'importance du château de Laas, actuellement converti en musée et qui appartient au Touring Club. C'est un véritable palais, abritant des tapisseries, des tableaux remarquables, des meubles de grande valeur.

1) Le texte de cette communication a paru dans le *Bulletin de la Société de Borda*, 1977, p. 471-485.

De L'Hôpital Saint Blaise il ne reste de l'ensemble hospitalier que l'église romane de la fin du XII^e siècle, massive et trapue. Le caractère le plus évident de cette église est d'avoir été marquée par l'influence hispano-mauresque.

Le site d'Oloron Sainte Marie est célèbre par son pittoresque. L'église fut élevée au rang de cathédrale qu'elle garda jusqu'en 1569.

De l'époque romane l'église a conservé son important portail. Le trumeau est constitué à sa base par deux captifs enchaînés qui semblent soutenir l'édifice. La partie principale du tympan représente la descente de croix.

L'église Sainte-Croix est décevante, par contre le panorama est magnifique.

Saint Vincent à Lucq de Béarn marque le terme de l'excursion. Les absidioles méritent l'attention ainsi qu'un sarcophage en marbre blanc du XV^e ou XVI^e siècle.

La société archéologique a pris part aux séances de travail de la Société Française d'Archéologie qui tenait des journées d'études à Bordeaux les 14, 15 et 16 avril.

SEANCE DU 19 MAI 1978

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

PRESENTATION : Le D^r DEBRUGE fait passer un montage audio-visuel sur *Monnaies et Histoire*. Il démontre que l'étude des monnaies apporte un grand intérêt au point de vue historique, ainsi qu'un grand agrément à admirer ces magnifiques effigies dont il présente plus de cent cinquante diapositives en couleur.

SEANCE DU 9 JUIN 1978

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

PRESENTATIONS : Le D^r LASSERRE : *Un almanach anglais de 1807 qui contient une notice sur les Johnston*.

M. DUPUCH et D^r LASSERRE : *Trois pièces des grands services de Sèvres du Roi Louis-Philippe*.

1) deux assiettes du grand service des Princes du règne de Louis-Philippe, datées, l'une de 1839, l'autre de 1842, au chiffre du Roi, couronné or, portant sur l'aile une frise de lierre et un filet or ;

2) une assiette à gâteaux du château de Dreux au chiffre or de Louis-Philippe, décorée de guirlandes lozangées, de fleurs de roses ; bord festonné, orné d'un filet or. Marques : (fabrication en vert) S 47 décor or (Sèvres 1847), château de Dreux en rouge orangé (marque évidemment authentique). Initiale du peintre R en rouge (Riton peintre à Sèvres) (1821-1860) D = 147 m/m.

Or une lettre concernant ces pièces, de l'archiviste de la manufacture, dit que dans le dossier du peintre Riton, on ne trouve pas trace pour l'année 1847 d'un décor du service du château de Dreux et des services d'apparat connus.

SEANCE INAUGURALE DU 21 OCTOBRE 1978

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

COMMUNICATION : M^{me} DU PASQUIER, conservatrice du Musée des Arts décoratifs. *Les Porcelainiers bordelais.*

La belle collection de Jacques Calvet acquise par le Musée des Arts décoratifs se partage entre le service « AU CARTUS » en faïence stannifère de la manufacture de Hustin et un grand nombre de pièces de porcelaine de Bordeaux.

Les dépôts des premières manufactures françaises de porcelaine kaolinique faits à Bordeaux chez les marchands de faïence, attestent le goût, que très tôt, les Bordelais ont eu pour cette précieuse céramique qui apparaît dès 1770. Pierre et Jean Verneuilh installent une manufacture de porcelaine au château des Terres de Bordes en Paludate, qu'ils louent en 1781. Leur fabrication n'ayant pas eu grand succès, ils font venir la porcelaine blanche de Limoges qu'ils décorent à Bordeaux.

Les Verneuilh se mettent en rapport avec ALLUAUD, fournisseur de porcelaine blanche, qui leur fait faire la connaissance de Michel VANIER. Celui-ci s'installe à la manufacture des Terres de Bordes dès 1787. Ils signent des deux V dorés. Alluaud devient également associé en 1788 et signe A. La grande période de la production porcelainière bordelaise se situe durant les trois ans où Vanier a régné sur la manufacture des Terres de Bordes. En effet, en mars 1790, à la mort de Vanier, la manufacture avant de fermer définitivement fonctionnera encore quelques mois débitant une porcelaine faite, bien entendu, selon les recettes de Vanier et que Verneuilh décorera en même temps que celle qu'il fait venir de nouveau de Limoges et cela jusqu'en 1793.

La porcelaine de Bordeaux est d'une grande qualité de pâte, blancheur et transparence accompagnent des formes élégantes et de riches décors. Les fleurs sont exécutées avec une rare maîtrise et beaucoup de sensibilité parfois inspirées de la Compagnie des Indes, apportant ainsi une note d'exotisme.

Enfin certains semis de roses, très proches de Limoges, font évoquer les liens étroits que la porcelaine a tissés entre les deux villes (1).

SEANCE DU 19 NOVEMBRE 1978

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

PRESENTATIONS : M. CROCHET : *un pichet datant du XVII^e siècle.*

M. CROCHET : *une hache de l'âge du bronze emmanchée par ses soins.* Cette hache avait été offerte à la Société il y a de nombreuses années.

D^r LASSERRE : *Deux petits coffrets en maroquin rouge du XVIII^e siècle, contenant les instruments nécessaires à un oculiste.*

Cette instrumentation est complète, ce qui est très rare. Elle permettait de pratiquer toutes les opérations de l'œil, depuis la cataracte jusqu'aux simples interventions.

1) Communication publiée dans la *Revue Historique de Bordeaux*, 1977, p. 79-89.

COMMUNICATION : M^{lle} Claire HANUSSE fait un exposé agrémenté de projections de diapositives sur les carreaux de pavement médiévaux en Gironde. Ces carreaux de terre cuite vernissée ont assuré au Moyen-Age la décoration des sols. Ils sont constitués de deux argiles, l'une rouge, l'autre blanche et sont recouverts d'une glaçure plombifère. Leur dimension s'accroît au cours des siècles.

Les principaux sites girondins sont : Abbaye de Sainte-Croix, Saint-Seurin, La Sauve, cathédrale Saint-André, prieuré de Saint-Macaire, châteaux de Langoiran, de Villandraut, de Blanquefort, tour de Veyrines.

L'origine de ces fabrications est difficile à établir, les ateliers s'étant transmis les mêmes matrices au cours des temps.

SEANCE DU 10 DECEMBRE 1978

Présidence du D^r LACOSTE-LAGRANGE

PRESENTATIONS : M. CROCHET : 1) *une arme en silex ramassée en surface, après labour, dans la commune de Cornemps (Gironde).* Ce type de silex est classé dans la période néolithique.

2) *une hache en silex poli, trouvée dans la partie Nord-Est du Château de Vayres.*

COMMUNICATION : M^{lle} Henriette ESPAGNET fait revivre par diapositives l'une des excursions de l'année qu'elle avait organisée avec M^{me} Molas. « De l'Albret en Armagnac ».

Barbaste possède un beau moulin fortifié du XIV^e siècle où le futur Henri IV aimait à séjourner. Il se compose de quatre tours carrées enserrant le moulin qui se dresse tout près du très vieux pont à bacs enjambant la Gélise.

Nérac est célèbre par son château qui abrita la cour de Navarre. Il ne reste qu'une aile, mais de grande allure et parfaitement conservée. La tourelle octogonale et les piliers qui soutiennent la galerie sont particulièrement remarquables.

Condom, véritable cité d'art, a conservé sa magnifique cathédrale, son ancien palais épiscopal, actuellement occupé par des services publics et son cloître qui subit des dégradations en 1569 par Montgomery. Dans la ville se dressent encore de très beaux hôtels particuliers des XVII^e et XVIII^e siècles.

Flaran, abbaye cistercienne, fondée en 1151. Elle présente un grand esprit de simplicité notamment dans la façade de l'église et dans les chapiteaux qui portent pour la plupart des décorations florales, sans aucune figure. La simplicité triomphe encore dans la salle capitulaire, véritable chef d'œuvre. Les bâtiments qui ont subi de très grandes dégradations, sont en voie de réfection.

Cassagne, maison d'été des évêques de Condom, est devenue une fabrique d'armagnac. Les cuisines seules ont gardé leur apparence d'origine.

LA CERAMIQUE ESTAMPEE TARDIVE AU MUSEE DU VIEUX BORDEAUX

LA COLLECTION DES DAMES DE FRANCE

par Marc GAUTHIER

Depuis plus d'un siècle, le sous-sol de la ville de Bordeaux a livré d'abondants tessons de céramique estampée tardive (1) souvent mal identifiés et très incomplètement publiés. Parmi ces trouvailles, la série de trente-et-un tessons conservés au Musée du Vieux Bordeaux mérite une présentation exhaustive.

On possède peu de détails sur les circonstances dans lesquelles fut constituée cette collection et surtout sur le contexte archéologique qui l'accompagnait. Une fiche jointe au lot de tessons porte la mention suivante :

« Poteries « wisigothiques » trouvées à Bordeaux lors des fouilles des
« Dames de France » (1906 ?).
Collection Soc. Archéologique de Bordeaux ».

La dénomination de « wisigothique » pourrait laisser croire que la collection aurait été constituée après 1939, date à laquelle R. Lantier proposa d'employer ce terme pour désigner la poterie grise estampée dont l'aire de répartition lui semblait correspondre au territoire wisigothique (2), suivant en cela la définition qu'avait donnée J. Déchelette en 1906 (3). Un autre argument pourrait inciter à dater la collection d'une époque bien postérieure à 1906. Sur la fiche qui accompagne les tessons, l'indication de l'année (1906) est en effet suivie d'un point d'interrogation. On imagine mal une telle incertitude l'année même de la trouvaille.

Sans doute faut-il attribuer cette fiche et le marquage des tessons, — mais, pas leur ramassage, — à J. Béraud-Sudreau, qui a consulté cette collection pour préparer son

1) Gauthier M., *La céramique estampée tardive d'Aquitaine. Un siècle de trouvailles bordelaises (1876-1976)*, Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde, XXIV, 1975, p. 19-46.

2) Lantier R., *La céramique wisigothique*, dans *Les invasions barbares et le peuplement de l'Europe, seconde journée de synthèse historique, 1939, Paris, P.U.F., 1953, pp. 23-34.*

3) Déchelette J., *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, 1904, T. II, pp. 327-334.

article de 1940 sur la *Céramique gallo-romaine à emblèmes chrétiens provenant de Burdigala* (4). Mais là encore, l'incertitude demeure puisque l'on s'attendrait à ce que l'auteur utilise la dénomination qu'il propose dans le titre de son article plutôt que celle de poteries wisigothiques.

Les informations fournies par les compte-rendus des séances de la Société Archéologique de Bordeaux des années 1906, 1907 et 1908 n'apportent guère de meilleures précisions. Les pages consacrées aux fouilles des Dames de France y sont peu nombreuses et n'ont donné lieu à aucun article de synthèse.

Les fouilles de la Place Puy-Paulin, exécutées « pour le compte des Dames de France » sont signalées la première fois dans le compte-rendu de la séance du 8 juin 1906 (5). On y mentionne « des poteries romaines avec marques de potier ». Le 13 juillet de la même année sont présentés « de fort jolis fragments de poterie que M. Girault croit être de fabrication gauloise » (6). Le 12 octobre, A. Bardié, Président de la Société Archéologique, « exprime le regret que, parmi les objets trouvés, un grand nombre aient été dispersés dans des collections particulières sans profit pour la science et l'histoire locale, car les objets dont il s'agit ne seront vraisemblablement jamais décrits et en tout cas n'auront plus une origine certaine » (7).

En 1907, de nouvelles trouvailles de poteries, mal ou non identifiées, sont signalées dans les compte-rendus des séances du 12 avril (8), 11 octobre (9) et 8 novembre (10). La tenue du Congrès d'histoire et d'archéologie de Bordeaux, le 19 octobre 1907, fournit à A. Bardié l'occasion de présenter des « poteries samiennes » (11). Mais, pas plus dans le compte-rendu de ce Congrès que dans celui de la séance du 14 février 1908 (12) ne sont indiquées des trouvailles de céramique estampée.

Les mentions relatives aux fouilles des Dames de France cessent à cette date. L'article promis par Bouchon le 13 juillet 1906 n'a jamais paru, et les reproductions des vases de Bardié non plus. On ne doit pas s'en étonner : à partir de 1906, la Société archéologique porte tous ses efforts à la création du Musée du Vieux Bordeaux dont l'inauguration a lieu le 23 décembre 1907 ; viennent ensuite les fouilles de Saint-Seurin en 1909-1910 qui accaparent l'attention des archéologues bordelais. La guerre de 1914 achève sans doute de faire oublier les fouilles des Dames de France.

- 4) Béraud-Sudreau J., *Céramique gallo-romaine à emblèmes chrétiens provenant de Burdigala*, *Bulletin archéologique du Comité*, 1938 - 1940, pp. 535-560.
Dans cet article sont publiés sans la moindre mention d'origine les tessons inventoriés dans le présent catalogue sous les N°s : 12, 16, 17, 25, 27, 30. La correspondance entre les tessons et les figures de l'article (frottis retouchés) s'établit ainsi :
p. 550, fig. 3 : n° 12
p. 551, fig. 4 : n° 16 et 17
p. 553, fig. 5 : n° 30
p. 555, fig. 6 : n° 25
p. 559, fig. 8 : n° 27

- 5) *Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1906, T. XXVIII, p. 17. Le président de la Société archéologique de Bordeaux était alors A. Bardié ; il restera à ce poste jusqu'à la fin de l'année 1907. C'est le principal artisan, avec Bouchon, du contrôle archéologique des terrassements des Dames de France. Il donnera une autre preuve de son intérêt pour la céramique estampée en se rendant acquéreur de la collection Alcide Girault qui sera remise au Musée du Vieux Bordeaux. (*Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1938-1940, T. LV, p. 97, n. 1). La confusion est fréquente dans ces compte-rendus entre l'angle des rues Sainte-Catherine et Porte-Dijeaux d'une part, et la place Puy-Paulin d'autre part. Elle s'explique aisément par leur proximité et par le fait que les Dames de France occupent l'ancien emplacement du Puy-Paulin.
6) *Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1906, T. XXVIII, p. 78.
7) *Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1906, T. XXVIII, p. 80.
8) *Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1907, T. XXIX, p. 12.
9) *Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1907, T. XXIX, p. 69.
10) *Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1907, T. XXIX, p. 71.
11) *Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1908, T. XXX, p. XXI.
12) *Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1908, T. XXX, pp. 7 - 8.

Pas une seule fois, il n'est question dans ces compte-rendus de la découverte de tessons de poterie que l'on pourrait assimiler à de la céramique estampée. Amphores, poteries samiennes et gauloises sont les seules citées, et l'on ne peut imaginer que des céramiques estampées aient été confondues avec des céramiques gauloises. A. Girault a vu ces trouvailles et n'aurait pas manqué des les identifier (13). Sans doute sont-elles entrées directement au Musée du Vieux Bordeaux avec d'autres tessons lorsque se sont constituées les collections du Musée. Quant au contexte architectural des découvertes, il est insignifiant et peu révélateur d'une époque de construction : les compte-rendus signalent des « murs qui se désagrègent très facilement (14) et la mise au jour de deux chapiteaux mérovingiens » (15).

C'est trop peu pour affirmer l'existence d'un urbanisme du Bas-Empire ou du Haut-Moyen-Age, place Puy-Paulin (16). Enfin les indications de niveau ne coïncident avec aucune observation stratigraphique.

Il faut donc bien admettre que n'existe aucune preuve certaine de la provenance et de la date de découverte des tessons de céramique « wisigothique » du Musée du Vieux Bordeaux. Seule la fiche jointe aux tessons et les inscriptions manuscrites qu'ils portent permettent de présumer leur origine. C'est trop peu pour les considérer comme des objets de fouille, et il conviendra de s'en souvenir à propos des rapprochements qui seront proposés avec les autres collections bordelaises.

CATALOGUE

La collection comporte :

Trente-deux tessons, dont il convient d'éliminer le n° 3, qui n'appartient pas au groupe de la céramique estampée tardive.

Tous portent la mention *BORDEAUX « Dames de France »*, à l'exception du n° 32 sur lequel figure l'indication *rue Porte-Dijeaux*. Cette indication ne doit pas inciter à attribuer une provenance différente à ce tesson, puisque l'immeuble des Dames de France est situé à l'angle de la rue Sainte-Catherine et de la rue Porte-Dijeaux.

Le classement des tessons suit la typologie établie par M^{me} Rigoir en 1960 pour la première fois (17), et précisée ultérieurement dans différents articles, dont le plus important pour l'Aquitaine date de 1973 (18). Il y sera constamment fait référence dans les notices descriptives.

Les couleurs sont définies d'après le *Code expolaire* (19).

Tous les tessons ont été dessinés en grandeur nature et sont réduits au tiers de leur dimension réelle sur les planches. Chaque fois que le tesson le permettait, le plan, la coupe et le profil restitués du vase dont provenait ce tesson sont présentés.

- 13) Cf. *supra*, n. 5, et l'article d'A. Girault, *Notice sur des poteries noires à emblèmes chrétiens du IV^e au V^e siècle*, *Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1876, T. III, pp. 33 - 45 et pl. VI à IX.
14) *Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1906, T. XXVIII, p. 78.
15) *Bull. Soc. archéol. de Bordeaux*, 1907, T. XXIX, p. XXI.
16) Il reste cependant très vraisemblable.
17) Rigoir J., *La céramique paléochrétienne sigillée grise*, *Provence historique*, 1960, T. X, fasc. 42, 93 p.
18) Rigoir J. et Y. et Meffre J.-F., *Les dérivées des sigillées paléochrétiennes du groupe atlantique*, *Gallia*, T. XXI, fasc. 1, pp. 267-263, Paris, C.N.R.S., 1973.
19) Cailleux A. et Taylor G., *Code expolaire*, Paris, Boubée, 1963.

FORME 1

Dames de France : 23

PL. I

Fragment d'assiette de forme 1 ; panse hémisphérique et bord à marli.

Hauteur : 3,5 cm.

Diamètre du bord : 20,6 cm.

Epais. moyenne : de 0,9 cm (panse) à 0,7 cm (fond)

Engobe : gris foncé (H. 10), marbré à l'extérieur.

Pâte : gris (D 90).

Aucune rainure à l'extérieur. Fond plat, sans pied.

Le marli porte un décor de guillochis pris entre deux rainures.

Une autre couronne de guillochis, différente, cerne le fond ; elle est longée par une rainure concentrique, vers l'intérieur. Sommet d'une palmette triangulaire (?) à rainures parallèles au contour et entourage pointillé. Ce type de décor entre dans la série des poinçons n° 2207 et suivants. (cf. J. et Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 251, pl. XXII).

FORME 4

Dames de France : 8

PL. I

Fragment de plat à panse hémisphérique, de forme 4. Bord aplati vers l'intérieur, souligné à l'extérieur par deux larges rainures doublées, très accusées. Fond plat. Pied indiqué par une gorge creusée en-dessous.

Hauteur : 4,8 cm.

Diamètre : 27,2 cm.

Epais. moyenne : 1,1 cm.

Engobe : gris foncé (H 10) avec des marbrures dues à un trempage peu soigné dans la barbotine.

Pâte : gris (E 90) à fin dégraissant.

Une couronne de guillochis fortement marquée cerne le fond de l'assiette. L'extrémité d'une palmette est visible à la limite de la cassure.

Dames de France : 9

PL. I

Fragment de plat (?) à panse hémisphérique, de forme 4, très vraisemblablement. Il ne peut s'agir d'une forme 1, car la présence de deux rainures, à l'extérieur, dans le haut de la panse, ne s'expliquerait pas, puisqu'elles seraient cachées par le marli.

Long. max. du tesson : 6,6 cm.

Hauteur conservée : 4,2 cm.

Epais. moyenne : 0,9 cm.

Engobe : gris foncé, presque noir (J 10) appliqué avec soin.

Pâte : gris (D 10) à fin dégraissant.

Le diamètre du pied doit se situer entre 20 et 25 cm., sans qu'il soit possible de donner une meilleure précision du fait de l'étroitesse de l'arc de cercle subsistant sur le tesson. Pied séparé de la panse, à l'extérieur, par une arête, et dégagé du fond plat par une gorge assez large.

A l'intérieur, fragment d'une couronne de guillochis, constituée de fortes encoches, et entourant une triple rainure concentrique.

Dames de France : 10

PL. II

Grand fragment d'une assiette à panse hémisphérique de forme 4.

Hauteur : 3,5 cm.

Diamètre : 20 cm.

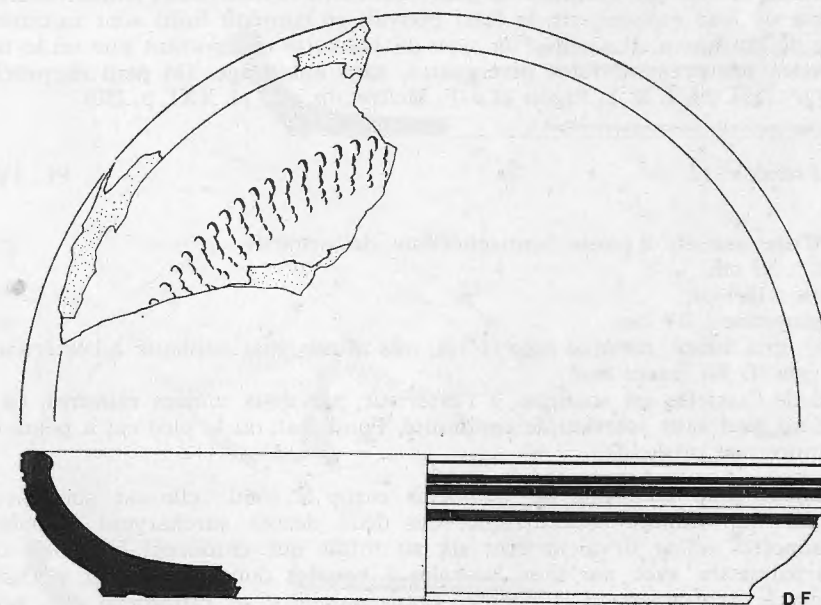
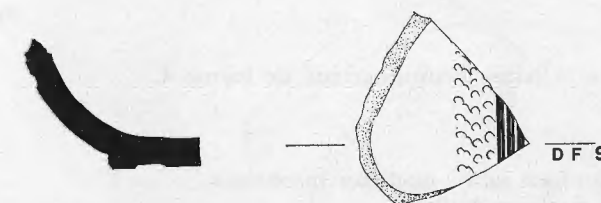
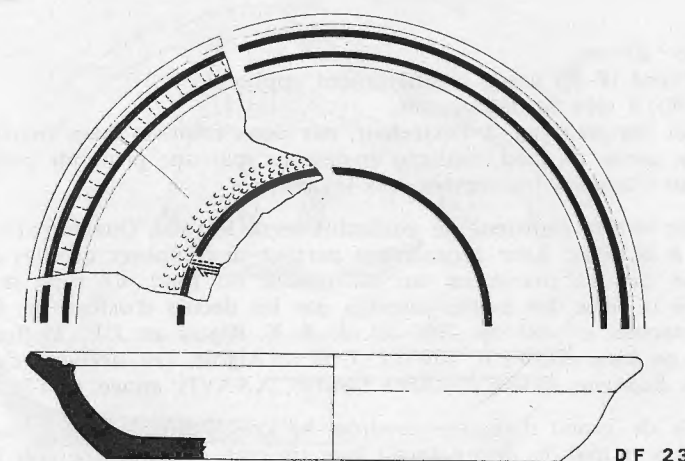


Planche I. — Céramique estampée tardive. Forme Rigoir 1 : n° 23 et Rigoir 4 : n° 8 et 9.

Epais. moyenne : 0,9 cm.

Engobe : gris foncé (F 10) assez régulièrement appliqué.

Pâte : gris (D 90), à très fin dégraissant.

Le bord arrondi est souligné, à l'extérieur, par deux rainures bien marquées. Une fine arête dégage la panse du pied, souligné en-dessous, par une profonde rainure. Fond plat, dont l'épaisseur s'amincit légèrement vers le centre.

A l'intérieur, une étroite couronne de guillochis cerne le fond. Quatre palmettes avec nervures latérales à boucles. Leur espacement permet de supposer qu'elles étaient au nombre de neut ou dix au maximum sur la totalité du fond. Ce type de palmette semble appartenir à la série des motifs inspirés par les décors d'orfèvrerie. On peut le rapprocher des poinçons n° 888 ou 2296 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, pl. XXIII, p. 252), ou bien encore n° 539 (cf. J. & Y. Rigoir, *Les dérivées des sigillées paléochrétiennes en Espagne, Revue d'Etudes Ligures*, XXXVII^e année, n° 1-3, p. 56).

Rouelle centrale de grand diamètre (environ 3,5 cm), entourée d'une couronne de pointillés. Le motif principal du décor devait être un cerf dont on aperçoit l'extrémité d'un bois. A côté de ce fragment de bois de cerf, une étoile à quatre branches.

Dames de France : 11

PL. II

Fragment d'une assiette à panse hémisphérique de forme 4.

Hauteur : 3,5 cm.

Diamètre : 21 cm.

Epais. moyenne : 0,8 cm.

Engobe : gris foncé, presque noir ; quelques marbrures.

Pâte : gris (D 10) avec quelques bulles.

Bord arrondi souligné à l'extérieur par deux rainures nettement marquées. Pied bien indiqué, sur la panse et sous le fond, par une rainure profonde, et bien dégagé.

A l'intérieur, une étroite couronne de guillochis cerne le fond. Deux palmettes allongées (compte tenu de leur espacement, le fond pouvait en contenir huit) sont inscrites dans cette partie de couronne. Il s'agit d'un type de palmette comportant une seule nervure centrale et des nervures latérales divergentes, sans entourage. On peut rapprocher ce poinçon du n° 2855 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, pl. XXI, p. 250).

Dames de France : 12

PL. IV

Moitié d'une assiette à panse hémisphérique, de forme 4.

Hauteur : 3,3 cm.

Diamètre : 18,9 cm.

Epais. moyenne : 0,9 cm.

Engobe : gris foncé, presque noir (J 10), très mince, mal appliqué à l'extérieur.

Pâte : gris (D 90), assez fine.

Le bord de l'assiette est souligné, à l'extérieur, par deux minces rainures. La panse se raccorde au pied sans solution de continuité. Fond plat, où le pied est à peine dégagé par une rainure peu profonde.

A l'intérieur, une couronne de guillochis cerne le fond ; elle est soulignée, vers le centre, par une rainure concentrique. Ces deux décors surchargent la pointe des grandes palmettes (elles devaient être six au total) qui entourent le motif central. Il s'agit de palmettes avec nervures latérales à boucles dont le sommet s'achève par un petit cercle profondément imprimé. Cette palmette se rapproche des poinçons n° 2241 et 2259 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 252, pl. XXIII).

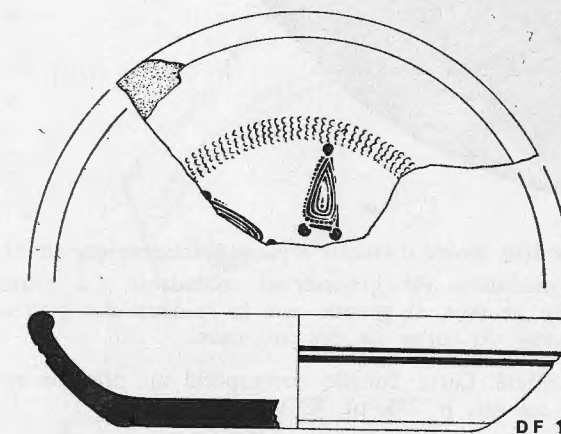
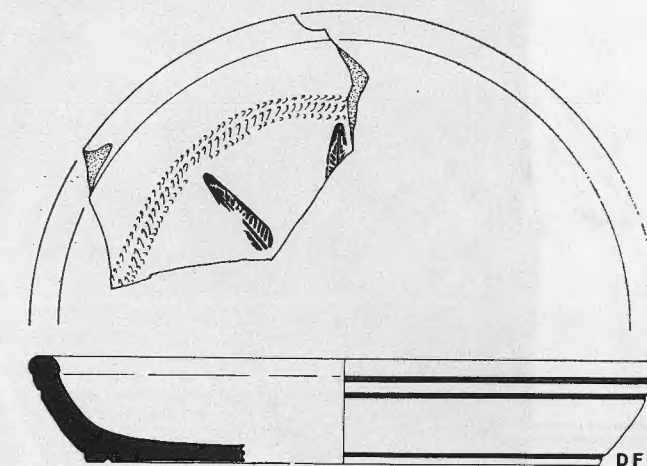
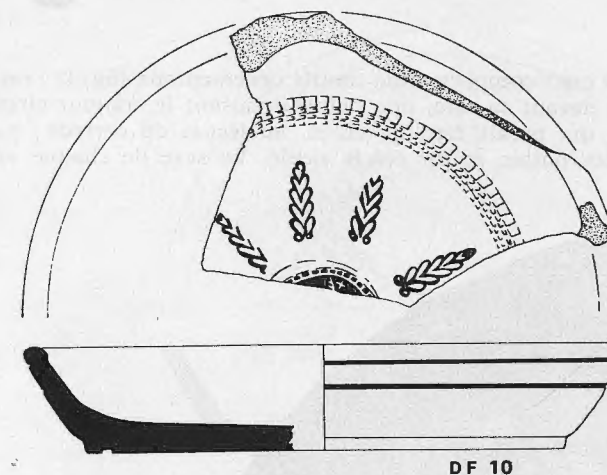


Planche II. — Céramique estampée tardive. Forme Rigoir 4 : n°s 10, 11, 15.

La rouelle centrale (Ø : 3,9 cm.) comporte cinq motifs ornementaux (fig. 1) : un cerf, bien identifiable par ses bois ; devant sa tête, une palme épousant le contour circulaire de la rouelle ; un quadrupède, qui paraît être un chien, au-dessus du cervidé ; sous le ventre de ce dernier, une croix pattée et un cercle oculé. Le sexe de chaque animal est nettement indiqué.



Fig. 1. — Céramique estampée tardive. Moitié d'assiette à panse hémisphérique (n° 12).

Le dessin de l'ensemble du médaillon est grossier et maladroit. La course des animaux se devine, plus qu'elle ne se voit, si grande est la raideur des pattes, mal proportionnées comme chaque partie du corps de ces animaux.

Le bord de la rouelle est dentelé. Cette rouelle correspond au poinçon n° 2258 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 255, pl. XXVI).

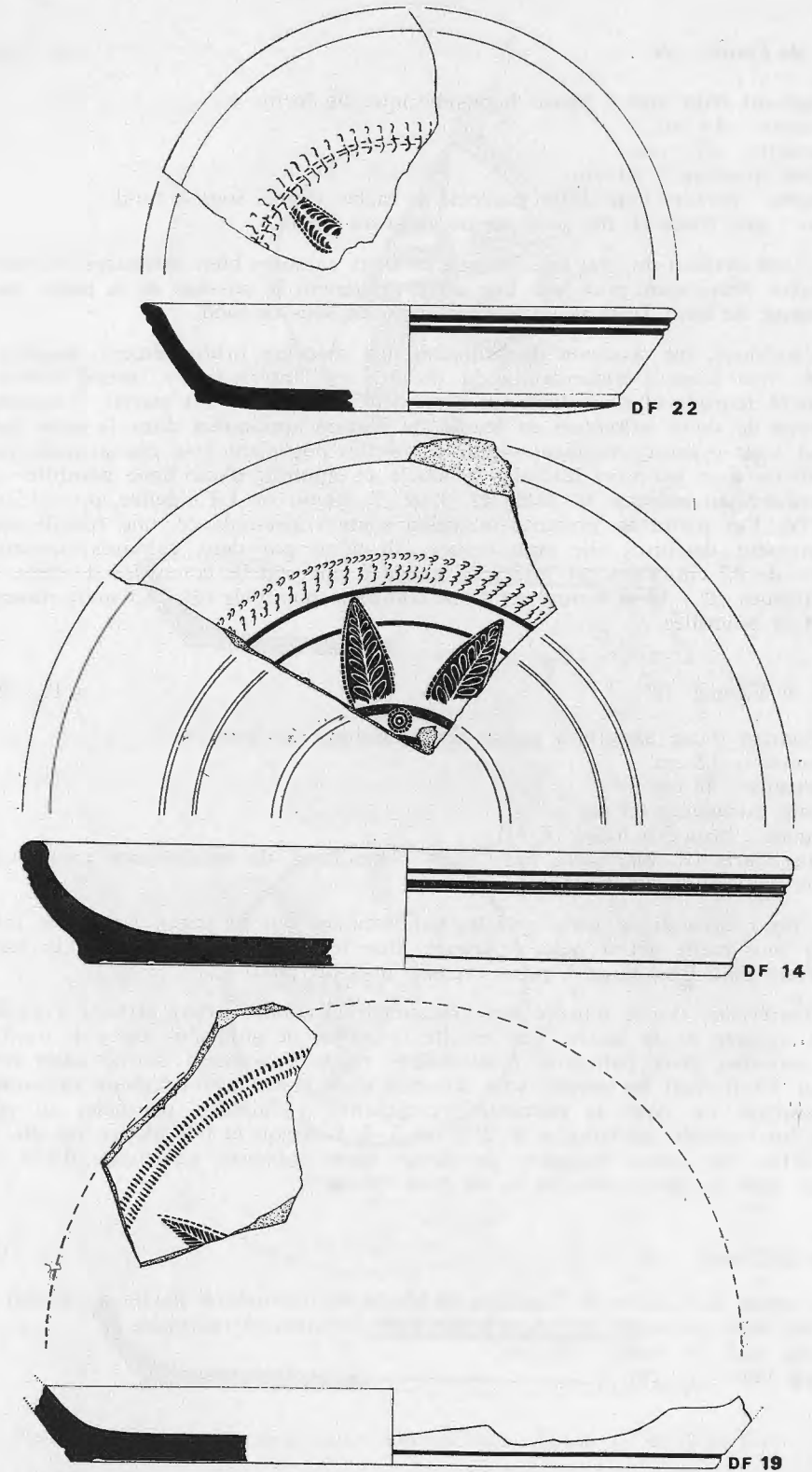


Planche III. — Céramique estampée tardive. Forme Rigoir 4 : n° 22 et 14, et Rigoir 1 ou 4 : n° 19.

Dames de France : 14

PL. III

Fragment d'un plat à panse hémisphérique de forme 4.
Hauteur : 4,3 cm.
Diamètre : 27,5 cm.
Epais. moyenne : 1,1 cm.
Engobe : presque noir (J 10), parsemé de taches claires sous le fond.
Pâte : gris foncé (F 10), avec de nombreuses bulles.

Le bord arrondi du plat est souligné de deux rainures bien marquées, à l'extérieur. Une légère dépression, puis une fine arête, indiquent le passage de la panse au pied, bien dégagé du fond. Deux rainures concentriques sous ce fond.

A l'intérieur, une couronne de guillochis aux encoches profondément creusées cerne le fond; une rainure concentrique la borde vers l'intérieur. Un second cercle, plus légèrement marqué et d'un diamètre nettement inférieur, y est inscrit. Il a surchargé l'extrémité de deux palmettes en feuille de laurier appliquées dans la zone médiane du fond. Leur espacement laisse supposer qu'elles pouvaient être dix au total. Ce type de palmette avec nervures latérales à boucle et entourée d'une ligne pointillée semble correspondre au poinçon n° 2212 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 253, pl. XXIV). Ces palmettes entouraient, selon toute vraisemblance, une rouelle centrale, complètement détruite; elle était cernée elle-même par deux rainures concentriques espacées de 0,7 cm. Dans cet intervalle subsiste une rouelle composée de deux cercles concentriques (\varnothing : 3,5 et 6 mm), et d'une couronne pointillée (\varnothing : 8,5 mm) comprenant environ 25 pointillés.

Dames de France : 15

PL. II

Fragment d'une assiette à panse hémisphérique de forme 4.
Hauteur : 3,8 cm.
Diamètre : 18 cm.
Epais. moyenne : 0,9 cm.
Engobe : brun-gris foncé (E 61).
Pâte : gris (E 90), assez fine, mais comportant de nombreuses cavités qui lui donnent une apparence feuilletée.

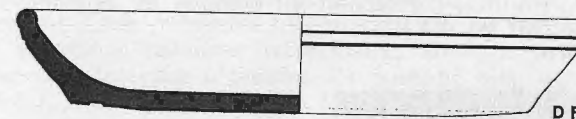
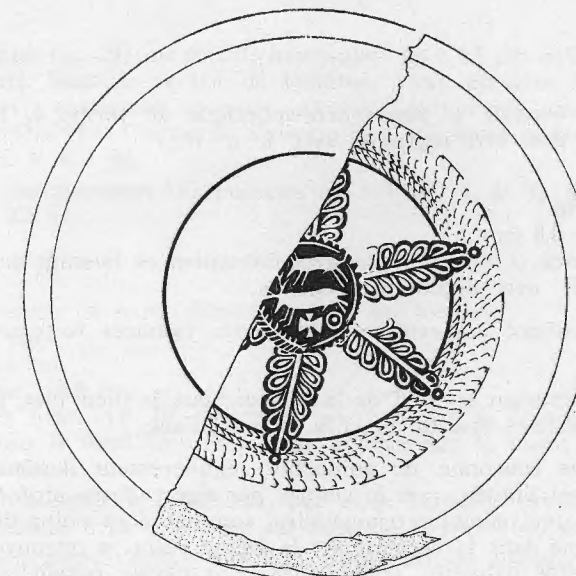
Le bord arrondi de cette assiette est souligné sur la panse par trois rainures, dont la plus haute est à peine marquée. Une légère dépression sépare la panse du pied. Fond plat. Une gorge à peine creusée près du pied.

A l'intérieur, traces d'usure par frottement circulaire ayant arraché l'engobe sur la face concave de la panse. Une étroite couronne de guillochis cerne le fond. Dans cette couronne, deux palmettes triangulaires (leur espacement permet d'en restituer huit au total) dont les angles sont sommés d'un point profondément imprimé dans la céramique. Ce type de palmette triangulaire, à rainures parallèles au contour, semble correspondre au poinçon n° 2172 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 252, pl. XXIII). Un mince fragment de décor laisse supposer l'existence d'une rouelle centrale dans la partie détruite de ce fond d'assiette.

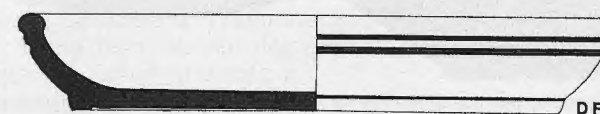
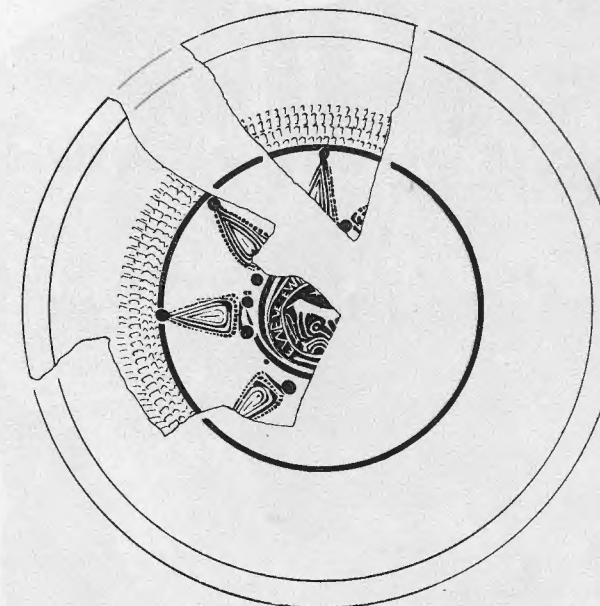
Dames de France : 16

PL. IV

Ce tesson fait partie de l'assiette de forme 4, restituée à partir du tesson n° 17, mais les deux fragments ne peuvent pas être directement raccordés.
Long. max. du tesson : 8,6 cm.
Larg. max. : 7,7 cm.



DF 12



DF 16.17

Dames de France : 17

Fragment d'une assiette à panse hémisphérique de forme 4. Il comporte deux tessons assemblés et doit être regroupé avec le n° 16.

Hauteur : 3,2 cm.
Diamètre : 19,8 cm.
Epais. moyenne : 0,8 cm.
Engobe : gris foncé (J 10) appliqué irrégulièrement et laissant des marbrures.
Pâte : gris (E 90), avec nombreuses cavités.

Bord arrondi souligné à l'extérieur par deux rainures fortement marquées sur la panse.

Double rainure séparant le pied de la panse. Sous le fond plat, une gorge à peine indiquée, puis une rainure inscrite dans la zone médiane.

A l'intérieur, une couronne de guillochis régulièrement dessinés cerne le fond avec précision. Elle est limitée, vers le centre, par une rainure profonde. Cette rainure est interrompue par une palmette triangulaire, sommée d'un point de forte dimension profondément imprimé dans la céramique; le même point se retrouve aux deux autres angles du motif. Cette palmette triangulaire, à rainures parallèles au contour, et entourée d'une ligne pointillée, correspond au poinçon n° 2172 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 252, pl. XXIII).



Fig. 2. — Céramique estampée tardive. Partie centrale d'un fragment d'assiette (n° 17).

Au centre du plat (fig. 2), une rouelle incomplète (\varnothing : 3,5 cm environ) livre une partie du corps d'un cerf. Sous le ventre de l'animal, trois arceaux concentriques et une sorte de crochet (?) entourant un point. Derrière le cervidé, un poisson; au-dessus, une étoile incomplète. Le fragment d'inscription qui entoure ces motifs reste indéchiffrable : E W E V E . . W.

Il s'agit très certainement du poinçon n° 899 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 255, pl. XXVI).

Dames de France : 18

PL. V

Fragment d'assiette à panse hémisphérique de forme 4.

Hauteur : 3,4 cm.

Diamètre : 19,6 cm.

Epais. moyenne : 0,8 cm.

Engobe : gris foncé (F 10) fortement marbré sur la face convexe de la panse, presque absent sous le fond. Une empreinte digitale sur la panse.

Pâte : gris (D 10).

Bord arrondi souligné, à l'extérieur, par deux rainures profondes. Une troisième rainure, aussi profonde, sépare la base du flanc de l'assiette du pied.

Celui-ci est nettement dégagé par une gorge creusée en-dessous.

A l'intérieur, couronne de guillochis cernant le fond. Une rainure concentrique la borde vers le centre. Trois palmettes incomplètes, sur les huit que devait comporter à l'origine cette assiette : palmette triangulaire, allongée, avec une seule nervure centrale et des nervures latérales à boucles. Ce poinçon, bien que plus grand, est très proche du n° 2195 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 252, pl. XXIII).

Dames de France : 22

PL. III

Fragment d'assiette de forme 4, à panse à peine arrondie.

Hauteur : 3,8 cm.

Diamètre : 19,2 cm.

Epais. moyenne : 0,8 cm.

Engobe : gris très foncé (J 10), presque entièrement disparu.

Pâte : gris (D 90), très serrée.

Bord faiblement aplati vers l'intérieur où il est souligné par une fine arête, tandis qu'une double rainure le décore à l'extérieur. Légère dépression au bas de la panse pour dégager le pied que suit une faible gorge sous le fond. Fond bombé provoquant la surélévation du pied qui ne porte aucune trace d'usure.

A l'intérieur, étroite couronne de guillochis à peine visible, cernant le fond. Palmette ovale, très effacée : pas de nervure centrale; nervures latérales convergentes et légèrement concaves; simple entourage pointillé. Il pourrait s'agir du poinçon n° 2221 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 250, pl. XXI).

Dames de France : 28

PL. V

Fragment d'assiette à panse hémisphérique de forme 4. Panse peu galbée.

Hauteur : 3,4 cm.

Diamètre : 19,1 cm.

Epais. moyenne : de 0,7 cm (panse) à 0,5 cm (fond).

Engobe : gris très foncé, presque noir (J 10), ne subsistant qu'en minces particules.

Pâte : gris clair (C 90).

Bord arrondi, souligné à l'extérieur par deux rainures très larges et profondes. Un filet étroit et un léger ressaut dégagent le pied, également bordé sous le fond par une gorge creusée à faible profondeur.

A l'intérieur, une étroite couronne de guillochis cerne le fond.

Dames de France : 31

PL. VI

Fragment d'assiette ou de plat à panse hémisphérique, de forme 4.
Hauteur : 4,3 cm.
Diamètre : 25,8 cm.
Epais. moyenne : 1 cm.
Engobe : rouge (F 28), appliqué en couche très mince.
Pâte : rouge clair (C 36) avec de petites cavités.

Bord arrondi, souligné à l'extérieur par deux rainures. Un ressaut dégage le pied, en bas de la panse. Fond plat, à peine séparé du pied par une faible gorge.

A l'intérieur, une couronne de guillochis cerne le fond. Elle est surchargée par le sommet de l'une des deux palmettes en feuille de laurier. Il s'agit de palmettes sans nervure centrale et à nervures latérales divergentes à boucles. Une ligne de pointillés marque le contour du poinçon, presque identique au n° 2212 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 253, pl. XXIV).

FORME 1 ou 4

Dames de France : 13

PL. VII

Fragment d'un fond d'assiette pouvant appartenir aux formes 1 ou 4.
Long. max. du tesson : 8,1 cm.
Epais. moyenne : 0,8 cm.
Le diamètre du pied doit être de 14 cm environ.
Engobe : gris foncé, (H. 10) soigneusement appliqué à l'intérieur.
Pâte : gris (D 90).

Pied à peine souligné en dessous par une faible gorge. Fond plat. A l'intérieur, une étroite couronne de guillochis cerne le fond. Deux palmettes à rainures parallèles au contour subsistent sur les quatre qui devaient s'ordonner autour du médaillon central circulaire. Ce type de palmette entre dans la série représentée par les poinçons n° 2207 à 2261 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 251, pl. XXII).

Rouelle centrale (Ø : 2,8 cm environ) entourée d'une couronne pointillée, irrégulière. Décor linéaire dont on voit une trop faible partie pour qu'il puisse être interprété.

Dames de France : 19

PL. III

Fragment d'assiette (ou de plat) à panse hémisphérique de forme 1 ou 4.
Hauteur conservée : 2,6 cm.
Diamètre du pied : 23 cm environ.
Epais. moyenne : 1 cm.
Engobe : presque noir.
Pâte : gris (E 90), avec quelques cavités.

Pied bien dégagé par une rainure en bas de la panse et par une gorge creusée sous le fond.

A l'intérieur, étroite couronne de fins guillochis cernant le fond. Partie supérieure d'une palmette probablement triangulaire. Pas de nervure centrale ; nervures latérales divergentes. Une ligne de pointillés suit le contour, mais n'est clairement visible que d'un seul côté. Cette palmette ne peut être rapprochée d'un poinçon particulier, mais elle entre dans la série des poinçons n° 2277 à 895 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 250, pl. XXI).

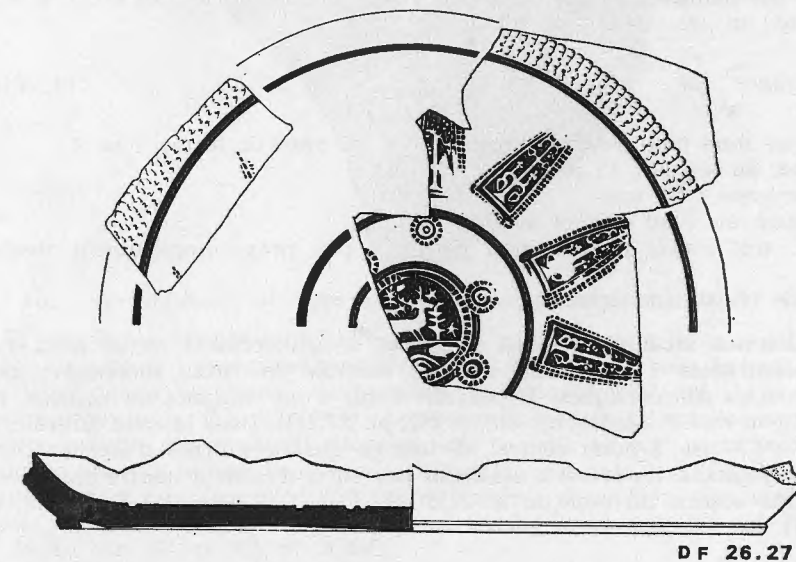
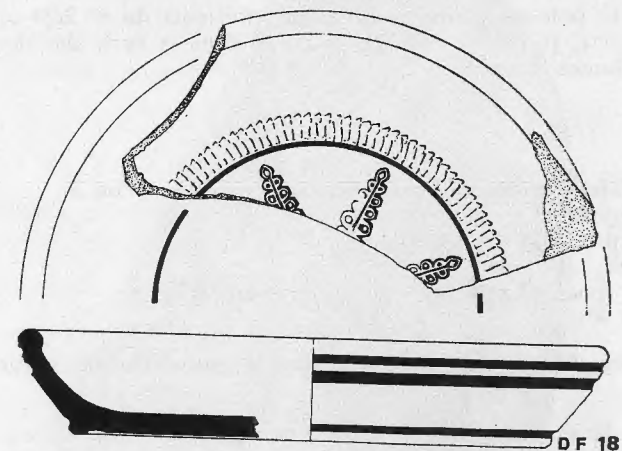
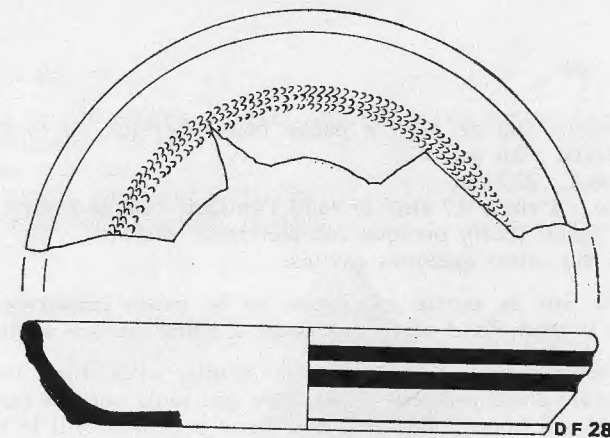


Planche V. — Céramique estampée tardive. Forme Rigoir 4 : n°s 28 et 18, et Rigoir 1 ou 4 : n° 26-27.

Dames de France : 20

PL. VI

Fragment d'assiette (ou de plat) à panse hémisphérique, de forme 1 ou 4.
Hauteur conservée : 3,6 cm.
Diamètre du pied : 22,2 cm.
Epais. moyenne : 1 cm à 0,7 cm ; le fond s'amincit vers le centre.
Engobe : gris foncé (F 10) presque complètement disparu.
Pâte : gris (E 90), avec quelques cavités.

Aucune rainure sur la partie extérieure de la panse conservée ; une arête peu prononcée indique le pied. Fond plat ; une gorge à peine creusée souligne le pied.

A l'intérieur, une couronne de guillochis étroite, mais bien imprimée, cerne le fond. Partie supérieure d'une palmette ovale, avec une seule nervure centrale, et nervures latérales convergentes à boucles ocellées. Une ligne pointillée suit le contour du motif.

Il semble que ce poinçon complète la partie inférieure du n° 2234 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 253, pl. XXIV). Il entre dans la série des décors qui seraient inspirés par les plumes de paon.

Dames de France : 21

PL. VII

Fragment d'assiette à panse hémisphérique de forme 1 ou 4.
Hauteur conservée : 1,6 cm.
Diamètre du pied : 14 cm environ.
Epais. moyenne : 0,7 cm.
Engobe : gris foncé (F 90), presque entièrement effacé.
Pâte : gris (D 90).

Pied assez bien dégagé par une arête sur la panse et une gorge profonde sous le fond.

A l'intérieur, large couronne de guillochis à grandes encoches peu marquées. Sommet d'une palmette à rainures parallèles au contour dont la pointe est surmontée d'un cercle étroit. Une ligne pointillée cerne l'ensemble du décor. Cette palmette entre dans la série des poinçons n° 2207 à 2261 ; peut-être s'agit-il du n° 2561 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 251, pl. XXII).

Dames de France : 24

PL. VII

Partie d'un fond plat, pouvant appartenir à un vase de forme 1 ou 4.
Long. max. du tesson : 10 cm.
Epais. moyenne : 0,9 cm.
Le diamètre du fond mesure au moins 22 cm.
Engobe : très foncé, presque noir (J 10), à peu près complètement absent sous le fond.
Pâte : gris (E 90), très serrée.

Cinq palmettes incomplètes sont disposées irrégulièrement entre deux rainures doubles, concentriques : une seule nervure centrale en tirets successifs ; nervures latérales à boucles concentriques. Il pourrait s'agir d'une variante du poinçon n° 2205 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 252, pl. XXIII). Dans la zone centrale, rouelle circulaire (Ø : 1,3 cm), à point central, divisée en quartiers ornés d'arceaux concentriques ; en se rejoignant, les arceaux dessinent une sorte d'étoile à quatre branches. Cette rouelle est très voisine du poinçon n° 2256 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 249, pl. XX).

Dames de France : 25

PL. VII

Fragment d'un fond d'assiette pouvant appartenir aux formes 1 ou 4.
Long. max. du tesson : 10 cm.
Epais. moyenne : 0,7 cm.
Diamètre du fond : supérieur à 11 cm.
Engobe : presque complètement disparu.
Pâte : gris (E 90).
Fond plat.



Fig. 3. — Céramique estampée tardive. Fragment d'un fond d'assiette (n° 25).

Trois palmettes triangulaires (elles étaient sans doute huit au total) à rainures parallèles au contour ; entourage pointillé ; deux gros points sous la base du triangle ; un troisième devait se trouver au sommet. Poinçon n° 2172 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 252, pl. XXIII). Les palmettes étaient disposées en étoile autour d'une forte rainure, qui entourait elle-même une rouelle au cerf partiellement détruite. On distingue les bois, la tête, l'encolure et les pattes avant du cerf (fig. 3) ; sous son cou, une croix pattée ; sous ses pieds un décor linéaire ; devant sa tête, une palme dont la nervure épouse le contour circulaire de la rouelle. Poinçon n° 899 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 255, pl. XXVI).

Dames de France : 26

PL. V

Tesson appartenant à l'assiette n° 27, mais ne pouvant lui être directement raccordé.
Long. max. du tesson : 7,9 cm.
Epais. moyenne : 0,8 cm.

Dames de France : 27

PL. V

Fragment de plat à panse hémisphérique, de forme 1 ou 4. Le tesson n° 26 appartient à la même assiette.



Fig. 4. — Céramique estampée tardive. Détail du centre d'un plat (n° 27).

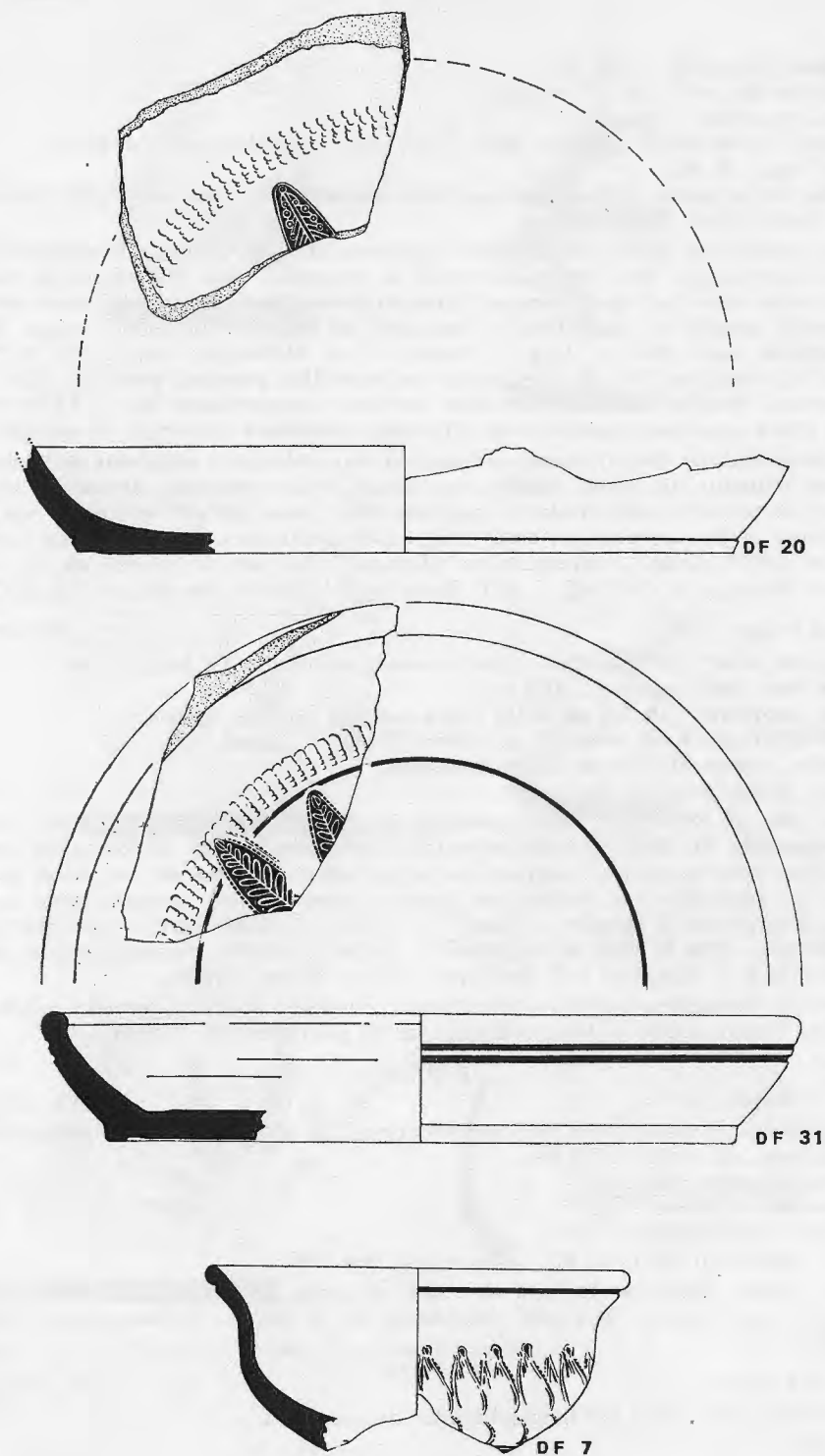


Planche VI. — Céramique estampée tardive. Forme Rigoir 1 ou 4 : n° 20, Rigoir 4 : n° 31, et Rigoir 18 : n° 7.

Hauteur conservée : 2,4 cm.

Diamètre du pied : 24 cm environ.

Epais. moyenne : 0,8 cm.

Engobe : très foncé, presque noir (J 10), très irrégulier sous le fond.

Pâte : gris (E 90).

Le bas de la panse est souligné par une fine arête. Le pied est dégagé, en-dessous, par une large gorge. Fond plat.

Une couronne de guillochis régulière, au dessin très fin, cerne, à l'intérieur, le fond du plat. Une rainure bien marquée borde la couronne vers l'intérieur. Le fond est divisé en trois zones par deux rainures concentriques. Palmettes triangulaires, entourées d'une double rangée de pointillés, et décorées de pampres finement ciselés. Poinçon très semblable au n° 294 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 253, pl. XXIV). Dans cet exemplaire-ci, la double rangée de pointillés provient peut-être d'un défaut d'application. Rouelles formées de deux cercles concentriques (\varnothing : 2,5 et 6 mm), entourées d'une couronne pointillée (\varnothing : 12 mm), composée d'environ 16 pointillés.

Au centre du plat (fig. 4), rouelle au cerf où l'on distingue : au-dessus de l'animal, un chien, une palmette, un motif illisible, une étoile à six branches ; devant sa tête, une palme ou un arbuste, une étoile à cinq branches ; sous un sol horizontal sur lequel reposent ses pieds, un poisson, trois arceaux concentriques. Une couronne pointillée formée de petits casiers rectangulaires juxtaposés entoure la rouelle et en marque les limites. Poinçon n° 2274 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 255, pl. XXVI).

Dames de France : 30

PL. VII

Fragment d'un fond d'assiette (deux tessons assemblés) de forme 1 ou 4.

Long. max. du fragment : 14,9 cm.

Epais. moyenne : de 0,9 cm à 0,6 cm. Le centre est plus épais.

Le diamètre du fond mesurait au moins 18 cm.

Engobe : rouge (F 18), de faible épaisseur.

Pâte : jaune-rouge (D 36).

Fond plat. A l'intérieur, une couronne de guillochis, à larges encoches, cerne la partie conservée du fond. Quatre palmettes incomplètes sont disposées en désordre autour d'une zone circulaire centrale que devait orner une rouelle de grand diamètre. Il s'agit de palmettes en feuilles de laurier, sans nervure centrale, avec nervures latérales divergentes à boucles ocellées ; un point en relief entre chaque boucle. Une ligne pointillée cerne le tour de la palmette. Ce décor semble correspondre au poinçon n° 2265 (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *op. cit.*, p. 253, pl. XXIV).

Entre les palmettes, poinçons circulaires composés de deux cercles concentriques (\varnothing : 2,5 et 5 mm) entourés d'une couronne de 13 pointillés (\varnothing : 9 mm).

FORME 6

Dames de France : 2

PL. VIII

Fragment de la panse d'un bol hémisphérique, de forme 6, ou plus précisément 6a.

Long. max. du tesson : 7,5 cm.

Epais. moyenne : 0,5 cm.

Diamètre : 12,7 cm.

Engobe : gris foncé (H 10).

Pâte : gris-brun clair (D 61), comportant des bulles.

Une rainure profonde souligne le bord du vase. Un bandeau de fins guillochis orne, sous cette rainure, la partie supérieure de la panse. Guillochis très réguliers et très fins.

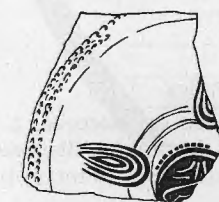
Dames de France : 6

PL. VIII

Grand fragment d'un bol hémisphérique de forme 6a.

Diamètre :

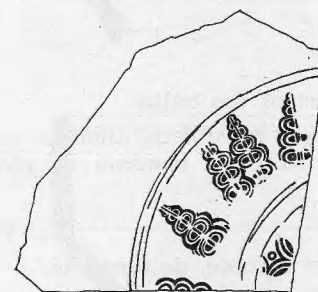
— du bord : 12,4 cm.



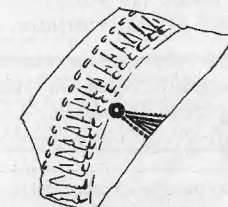
DF 13



DF 25



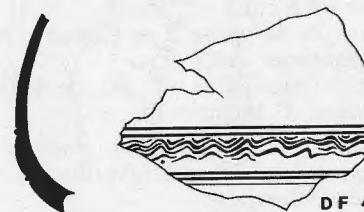
DF 24



DF 21



DF 30



DF 4

Planche VII. — Céramique estampée tardive. Forme Rigoir 1 ou 4 : n°s 13, 25, 24, 21, 30, et Rigoir 23 : n° 4.

— du pied : 5,6 cm.
Hauteur : 7 cm.
Epais. moyenne : de 0,6 à 0,8 cm.
Engobe : gris foncé (H 10), légèrement marbré.
Pâte : gris (E 90), à fin dégraissant, quelques bulles.

Le bord mince est souligné d'une rainure. La panse est décorée, à l'extérieur, d'un guillochis très fin composé, soit de triangles, soit de rectangles disposés verticalement. Ce décor orne plus de la moitié supérieure de la panse ; son interruption, vers le bas, est soulignée par une triple rainure.

FORME 16

Dames de France : 1

PL. VIII

Fragment de la panse d'une jatte légèrement carénée, de forme 16 vraisemblablement. Il est difficile d'être affirmatif quant à la forme du vase, le tesson, brisé de tous côtés, ne permettant pas de restituer avec certitude l'inclinaison de la panse.

Long. max. du tesson : 8,7 cm.
Epais. moyenne : 0,9 cm.
Diamètre de la panse à la carène : 20 cm.
Engobe : gris foncé (H 10).
Pâte : gris foncé (F 81), impure, et comportant des bulles.

Le bourrelet qui marque la carène s'intercale entre deux rainures nettement indiquées qui la soulignent. Sous la rainure inférieure, un bandeau de guillochis (haut. moyenne : 1,5 cm) orne la panse.

Dames de France : 5

PL. VIII

Fragment de la panse d'une jatte faiblement carénée, de forme 16.
Long. max. du tesson : 7,2 cm.
Epais. moyenne : 0,8 cm.
Diamètre : 20,2 cm.
Engobe : gris foncé, presque noir (H 10), de très belle qualité.
Pâte : gris foncé (F 10), à très fin dégraissant ; quelques bulles.

Une rainure profonde souligne le bord du vase, et se trouve elle-même surmontée d'un mince filet. L'angle de la carène est accusé par un bourrelet saillant. Un décor de guillochis, aux encoches nettement marquées se développe sur l'ensemble du tesson par lignes horizontales superposées.

Dames de France : 32

PL. VIII

Fragment de jatte faiblement carénée, de forme 16.
Hauteur : 6,8 cm.
Diamètre de la panse à la carène : 20,8 cm.
Epais. moyenne : 0,7 cm.
Engobe : rouge-jaune (E 48), de belle qualité.
Pâte : rose (C 26), très fine.

Bord aplati vers l'intérieur, souligné par une gorge à l'extérieur. La carène est accusée par un fort bourrelet. Guillochis sur toute la panse, mais disposés en bandeaux successifs et différents.

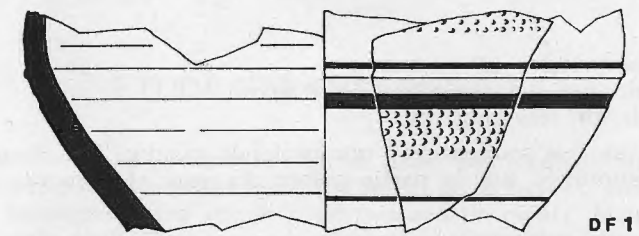
FORME 18

Dames de France : 7

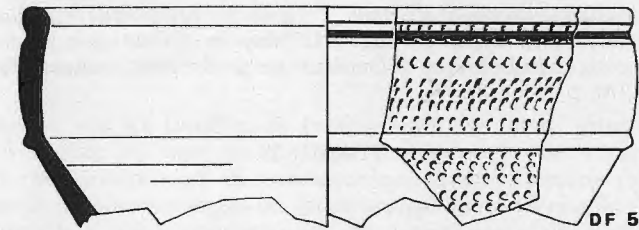
PL. VI

Fragment de bol de forme 18. La panse, très galbée, est séparée du col, largement évasé, par un retrait concave.

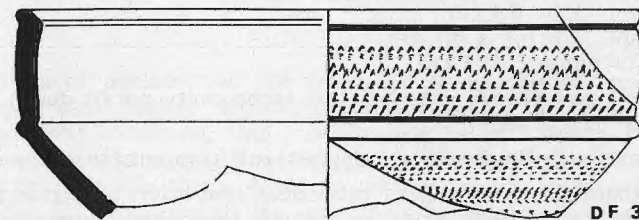
Haut. conservée : 6,2 cm.
Diamètre : 14,4 cm.



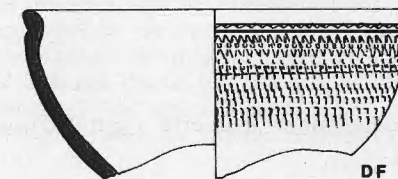
DF 1



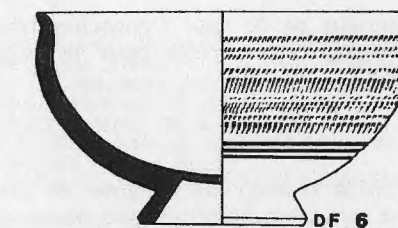
DF 5



DF 32



DF 2



DF 6



DF 29

Planche VIII. — Céramique estampée tardive. Forme Rigoir 16 : n°s 1, 5, 32, Rigoir 6 : n°s 2 et 6, et indéterminée : n° 29.

Epais. moyenne : 0,6 à 1,1 cm.
Engobe : noir, presque complètement disparu.
Pâte : gris (D 90), très fine.

Le bord du vase est souligné par une profonde rainure. Une rangée de palmettes est faiblement imprimée sur la partie galbée du vase. Les motifs se chevauchent légèrement.

Palmette, à une seule nervure centrale, avec nervures divergentes, au moins dans la partie supérieure. Contour à double renflement, séparé par un étranglement bien marqué. Une ligne de pointillés entoure la palmette (cf. J. & Y. Rigoir et J.-F. Meffre, *Les dérivés des sigillées paléochrétiennes du groupe atlantique*, Gallia, tome 31, 1973, fasc. 1, p. 253, pl. XXIV, poinçon n° 2218 ; L. Maurin, *Céramique paléochrétienne grise estampée en Saintonge*, Bulletin et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente, 1970, p. 8 et fig. 3).

FORME 23

Dames de France : 4

PL. VII

Fragment de la panse d'un bol de forme difficile à préciser ; peut-être la forme 23 ou un modèle qui en dérive.

Long. max. du tesson : 8,4 cm.
Epais. moyenne : de 0,4 à 0,7 cm.
Diamètre de la panse : 11,3 cm.

Engobe : gris foncé (F 90), très fin. Une tache noire paraît due à une irrégularité de cuisson (excès de carbone).

Pâte : gris foncé (F 90), à très fin dégraissant, comportant quelques bulles.

Un bandeau (haut. : 1,1 cm), inscrit entre deux bourrelets soulignés par des rainures, porte un décor ondé irrégulier, tracé au peigne. Ce décor, comme la forme du vase qu'il orne, sont tout à fait exceptionnels, puisqu'ils constituent le seul exemple connu à Bordeaux. Il faut sans doute le rapprocher des productions provençales (cf. en particulier, J. Rigoir, *La céramique paléochrétienne sigillée grise*, Provence historique, Tome X, 1960, p. 67 et fig. 61).

COUPELLE

Dames de France : 29

PL. VIII

Fragment d'un vase de forme difficile à déterminer. Peut-être s'agit-il d'une coupelle largement évasée.

Long. max. du tesson : 8,1 cm.
Epais. moyenne : de 0,4 à 0,8 cm.
Diamètre : toute tentative de restitution serait trop hypothétique.
Engobe : rouge (E 26) ; de belle qualité.
Pâte : jaune-rouge (C 46).

Deux couronnes de guillochis ornent l'intérieur de ce vase : encoches triangulaires très aiguës et espacées pour la plus large ; encoches resserrées pour la seconde.

Dames de France : 3

Fragment de bol hémisphérique.

Ni la forme, ni la qualité de la pâte, ni la couleur de l'engobe ne justifient le classement de ce petit bol incomplet dans cette collection de céramique estampée tardive.

Ce fragment doit donc être éliminé de ce catalogue.

ETUDE CERAMOLOGIQUE

Pâtes : L'examen de ce groupe de tessons selon des méthodes traditionnelles ne procure pas d'observations de grand intérêt. Comme on devait s'y attendre, la texture de la pâte est homogène, bien épurée ; de minuscules points blanchâtres laissent supposer la présence d'un très fin dégraissant. Mais plusieurs analyses concordantes seraient nécessaires pour être affirmatif sur ce dernier point, qui irait à l'encontre des observations effectuées par M^{me} Rigoir. L'engobe est déposé en couches souvent épaisses mais irrégulières. Des traces de coulées sont fréquentes sur les panses. Le dessous des fonds est souvent à peine enduit. C'est l'intérieur des plats et des assiettes qui a reçu les couches les plus denses procurant les teintes les plus foncées.

Vingt-sept tessons sur les trente-et-un retenus sont de teinte grise (engobe et pâte) variant du gris très clair au noir, ce qui est normal pour une céramique à cuisson réductrice. Il est plus intéressant de constater que quatre tessons (n° 29, 30, 31, 32) sont d'une couleur à dominante rouge ou jaune-orangé (pâte et engobe) ce qui implique une cuisson oxydante. Il faut préciser qu'il ne s'agit pas d'un accident de cuisson, mais bien d'un choix délibéré. La proportion est encore plus faible dans la collection des Nouvelles Galeries (20), ce qui est conforme aux observations statistiques de M^{me} Rigoir (21).

Formes : Un calcul portant sur une trentaine de tessons n'a pas grand sens. Il n'est pourtant pas sans intérêt d'examiner la proportion de chacune des formes représentées dans cette collection. Une fois éliminés le n° 3 (autre céramique) et les n° 16 et 26 (s'assemblent aux n° 17 et 27), on constate que plus de 40 % des vases représentés appartiennent à la forme 4, ce qui coïncide sensiblement avec la proportion générale relevée par M^{me} Rigoir dans les collections bordelaises, où cette forme prédomine constamment par rapport aux autres assiettes et aussi à l'ensemble du matériel.

Seconde coïncidence : les cinq formes les mieux représentées dans le groupe atlantique (22) : 1, 4, 6, 16, 18, se retrouvent dans cette trentaine de tessons. Les formes complètes absentes sont au nombre de six : 3, 15, 25, 26, 29, 30 ; leur caractère commun est l'absence totale de tout décor ou du moins son extrême pauvreté puisqu'il est réduit à quelques rainures et guillochis (23). Le catalogue des formes s'en trouve modifié, mais sans doute pas la proportion entre les exemplaires conservés, puisque le fait d'éliminer les tessons sans décor a dû se manifester de manière équivalente entre les cinq formes les mieux représentées.

Reste la question du tesson n° 4 : on songe à une forme 23, c'est-à-dire à une petite urne ovoïde, par la forme générale du profil ; mais l'absence du bord rend le choix bien douteux.

20) Crochet H., *Les fouilles de la rue Arnaud Miquieu, céramique et objets recueillis*, Bull. et Mém. de la Soc. archéol. de Bordeaux, années 1963 - 1969, T. LXV, pp. 63-64; Crochet H. et Nony D., *Le sanctuaire paléochrétien de la rue Arnaud Miquieu à Bordeaux*, Rev. des Musées de Bordeaux, 1969, pp. 14 - 18; Crochet H., *Fouilles de sauvetage, rue Arnaud-Miquieu, Bordeaux*, Bull. et Mém. de la Soc. archéol. de Bordeaux, années 1974 - 1975, T. LXX, pp. 71 - 84. Coupry J., *Informations archéologiques de la circonscription d'Aquitaine*, Gallia, 1965, T. XXIII, pp. 415 - 416 et fig. 5.

21) Rigoir J., *Les sigillées paléochrétiennes grises et orangées*, Gallia, 1968 T. XXVI, pp. 181 -182 carte 4.

22) Rigoir J. et Y. et Meffre J.-F., *op. cit.*, p. 222, fig. 7.

23) Il est remarquable que tous les tessons de la collection sont décorés, au moins par un guillochis.

On pourrait aussi bien comparer le tesson aux exemplaires de forme 20 (gobelet cylindrique), si l'on s'en tient au bas de la panse (24). La définition est incertaine, mais le fait que l'on soit en présence d'une forme anormale du groupe atlantique est capital. Les seuls rapprochements possibles se font avec le groupe provençal, ce qui suggérerait l'existence de relations entre les deux groupes.

Décors : Trente-deux poinçons différents figurent sur les divers vases ou fragments de vases de cette collection. Ils sont sans grande originalité puisque trois d'entre eux viennent seulement s'ajouter aux exemplaires connus : deux palmettes (tesson n° 10, pl. II et n° 30, pl. VII) et une rouelle centrale (tesson n° 13, pl. VII). Seuls ont été retenus comme inédits les poinçons que leur composition ou leurs thèmes décoratifs différencient nettement des poinçons déjà publiés. Dans les autres cas, les divergences de détail peuvent être dues à une mauvaise application du poinçon, à un léger déplacement de la main du potier, et surtout à l'encrassage ou à l'usure de la gravure.

La palmette figurant sur le tesson n° 10 dénonce sans doute l'influence de décors d'orfèvrerie. Des motifs comparables se retrouvent dans les régions orientales du bassin méditerranéen parmi les décors estampés de la céramique dite « late Roman C » (25) alors qu'ils sont pratiquement inexistantes dans les productions africaines (26).

La palmette ornant le tesson n° 30 complète le fragment déjà connu du poinçon n° 2265 (cf. Rigoir J. & Y. et Meffre J.-F., *op. cit.*, p. 253).

Le décor linéaire de la rouelle placée au centre du fond d'assiette n° 13 ne semble pas pouvoir être rapproché d'un décor connu ; il est trop incomplet pour être compris.

Deux observations de détail illustrent la diversité possible des sources d'inspiration des potiers. Le décor de pampres figurant sur les palmettes du plat n° 26-27 peut être rapproché de l'ornementation sculptée des sarcophages de l'Ecole d'Aquitaine conservés dans la crypte de l'église Saint-Seurin ; il procède des mêmes thèmes iconographiques paléochrétiens (27). On le découvre aussi sur un pavement de mosaïque de la villa gallo-romaine du Palat à Saint-Emilion (28). Mais à côté de cette iconographie de l'Antiquité tardive, paraît, sur le tesson n° 4, un décor ondulé que l'on trouve dès la protohistoire sur les urnes funéraires, qui redevient très fréquent sur la céramique commune de la fin de l'indépendance gauloise et ressurgit enfin au IV^e siècle (29). Exemple parmi d'autres de la permanence des traits les plus simples d'une iconographie de caractère universel.

Vingt-huit tessons portent des guillochis, le plus souvent en couronnes cernant une rouelle centrale ou une série de palmettes disposées en étoile. Aucune conclusion ne peut actuellement être tirée de cette observation.

24) Rigoir J., *Les sigillées paléochrétiennes grises et orangées*, Gallia, 1968, T. XXVI, p. 230, exemplaire du Carrelet.

25) Hayes J.W., *Late roman pottery*, The British school at Rome, London, 1972, pp. 352 - 353 n° 10 i-j et 20 bb.

26) *Ibid.*, pp. 249 - 250, n° 118 c.

27) Marquise de Maillé, *Recherches sur les origines chrétiennes de Bordeaux*, Paris, Picard, 1959, p. 295, fig. 87 (4 D).

28) Balmelle C., Gauthier M., Monturet R., *Gallia*, 1980, T. 38, sous presses, dessins, plans et figures.

29) Santrot M. - H. et J., *Céramiques communes gallo-romaines d'Aquitaine*, Paris, C.N.R.S., 1979, p. 143 (forme 294).

En l'absence de tout contexte stratigraphique et chronologique, il est difficile d'évaluer l'intérêt de cette collection pour la connaissance de la céramique estampée tardive bordelaise. Seul le comparatisme permet d'en donner la juste mesure. En effet, si l'on confronte les trouvailles du chantier des Dames de France avec celles qui ont eu lieu plus récemment sous l'immeuble des Nouvelles Galeries (30), un certain nombre d'observations deviennent possibles. D'un côté, en 1906, un ramassage sélectif où seuls les tessons décorés ont été conservés ; de l'autre, en 1963-1964, une fouille de sauvetage archéologique effectuée dans de meilleures conditions d'objectivité, où aucun tesson n'a été négligé, si infime soit-il (31). Des bols, des urnes, des mortiers, des couvercles (formes 6, 25, 29, 30) y sont largement représentés, alors que dans la collection des Dames de France, comme dans les autres séries bordelaises constituées avant 1963, ces vases utilitaires étaient absents (25, 29, 30) ou en très petit nombre (6). La raison en paraît simple : Dans les collections réunies avant 1963, le décor a seul servi à identifier la céramique estampée tardive. Les tessons généralement lisses provenant des formes utilitaires auront donc été négligés ou confondus avec une céramique commune atypique.

L'étude et la comparaison des décors fournissent une autre observation intéressante : pas un seul poinçon n'est commun aux deux collections ; même s'ils présentent parfois une parenté. S'agit-il alors de deux versions simultanées du même décor provenant d'un seul atelier, ou de deux productions différentes issues d'ateliers séparés ? Ou bien correspondent-elles à deux périodes de la production d'un même atelier ? Mais dans ce cas, quelle serait la plus ancienne ? On ne peut que poser des questions auxquelles le manque d'information sur la fouille de 1906 interdit d'apporter la moindre réponse.

Quant à la datation de cette série de tessons, elle se heurte aussi à cette absence de toute donnée archéologique, et l'on doit s'en tenir à des indications fournies par le décor. Les thèmes ornementaux les plus élaborés (palmettes ornées de pampres) figurant sur les tessons de la collection des Dames de France, se retrouvent fréquemment sur des mosaïques de pavement ou sur des sarcophages de l'Ecole d'Aquitaine datables du V^e ou du VI^e siècle. Mais là encore les certitudes manquent. En l'attente de datations absolues (32) qui éclairciraient considérablement cette chronologie, on devra donc s'en tenir à cette trop large fourchette chronologique : V^e - VI^e siècles.

30) cf. *supra*, n° 20.

31) Il est bien certain que chaque pelletée de terre n'a pas été contrôlée ni minutieusement fouillée sur le chantier de construction des Nouvelles Galeries, sinon les reconstitutions de vases, où l'on révèle des cassures fraîches, seraient plus complètes. L'activité professionnelle du fouilleur, M. Crochet, lui interdisait d'être présent en permanence sur le chantier, mais chaque fois que son intervention a été possible, la fouille a été réalisée avec un soin méticuleux.

32) Une série de tessons de céramique estampée tardive provenant du chantier de l'îlot Saint-Christoly est en cours de datation par la méthode de la thermoluminescence au laboratoire de Cristallographie de l'Université de Bordeaux I. L'équipe dirigée par M. Max Schvoerer devrait achever leur étude à la fin de l'année 1980.

STATUES MUTILEES PROVENANT DE L'EGLISE DE BOULIAC

par Paul ROUDIÉ

La découverte lors des fouilles des allées de Tourny en 1971 d'un ensemble de statues de pierre provenant de l'église des Jacobins a causé une certaine sensation à cause du nombre et de la qualité des œuvres exhumées. Celle des têtes des rois de la façade de Notre-Dame de Paris a fait encore plus de bruit et la reconstitution par M. Léon Pressouyre à partir d'éléments retrouvés par des fouilles du cloître de Notre-Dame-en-Vaux à Châlons-sur-Marne (1) a été considérée comme un événement archéologique important.

Ces trouvailles remarquables viennent nous rappeler que l'on peut élargir notre connaissance de la statuaire religieuse par la récupération d'œuvres enfouies. En effet, c'était une règle canonique que de déposer en terre bénie (église ou cimetière) les objets du culte désaffectés pour diverses raisons, et, lors des destructions totales ou partielles d'édifices, il est arrivé que des débris, souvent d'un grand intérêt, fussent enterrés, avec beaucoup moins de respect, à proximité immédiate.

Le cimetière de Bouliac (2) se trouvait primitivement autour de l'église. Dès le début de ce siècle son transfert fut envisagé et il fut autorisé par le préfet, le 7 décembre 1926. En 1927, le conseil municipal faisait aménager un nouvel emplacement et le 17 novembre il décida que la commune prendrait en charge les frais de transport des corps et des matériaux des caveaux (3). C'est donc à partir de cette époque que des travaux furent effectués aux alentours de l'église et ils comportèrent l'abaissement du niveau du sol, car en 1921 déjà l'administration des Monuments historiques avait exigé qu'à l'occasion de la désaffectation éventuelle du cimetière la surface de l'emplacement serait mise en contrebas de 16 cm par rapport au sol de l'église.

A une date, dans des circonstances et à un emplacement que nous n'avons pu préciser ces travaux de nivellement entraînèrent la mise à jour de trois statues de pierre mutilées, qui furent cédées à un particulier, et placées chez lui en un endroit qu'elles n'ont pas quitté depuis.

Leur propriétaire actuel a bien voulu nous permettre de les voir, de les photographier et de les faire connaître, ce dont nous lui sommes très reconnaissants, et M. le Professeur Pariset, qui en avait eu connaissance avant nous, nous a, avec beaucoup de bienveillance, laissé le privilège de les présenter aux lecteurs du *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*.

1) S. Pressouyre, *Images d'un cloître disparu*, Boulogne-Billancourt, 1976.

2) Canton de Cenon, Gironde.

3) La mairie de Bouliac n'a pu nous fournir aucun renseignement sur la désaffectation et le transfert du cimetière. C'est aux Archives Départementales de la Gironde, Série O, Bouliac, liasse 6, que nous avons trouvé les éléments dont nous avons fait état.

I) *Saint-Jean-Baptiste*. H : 0,81 m ; L : 0,28 m ; Prof. : 0,28 m.

Calcaire dur

Debout, pieds nus, prenant appui sur sa jambe gauche, nettement hanché du côté droit, le saint est vêtu d'une tunique qui tombe jusqu'à terre et d'un manteau drapé qui passe sur l'épaule droite, est ramené sur le devant du corps, où il forme des plis en V, et, retenu sous le bras gauche, forme une chute de plis enroulés. La tunique garde des traces de peinture bleu-vert ; le manteau était rouge mais doublé de bleu-vert. La main droite et la tête ont disparu. La main gauche soutient un attribut, qui devait être un disque, aujourd'hui gravement mutilé, mais sur lequel on distingue l'arrière-train d'un quadrupède qui devait être un agneau. Cela permet d'identifier le personnage, dont par ailleurs les vêtements n'ont rien de caractéristique.



Le canon assez élancé, le hanchement, la nature du drapé permettent de croire qu'il s'agit d'une œuvre du XIV^e siècle et même sans doute du début de ce siècle. C'est en effet avec les statuette du portail Sud de la cathédrale de Bordeaux que les rapports nous semblent les plus étroits. Le traitement des vêtements ne manque pas d'habileté, mais le pied et la main gauche, seules parties anatomiques conservées, sont grossièrement rendus.

II) *Restes d'une statue féminine*. H : 0,79 m ; L : 0,36 m ; Prof. : 0,25 m.

Calcaire blanc dur

Seule la partie inférieure du corps subsiste, encore les pieds ont-ils disparu ; les mains ont été brisées. Le dos n'a pas été travaillé, ce qui suppose que l'œuvre était plaquée contre un mur.

C'est bien une femme qui était représentée, car l'on distingue un morceau d'une ceinture d'étoffe lâche sur le ventre. Le manteau largement drapé passe sous le bras droit, est ramené en tablier sur le ventre et remonte sur l'avant-bras gauche plié assez haut. Les plis de ce manteau sont beaucoup plus creux et tourmentés que ceux du



manteau de la statue étudiée plus haut. Leur traitement ainsi que la ceinture nous permettent de rapprocher ce fragment de statues girondines datables du début du XVI^e siècle, en particulier un torse de femme conservé au Musée de la Porte Cailhau, une statue féminine acéphale du Musée d'Aquitaine et la Vierge du groupe célèbre de sainte Anne et la Vierge de la cathédrale Saint-André (3 bis).

III) *Ecclésiastique*. H : 0,88 m ; L : 0,43 m ; Prof. : 0,30 m.

Calcaire blanc

Le dos n'est pas travaillé. La tête et les mains ont été brisées. Le personnage est vêtu d'une aube longue qui se casse sur le sol laissant passer le bout d'un soulier mutilé, mais qui devait être arrondi. Sur l'aube une tunique fendue sur les côtés et bordée de franges. Elle porte des traces de peinture bleue. Enfin une chasuble, dont le bord est garni d'un large galon et le devant d'une bande d'étoffe, complète l'habillement. De l'ouverture supérieure de la chasuble sort un col rabattu.

3 bis) Pour les deux dernières de ces œuvres cf. *Sculpture médiévale de Bordeaux et du Bordelais*, Bordeaux, Musée d'Aquitaine 1976 n° 245 et 248.

La carrure massive de cette statue, le traitement du drapé aux plis mouvementés en font un bon exemple d'un art robuste dont on trouve bien des exemples dans la région bordelaise à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e. Citons à titre d'exemples le torse de la statue de Charles VIII qui ornait la porte du Cailhau et se trouve maintenant au Musée d'Aquitaine et la statue de saint Martial de l'église Saint-Seurin. Une effigie de saint évêque, qui figure sur un vitrail provenant également de Saint-Seurin et que son décor permet de dater de la fin du premier tiers du XVI^e siècle relève de la même esthétique (4).

Si l'examen de ces deux dernières statues permet de les situer approximativement dans le temps et d'apprécier leur intérêt, il ne donne aucune indication précise sur les personnages représentés.



Comme elles proviennent évidemment de l'église de Bouliac, à proximité immédiate de laquelle elles ont été trouvées, nous avons essayé de voir si les documents concernant cet édifice nous apporteraient quelque lumière. Malheureusement nous n'avons pu consulter les procès-verbaux des visites épiscopales du début du XVII^e siècle (5). Les procès-verbaux de celles de 1692 et 1766 (6) nous indiquent que le rétable du maître-autel comportait trois tableaux représentant saint Siméon stylite, patron de la paroisse, saint Maur et saint Blaise, qu'à l'autel de la Vierge une « figure » de celle-ci était abritée dans une niche (1692), qu'il y avait également un autel dédié à saint Eutrope

4) Cf. P. Roudié, *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Bordeaux, 1975, t. II, fig. 229.

5) Les liasses G 635 et 636 des Archives départementales, sont actuellement à la reliure.

6) Arch. dép. Gironde, G. 647.

et un autre dédié à saint Maur. Sur celui-ci en 1766 sont signalées cinq statues, une de pierre et quatre de bois. Deux de ces dernières, vermoulues et mutilées, devaient être descendues et enterrées dans le cimetière. L'ordonnance qui suivit la visite paraît même avoir pris une mesure encore plus radicale que celle qui était préconisée par le procès-verbal, puisque l'on y trouve la phrase suivante : « Les statues qui sont à l'autel de saint Maur seront enterrées dans le cimetière et défendons de célébrer la Messe audit autel jusqu'à ce qu'il soit orné et garni suffisamment ».

Tout cela ne nous avance guère. La statue féminine est-elle celle de la Vierge signalée en 1692 ? Ce n'est pas impossible, mais ce n'est pas sûr non plus. Parmi les saints vénérés à Bouliac nous notons saint Blaise et saint Eutrope, tous deux évêques. L'un ou l'autre pourrait être représenté par la statue d'ecclésiastique acéphale.

**UN BRÛLE-PARFUM FABRIQUE DANS SON ATELIER
DE LA MANUFACTURE ROYALE DE SEVRES
PAR LE CERAMISTE P.H. BOUDON DE SAINT-AMANS**

Présentation commentée d'objet et des documents inédits

par le D^r Ch. LASSERRE

Ce petit brûle-parfum dont il n'existe pas de réplique dans les collections répertoriées de la production du célèbre céramiste, a été fortuitement recueilli place Saint-Michel à Bordeaux.



Forme de cratère antique soutenu sur son socle par trois pattes de lion. Fond brun, terre de Sienna brûlée, habituellement désignée sous le terme « brun chocolat » ; glaçure de très belle qualité. H : 70 m/m, D. à l'ouverture : 60 m/m, Hauteur du socle : 10 m/m, D. du socle : 60 m/m. Porte au revers la cartouche en relief de la fabrication de l'atelier du céramiste à Sèvres n° 335. Panse décorée de feuilles d'eau blanches, en appliques allongées avec une nervure médiane et des contours discrètement ondulés ; couronne de fleurons autour du col, bord orné de demi-feuilles en couronne, à contours dentés

et à base supérieure. L'ensemble de ce décor : appliqué blanc sur fond brun brillant évoque la production anglaise de J. WEDGWOOD. Deux petits anneaux, dont l'un a disparu, étaient fixés par une charnière factice à la panse et à la moitié supérieure d'une feuille d'eau. L'intérieur percé à sa base de trois orifices porte en son centre un petit cylindre creux de 10 m/m de haut destiné au cône de parfum embrasé.

TROIS DOCUMENTS :

1°) Le texte officiel (connu) de l'Ordonnance du Roi Louis XVIII (cf. bulletin des Lois 1322) N° 13.564 43. Le sieur BOUDON (Pierre) faisant élection de domicile à PARIS Rue Sainte-Croix de la Bretonnerie N° 24, auquel il a été délivré le 27 Septembre dernier le certificat de sa demande de brevet d'importation de quinze ans, pour des procédés et appareils propres à préparer les matières premières servant à la fabrication de la poterie, et à fabriquer toute espèce de poteries : grès, faïences et porcelaines à la manière Anglaise.

d. en notre Château des Tuileries le 9 Octobre 1822.

2°) *Inédit* contenu dans un important dossier de la Manufacture de SEVRES dû à M^{me} PRÉAUD, Bibliothécaire en chef de la Manufacture, manuscrit.

Lettre du 12 Septembre 1822 à M. BRONGNIART, Directeur de la Manufacture Royale de SEVRES.

BOUDON de SAINT-AMANS écrit : « J'ai donc rassemblé assez de terre de Montereau et d'Auteuil pour faire une petite pièce de terre de pipe et de poterie. Nous traiterons aussi l'argile de M. LAINÉ. Toutes ces terres seront tamisées et mêlées dans les proportions voulues, sous vos regards. Les couvertes le seront également aussi. Je crois que nous pourrons soutenir d'après cela, qu'on peut faire en France, avec des matières de notre sol, des fayences et des poteries dont la texture et la couverte ne le céderont en rien aux qualités des produits de la Manufacture Anglaise en ce genre... » et plus loin : « Les pièces se feront Samedi, elles cuiront en dégourdi Lundi et Mardi, elles seront émaillées sous vos yeux et mises dans la moufle. Elles sortiront alors Mercredi qui sera le 17 du mois ou peut-être un peu plus tard. »

3°) Document inédit [dossier de SAINT-AMANS, archives de la Manufacture Royale de SEVRES, document transmis par M^{me} PRÉAUD, manuscrit 1^{er} Avril 1828 — Manufacture Royale de Porcelaine de SEVRES.]

Règlement relatif à l'Atelier de fayence fine de Monsieur de SAINT-AMANS où il est question de l'autorisation de Monsieur le Vicomte de la ROCHEFOUCAULD de Mars 1828 permettant d'établir sous serment dans l'intérieur de la Manufacture Royale des Porcelaines de SEVRES « un atelier d'essai en grand de fabrication de fayence fine à la manière Anglaise ». Ces ateliers devront être complètement aux frais et au compte de Monsieur de SAINT-AMANS, tant pour l'établissement que pour la suite des travaux. Ladite permission est donnée sous la condition expresse que Monsieur de SAINT-AMANS se conformera entièrement aux règles qui vont être posées et qui sont en conséquence de ses premiers engagements contenus dans sa note du 17 Février 1828.

Art. I. — Il est prêté à Monsieur de SAINT-AMANS pour établir ses ateliers et leur dépendance :

Art. 1. — L'emplacement d'un des anciens fours de porcelaine tendre avec le passage qui le précède au rez-de-chaussée et les pièces qui le précéderont au 1^{er} pour que Monsieur de SAINT-AMANS y établisse la fabrication des pâtes, la façon des pièces et leur cuisson.

Art. 2. — Dans la cour de la cloche le laboratoire des essais de matières premières pour y déposer provisoirement des argiles.

Art. 3. — Il lui sera désigné, s'il y a lieu, pour déposer son bois, un local, et séparé clairement de celui de la Manufacture, de ses bâtiments, ou d'usine tant intérieur, qu'extérieur ; les constructions du four séchoir et enfin tout travail et toute dépense faite pour ou à l'occasion de l'établissement de Monsieur de SAINT-AMANS seront faites à ses frais.

Art. 4. — Monsieur de SAINT-AMANS ne pourra détruire aucun des fours en construction qu'il aura faits, que du consentement de l'Administrateur. Lorsque pour une cause quelconque il sera dans le cas d'abandonner son atelier de SEVRES, toutes les constructions qu'il aura faites resteront à la Manufacture telles qu'il les aura faites, sans qu'il soit tenu de rétablir les lieux dans l'état où ils étaient, ou qu'il soit en droit de demander aucune indemnité pour les objets qu'il laissera.

Art. 6. — Aucun ouvrier travaillant pour Monsieur de SAINT-AMANS ne pourra être introduit dans la Manufacture. Aucun des objets fabriqués par Monsieur de SAINT-AMANS ne pourra être exposé en vente dans l'intérieur de la Manufacture ni de sa dépendance à moins d'une autorisation spéciale.

Art. 10. — Les locaux, facilités, les permissions accordées à Monsieur de SAINT-AMANS ne lui donnent aucun droit pour continuer ses essais et travaux dans l'intérieur de la Manufacture au-delà du terme qu'il paraîtrait convenable de lui fixer. Les locaux et facilités peuvent même lui être ôtés par Monsieur le Vicomte de la ROCHEFOUCAULD, chargé du département des Beaux-Arts, au moment où il le jugera convenable, sans être tenu d'avertir Monsieur de SAINT-AMANS un certain temps à l'avance, sans que celui-ci puisse réclamer la moindre indemnité par le tort, même fondé, qu'il prétendrait que cela pourrait lui faire.

Art. 11. — Monsieur de SAINT-AMANS sera toujours libre d'emporter les matières fabriquées et ses meubles, sans qu'il y ait opposition légale de cet enlèvement.

Art. 12. — Monsieur de SAINT-AMANS ne pourra mettre aucun *écriteau ostensible* sur le lieu où il vendra ou fera vendre les produits de sa fabrication qui annoncerait un produit comme fabriqué dans la Manufacture Royale de SEVRES ou qui pourrait faire croire que son Atelier fait partie de cet Etablissement Royal. Mais il pourra déclarer dans des prospectus ou annonces que les objets qu'il met en vente ont été fabriqués dans l'Atelier qu'on lui a prêté dans la Manufacture Royale ; néanmoins, il devra soumettre à l'Administration les parties de ces annonces ou prospectus, où il est fait mention de la Manufacture Royale de Porcelaine.

✱

Les conditions dont nous transcrivons l'essentiel étaient draconiennes mais de toute évidence BOUDON de SAINT-AMANS devait s'y soumettre entièrement et signer, ce qui fut fait.

Ces conditions étaient datées de SEVRES le 1^{er} Avril 1828.

✱

La marque de cet Atelier de SEVRES construit par BOUDON de SAINT-AMANS sur l'emplacement d'un des anciens fours de porcelaine tendre dont BRONGNIART avait abandonné la fabrication, est bien connue. C'est le petit cartouche en relief aux deux ailes à décor rayonnant qui porte dans un ovale ponctué, un numéro en creux.

JACQUES ARAGO, DESSINATEUR, VOYAGEUR,
HOMME DE LETTRES ET POLEMISTE
SON SEJOUR A BORDEAUX DE 1823 A 1829

par le D^r Ch. LASSERRE

Jacques, Etienne, Victor ARAGO né en 1790 à Estagel, à deux lieues de Perpignan, où son père occupait depuis la Révolution l'emploi de caissier de la Monnaie, était le troisième des quatre fils ARAGO, marqués sous diverses formes par le démon de la politique. Tous mèneront une vie tumultueuse, riche en aventures singulières, très brillante pour François, l'aîné, né en 1786, admis à l'âge de 17 ans à l'Ecole Polytechnique et devenu célèbre. (1)

Jacques ARAGO qui, dans sa jeunesse, s'était passionné dans le culte des arts, s'était révélé très tôt habile dessinateur. A peine eut-il achevé ses études qu'on le vit courir le monde, sac au dos et crayon à la main, visitant la Corse, la Sardaigne, l'Italie, la Sicile, une partie de l'Orient, les rivages de l'Afrique. En 1817, le gouvernement l'autorise à embarquer sur « l'Uranie » une des deux corvettes, avec la « Physicienne », en qualité de dessinateur, pour un célèbre voyage autour du monde entrepris par ordre du Roi Louis XVIII et commandé par L.C. Desaulniers de Freycinet (1718 - 1818, 1819, 1820) ; entreprise extraordinaire, malheureusement terminée par le naufrage de l'Uranie, mais au cours de laquelle Jacques ARAGO, avait, d'un crayon alerte, dessiné plusieurs centaines de paysages, de cérémonies, de naturels (2) parmi lesquels il s'était représenté vêtu d'une redingote courte, de coupe militaire, coiffé d'un haut de forme au grand étonnement et admiration de ces personnages. Très bon observateur, il notait ses impressions, non sans humour : telles ces Chinoises de Timor jouant au Tchonka (fig. 2), des chinoises d'opérette, mais dont les pieds déformés authentifient l'image. Il écrivait « *l'île de mon Timor* : nombreux chinois : semez-en sur vos terres incultes, ils prennent partout. Peuple magot (...) si avancé et si stationnaire ; chétives maisons, propres et originales, fastueuses demeures après la mort... » Prophétique !.

Après le naufrage de « l'Uranie », qui sans dommage avait doublé le cap Horn mais s'était malheureusement incrustée, par sa coque, dans un rocher. Jacques Arago avait presque tout perdu dans cette catastrophe : le fruit de plus de trois ans de fatigue, de recherches et de sacrifices, une collection d'armes et de costumes de tous les pays du monde, les recherches botaniques et minérales, une collection d'oiseaux et d'insectes, et, ce qui lui était le plus sensible encore, douze ou quinze albums dont le double n'avait pas été remis au Commandant.

Embarqué sur le « Physicienne », qui le 13 septembre 1820 cinglait vers la France, il se retrouva le 7 novembre au Havre, après une courte escale à Cherbourg :

(1) Jean deuxième fils, né en 1788 devenu Général au service du Mexique, mort à Mexico le 9 Juillet 1836.

Etienne quatrième fils né le 7 Février 1803 auteur dramatique. Directeur Général des Postes.
(2) Sur 112 gravures ou cartes de l'Atlas, Historique de l'expédition FREYCINET autour du monde, 43, dont 9 en couleurs, ont été gravées d'après les dessins de Jacques ARAGO.

« Je me réveille dans un lit moelleux, écrit-il; je suis en France. Je vais revoir ma mère, mes frères, mes amis. Hélas ai-je encore des amis, des frères, ma mère ? Dieu que la terre est grande. Dieu que mon absence a été longue ! ... »

Le voici à Bordeaux, on ne sait trop pourquoi ni comment, en 1823.

Il se trouve bientôt dans le plateau de la balance de la haute bourgeoisie bordelaise; il fait le poids, est reçu dans les cercles mondains, adopté, car Jacques ARAGO est un habile conteur.

On ne sait pas grand chose sur les deux premières années de son séjour, années d'adaptation à la Société bordelaise...



Fig. 2. — Ile de Timor. Chinoises jouant au Tchouka
D'après un dessin de J. Arago

Le premier numéro du « *Kaléidoscope* », journal de la littérature, des mœurs, du théâtre, dirigé par J. ARAGO et quelques hommes de lettres est daté de l'année 1825 et imprimé par R. Laguillotièr, rue du Grand Cancéra, n° 17, près celle Sainte Catherine.

De cette même année 1825 un vaudeville en un acte et en prose (en collaboration avec Theaulon) *Le compagnon d'infortune ou les prisonniers*, représenté pour la première fois à Paris dans le théâtre des Variétés le 19 janvier 1825. La scène est à Sainte Pélagie à Paris. Les principaux personnages sont : Dupré, armateur bordelais, fort riche, qui avait tout exprès fait le voyage de Bordeaux pour se faire mettre en



Fig. 1. — Jacques ARAGO. Gravure de Willmann

prison et servir sans doute d'otage pour faire libérer ses deux neveux de la prison Sainte Pélagie où ils avaient été incarcérés pour dettes ; allusion évidente aux deux fils de son frère François, Emmanuel et Alfred. Péché de jeunesse, car Emmanuel devait devenir membre du Conseil de l'Ordre et Alfred, élève de Paul Delaroche, administrateur et chef de division au Ministère des Beaux Arts ! Intrigue tenue et imaginative, terminée, de toute évidence, par la libération des deux « étourdis » et le paiement des dettes par cet oncle armateur Bordelais et généreux qui, encore au greffe, avait fait pouffer de rire par ses histoires !

JACQUES ARAGO POLEMISTE

Le fond du sac ou les Rognures de la censure

Symbole : une paire de ciseaux fragmentée (fig. 3)

Louis XVIII, malgré ses infirmités et son costume civil, avec des épaulettes de militaire, quelque peu ridicule et ridiculisé, avait compris que, sans une politique de prudence et de mesure, il n'y avait point de salut et, à sa mort, le 16 septembre 1824 il laissait, après quelques orages, une France calme, bien organisée, et en paix avec l'étranger. Qu'allait devenir cette œuvre de sagesse entre les mains de Charles X, devenu dévot, à l'oreille paresseuse, qui, renouant avec les plus anciennes traditions monarchiques, avait exigé que son sacre à Reims, se déroulât le plus fastueusement possible, portant cette épée, poignée et garde inscristées de diamants, plus tard marquée des abeilles impériales, et finalement volée. Ces excès et bien d'autres, qui devaient sonner le glas de la branche aînée des Bourbons, avaient assombri l'atmosphère déjà lourde et inquiétante et suscité une opposition qui surgissait de toutes parts. Jacques Arago est dans l'opposition, ainsi qu'en témoigne le numéro du « Sac » d'août 1827, souvent spirituel, mais toujours incendiaire.

Lisons : Préface :

« Dans l'impossibilité d'acheter toutes les plumes indépendantes, les hommes au pouvoir ont cherché à les asservir. Leur but ne sera pas rempli, il y a eu écho d'un bout de la France à l'autre, pour résister à l'oppression et les hommes de lettres qui, timides, avaient d'abord courbé la tête, ont senti enfin, comme ceux qui n'ont jamais su se plier, que sans la liberté, il n'y a pas de génie ; que l'esclavage n'est pas fait pour les hommes qui pensent et que le XIX^e siècle ne peut pas rétrograder.

La stupidité est exigeante et jalouse. A son gré les lois ne parlaient pas assez haut et les prisons ne punissaient qu'imparfaitement. Des chants d'indépendance s'élevaient au fond des cachots et franchissaient les verrous comme pour insulter aux « Omars » Modernes ; il a fallu plus d'efficacité et les ciseaux ont paru.

Ils ne seront pas plus heureux, et nous pourrions dire encore que nul Ministre autant que M. de C... (de Corbières, Ministre de l'Intérieur) n'a été funeste au génie ; que nul autant que M. de V... (de Villèle, Ministre des Finances), n'a créé des systèmes plus onéreux ; que nul Ministre autant que M. de P... (M. de Portalis, Ministre de la Justice) n'a tenu la balance de la justice d'une main plus inepte ; que nul Ministre autant que M. F... (de Frayssinous, évêque, pair de France, Ministre des Affaires extérieures et de l'instruction publique, grand aumônier de Charles X) n'a protégé cette race infâme sous laquelle ont péri quelques-uns de nos meilleurs souverains. Nous pourrions dire que les Jésuites existent encore malgré nos lois ; que M. le curé Mingrat est un monstre, que l'abbé S... ne vaut pas mieux, que Napoléon fut un grand Capitaine, que le trois pour cent a ruiné les idiots qui ont voulu le soutenir et jugez de l'avantage que nous saurons nous procurer. Il nous sera permis de publier que le massacre des grues fait la gloire de plusieurs monarques, que la loi sur la presse était vraiment une loi d'amour, que les lumières obscurcissent au lieu d'éclairer, et que la prise de Chaillot est un des plus beaux faits d'armes de l'Histoire Moderne.

Ainsi tout le monde gagne à la liberté des lettres, et les tyrans, et les héros et le fanatisme...

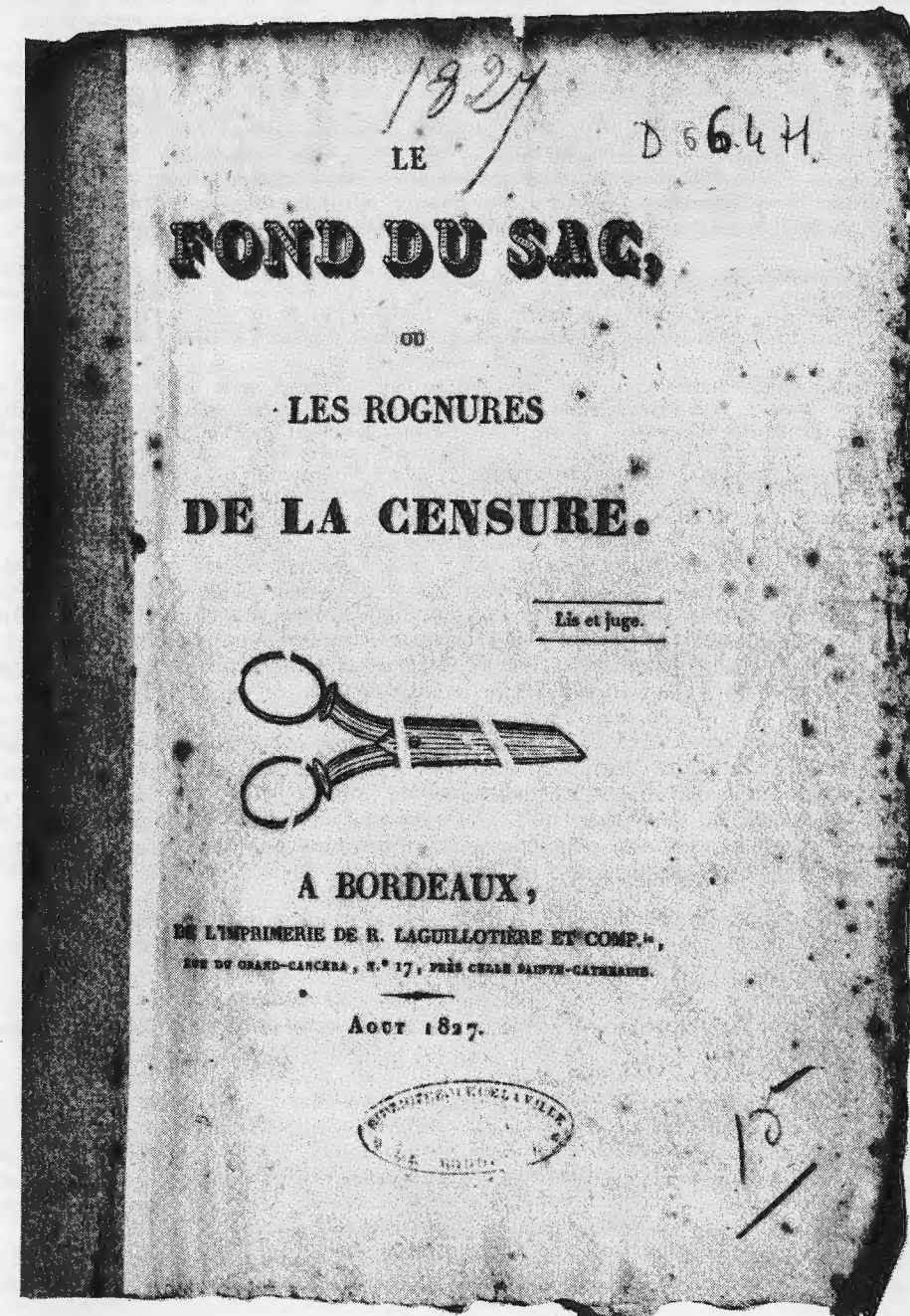


Fig. 3. — Page de titre du *Fond du sac*
(Cliché Inventaire général Aquitaine. Opérateurs MM. Chabot et Duban)

Exprimons donc notre pensée et n'oublions pas qu'il vaut toujours mieux encourir le blâme en disant d'utiles vérités que d'acheter des faveurs à l'aide de mensonges.

Je ne fais point de différence entre le malfaiteur qui, une torche à la main, brûle les habitations et les campagnes, et l'écrivain déhonté dont les doigts sont armés d'une plume incendiaire. Tous les deux méritent le même supplice ; mais la licence est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais. Et si nous voulons rire quand on nous écorche, si au lieu de nous charger d'une arquebuse, nous aimons une arme plus innocente ? Si, pour reposer nos sens, nous publions les vertus et la piété des Quelen (Archevêque de Paris, l'aumônier de l'expédition Freycinet), des Cheverus et des Sansay, après avoir lu les turpitudes d'indignes prêtres, il me semble qu'on n'a pas le droit de nous deshériter de cette consolation.

Je sais bien que les lauriers de Périclès ne laissent pas dormir Miltiade, et que l'éloge des Malesherbes, de Sully, de l'Hôpital et de Colbert est un outrage à quelques puissances de nos jours. Mais est-ce notre faute à nous, si les Colbert, les Sully et les l'Hôpital modernes ne veulent point ressembler aux magistrats dont on leur cite les vertus et la gloire ?

Que demandent-ils maintenant ? de l'or ; qui le leur fournira, nous, la France. Qui a payé leur élévation ? nous ; qui payera leur chute ? nous, et toujours nous. Ont-ils le droit de nous empêcher de dire notre faiblesse ? Je ne le pense pas. Ce n'est pas la honte qu'ils redoutent, c'est le ridicule... Eh ! Messieurs ne sont-ils pas placés assez haut pour le braver ? N'avons-nous pas fait assez de concessions à leurs volontés et à leur orgueil ; ils ont voulu nous donner un grenier et du pain, nous avons accepté l'un et l'autre sans nous plaindre. Ils veulent aujourd'hui nous avilir ; levons la tête, la misère nous savons la supporter, les outrages nous les repoussons, c'est assez de la misère sans l'approuver.

J. ARAGO.

« La censure, écrit Arago, rétablie par une ordonnance Royale devait avoir force de loi. En envoyant nos articles à l'abattoir, nous écrivions aussi lisiblement que nous le pouvions ; au retour il était impossible de donner un sens à nos premières pensées ». Arago, écrit à ce sujet à M. Labroue (1) la lettre suivante :

« ...Etre censuré est aujourd'hui notre lot ; censurer est votre tâche. L'ordonnance du Roi vous dit de censurer, mais non d'effacer. M. le Préfet (alors d'Haussez) dans les premiers articles qu'il a renvoyés, s'est contenté de faire une croix sur les passages qu'il défendait. J'ose espérer, Monsieur, qu'à son exemple vous nous censurerez sans nous effacer afin que nous puissions nous convaincre plus tard que nous n'avions écrit que ce que nous ne rougissons pas de lire.

P.S. — Je désire que ma lettre soit imprimée, voulez vous la censurer ? »

Point de réponse.

Le rappel de l'épopée Napoléonienne et la gloire éclatante de l'Empereur dans le monde, seront évoqués.

Quelques vers émouvants.

« Un roc inhabité fut sa prison lointaine.
Qui choisit cet affreux séjour ?
La piété, l'orgueil, l'inextinguible haine,
Peut-être, un indomptable amour »

(1) Adjoint au Maire de BORDEAUX. M. le Comte de LYNCH, grand cordon de la légion d'Honneur, un *renégat*.

et ce n'est pas sans émotion qu'on lira plus tard le récit de la translation des cendres de Napoléon et la cérémonie funèbre dont le froid ne peut affaiblir la sombre majesté (1) et son drame « *le Duc de Reichstadt* » (2) signés de Jacques Arago.

En cette année 1827, peut-on mettre un point final à cette critique, dont la préface nous donne la tonalité, sans évoquer, plaisamment, l'événement sensationnel du jour : l'arrivée à Paris de la girafe qui détrônait l'homme singe de la Porte Saint-Martin, et toutes les curiosités que les badauds allaient contempler et commenter ...

Jacques Arago ne saurait l'oublier, mêlant cet événement à la politique.

« On dit que nos Ministres sont à la veille de frapper un grand coup
« La girafe tremble
Si l'on dit que le climat de la France est funeste à la girafe
« La monarchie est perdue »...

Et faisant allusion au geste de la France,

« on n'a pas oublié et la postérité n'oubliera pas, que c'est dans ce port (de Marseille) qu'ont été construits les vaisseaux vendus par le Gouvernement Français au *Pacha d'Egypte* pendant le Ministère de M. de Villèle ».

— Sentiments des reconnaissances : *La girafe ! certainement*, qui présentée à Charles X au Château de Saint-Cloud, fut honorée d'un bouquet de roses offert par le Roi, et dont paraît-il, elle se régala, tandis que S.M. Royale, Madame la Duchesse de Berry, lui passait autour du cou une guirlande de fleurs. Une médaille satirique fut clandestinement frappée, qui portait au droit la célèbre girafe et au revers. « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'une bête de plus ». Une de ces allusions méchantes qui compromettent un régime, rappelant la phrase qu'avait prononcée le Roi en 1814 alors qu'il n'était encore que le Comte d'Artois : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus ».

Jacques Arago allait vider son sac :

« Plus les journaux seront blancs, plus nos idées seront noires. ».

« ... Qu'est-ce qu'un bureau de la censure ? Les catacombes de l'Inquisition, »
et le mot de la fin :
« Malgré ta sinistre figure
Je te nargue, infâme censure !
De tes sales lauriers tu peux d'entrelacer,
Tu ne pourras jamais m'empêcher de penser !! »

Polémique caustique et agissant, Jacques Arago n'était pas seul, et Edmond Géraud, principal rédacteur et cheville ouvrière de la « *Ruche d'Aquitaine* » qu'il avait créée avec quelques amis en 1817 — et qui est bien oubliée aujourd'hui — n'avait-il pas constaté dans le gouvernement « des fautes génératrices d'une rupture d'équilibre » qui préparaient les journées de 1830.

Trois ans après la publication du « *Fond du sac* » de 1827, Charles X s'enfuyait lentement, mais piteusement, vers une « certaine terre d'asile : l'Angleterre ».

(1) J. ARAGO. *L'histoire de Paris et de ses révolutionnaires de 1841 à 1852*, Paris, 1856.
(2) Paris. Imprimerie POUSSIELGUE, rue de Sèvres, n° 28, 1832.

Le seul numéro du *Kaleidoscope* qu'on puisse consulter à la Bibliothèque Municipale de Bordeaux :

IIIème année C x x x VI livraison
tome XI
12 Avril 1828.

Des propos « à l'eau de Roses » de J. Arago.

Inspiration romantique : *le Jeudi Saint*.

Extraits :

« Il est d'usage que les curés invitent eux-mêmes un certain nombre de paroissiennes à venir quêter à la porte de nos églises ; nous savons même qu'ils en font un devoir.

On ne craint plus de solliciter et de presser les sollicitations en invoquant le nom des pauvres. Zèle malentendu, qui soulève une infinité d'inconvénients. En agissant ainsi réfléchit-on qu'on propose à de jeunes et jolies femmes, de venir briller à l'église ... comme elles pourraient le faire au bal ? Je les ai vues en parures séduisantes, qui ne cèdent en rien aux plus et je les ai entendus ces discours aussi affligeants pour les oreilles de ces imprudentes, qu'indécents dans le lieu dans lequel ils retentissent. Que de propos hasardés partent de la bouche de ces jeunes étourdis qui, à la faveur d'une pièce de monnaie, achètera le droit de dire une galanterie à la quêteuse ! Le champ d'ailleurs leur est ouvert ; plus de sacristain, plus de porte-pique ... L'entrée de l'église est aussi tumultueuse que celle du théâtre et je ne dirai point ici tout ce que j'ai eu l'occasion de voir et d'entendre, on pourrait me taxer d'exagérateur. J'ignore s'il est avec le ciel des accommodements, mais il ne peut y avoir deux morales.

Me dira-t-on que les pauvres y trouvent du soulagement ? Eh ! supprimez d'abord les abus ; on ne meurt pas de faim en France. Si les dons ne suffisent pas quêtez ... Quêtez pour le malheureux, mais ne commettez rien de reprehensible en son nom ; lui aussi à un devoir à remplir : c'est celui de la reconnaissance, et dans tout ceci, quelles mains doit-il bénir ?

S'il faut quêter, mettez la bourse des pauvres entre les mains de celles qui se sont vouées éternellement à leur cause. Ils trouveront un bien digne interprète dans les filles de Dieu.

La robe de bure et la grande coiffe n'auront pas le même attrait que le satin et les fleurs élégantes, mais ce costume si rigide, si vénéré de tous, nous fera éprouver un sentiment nouveau...

Nous donnerons ... et ce sera cette fois avec l'esprit de charité ; la quête sera plus abondante — peut-être — et les anges du ciel auront un fleuron de plus à leur couronne !... »

Propos mondains — Correspondance :

« A Monsieur le Rédacteur du *Kaleidoscope*,

Le mémorial de ce jour contient un article sur la soirée de M. de Pradel contre lequel devraient réclamer, ce me semble, tous ceux qui y ont assisté. J'oserais demander au « Redouteur » s'il ne craint pas de réunir ainsi d'un seul mot des réputations que le temps avait consacrées. Démosthène et Cicéron improvisaient quelquefois et je n'ai pas ouï dire que la promptitude de leur conception, la verve entraînée du premier, l'éloquence abondante et facile du second, eussent besoin du secours de la réflexion pour enflammer les cœurs des Athéniens ou convaincre le Sénat de Rome !

Le sort que M. le Rédacteur avait imposé pour sujet à M. de Pradel « l'expulsion des Abencerrages » d'après le roman de M. de Chateaubriand, autant que j'ai pu le comprendre par le titre même de la tragédie : *les Abencerrages et les Zégris* (?) le rédacteur confond les choses qui n'ont pas le moindre rapport : argumentation sur la date de destruction des Abencerrages, laquelle eut lieu sous le règne de Buabdil à l'époque du siège de Grenade par Ferdinand et Isabelle ; je suis surpris qu'on juge avec rigueur ; ce qui est important c'est le jugement lui-même. Pas de liaison dans le plan, pas de développement ou même de trait dans les caractères ; aucun de ces sentiments élevés qui animent le dernier des Abencerrages ; telle est la pièce.

Dans les bouts rimés et les couplets, M. le Rédacteur a apprécié un auteur aimable et d'un talent flexible, et les dames ont reconnu un chevalier galant ... »

— Aberrant ! mais authentique —

Deuxième soirée littéraire de M. Eugène de Pradel.

« Dans la vaste salle du Vaux-Hall : assassinat du duc de Guise. Personnages indiqués : Henri III, Catherine de Médicis, le duc Henri de Guise dit le Balafre, la duchesse de Nemours, Crillon et Laugnac. La duchesse de Nemours est en scène avec son fils, le duc de Guise à qui elle cherche à partager ses craintes, en lui peignant le caractère astucieux d'Henri III... »

Suit le détail de la pièce en vers.

Œuvre dramatique créée en *cinq minutes* par M. de Pradel (1)

...sans commentaire !

— Bulletin dramatique.

« Un début vient de l'assurance de la part de l'auteur, de l'indulgence de la part du public, une sévérité trop grande sur le mérite éprouvé, modeste et confiant ; jugez donc ce que doit ressentir le talent jeune et modeste ?

Un début a eu déjà lieu au Théâtre des Variétés, d'après le projet de M. Baignol il paraît que tous les acteurs engagés à *Molière* seront tenus de faire leurs premières armes sur la scène des *Variétés*.

Certes, l'acteur Legrand n'a pas un talent rare, mais au moins fallait-il l'entendre avant de le juger. Legrand ne peut pas déparer le cadre de *Molière* et que ce théâtre comptera parmi ses desservants plus d'un acteur qui n'auront pas son mérite. M. Baignol va redoubler d'efforts pour nous convaincre à cette vérité et il sent parfaitement qu'il serait ridicule de confier les « poignards de Melpomène » à des sujets indignes de figurer à côté de Madame Cosson dont nous déplorons longtemps l'absence, et n'oublions pas dans nos adieux M^{me} Coeriot si remplie d'âme et M. Coeriot si plein de volonté et de zèle.

La rentrée de Madame Cosson et celle de Madame Moreau ont été les seuls événements remarquables de la semaine ; la première a été accueillie en reine, Madame Moreau a été longtemps retenue dans sa chambre, Thalie en pleurait !...

Que dirons-nous de la prescription rigoureuse qui a frappé Félix dans « la Son-nambule » injustice révoltante. Il aurait été aussi bien que Rocourt dans le *Gustave* de cette pièce ...

(1) 1828 : Nous sommes en pleine bataille Romantique. Cf. 1, Alex. Dumas, *Henri III et sa cour*. Guise : Ecrivez, vous dis-je. La Duchesse : Vous me faites bien mal Henri, vous me faites horriblement mal, grâce ! Grâce ah ! (acte III)) Toutes les Dames pleurent au parterre, elles ont leur petit mouchoir brodé à la main.

Les représentations de Lafont aux Variétés sont assez suivies ; nouveautés montées pour lui : pitoyables !

— Cirque Olympique —

Demain MM. Galecin offriront la « Poste Royale » aux suffrages dont ils sont l'objet, sur *trois chevaux* et les débuts de M. Morin intrépide voltigeur. Magie équestre qui fixera la vogue, coup d'œil charmant, que le temps les favorise ! »

— Mosaïque —

« Nouvelles variétés. On dit que quelques sujets Italiens de beaucoup de mérite, vont donner à la Salle de l'Athénée des scènes musicales des meilleurs opéras.

Nous recommandons aux Maîtresses de pension le rare talent de Mlle Pissarelle pour le dessin. On peut en juger par le portrait qu'elle a exposé chez M. Maggi.

Heureuse acquisition pour Bordeaux. »

Nous venons de connaître Jacques Arago, ardent polémiste, dans le *Fond du sac*, critique mondain, théâtral et littéraire dans le *Kaleidoscope*, le voici sentimental et idyllique dans les *Promenades historiques, philosophiques et pittoresques de la Gironde*, à Bordeaux, de l'imprimerie de Schwerinck, rue Marchande : 1828-1829 (1).

« Madame Adèle H... à (?)

Je dois vous dire, mon Amie, le résultat de mes observations et je m'acquitte. Le pays que vous habitez vous a paru assez intéressant pour vous inspirer le désir d'en connaître l'histoire. Vous m'avez demandé des notions précises sur cette ancienne province à laquelle se rattachent tant de souvenirs mémorables. J'ai répondu à votre appel ; à pied, le crayon à la main, j'ai parcouru le département de la Gironde, je ne dirai que ce que j'ai vu. La fable et la vérité voyageant de compagnie cesseraient d'offrir de l'intérêt et les contes merveilleux qui ont amusé nos grands pères seront bannis de nos récits. Scrupuleux dans mon voyage autour du monde, je vous présente déjà une belle garantie de ma franchise à venir. Vous y croyez d'avance et je vous en remercie. J'ai dessiné les châteaux et les sites les plus curieux du pays. Dans ma relation, je les ai envisagés sous le double rapport de l'art et des faits historiques qu'ils rappellent et j'ai trouvé dans cette étude plaisir et instruction à la fois ; vous me l'aviez promis. Je serai assez correct si je suis vrai. Je ne publie pas un cours d'éloquence, mais bien un voyage. Clarté et vérité, voilà ce que vous aviez exigé de moi, c'était m'imposer une obligation conforme à mes vœux.

Si mon livre apprend quelque chose, il sera lu ; s'il amuse, il le sera davantage. J'ai redoublé d'efforts pour mériter bienveillance de mes souscripteurs ; et ils me rendront la justice que je réclame. Point de politique dans mes récits, je ne parle pas à un parti. J'écris pour tous. L'histoire du monde ne présente déjà que trop de folies, sans l'enlaidir encore par des détails où le rouge domine à travers les teintes dont le colore le narrateur.

Voilà mon travail, Adèle, vous le recevrez avec plaisir.

Puisse le public l'accueillir avec indulgence.

J. ARAGO. »

QUELQUES CITATIONS DE LA RELATION DE CES PROMENADES

« De la Teste... 1828 à Adèle. Je ne suis qu'à dix lieues de vous, mon Amie et pourtant des déserts nous séparent je suis à mille lieues de la France Là vivent des êtres sauvages (...) des hommes abrutis, sans être pervers, des peuplades de bergers, chasseurs, qui naissent, vivent et meurent... Moins heureux que les bœufs et les brebis

(1) Nous avons retrouvé 16 planches illustrant les « *Promenades Historiques* » dessinées par J. ARAGO, lithographiées par LEGE dans le 3^e album de M. de GALARD, A. 335. (Bibl. Municipale).

qu'ils défendent, les habitants des Landes n'ont d'autres plaisirs sur la terre que la chaleur du soleil et la brise rafraîchissante du matin. Hors ces réjouissances paisibles, tout est fatigue pour eux et ennui.

Il n'est pas encore jour et déjà le landais est sur pied... Il chausse ses énormes échasses et le voilà au milieu de la bruyère, mesurant la lenteur des heures, étudiant la direction des vents, grignottant le fromage qui bonifie son énorme morceau de pain et fredonnant, sans la bien comprendre, la complainte d'un grand criminel allant à l'échafaud. Tout est étrange dans la vie des paisibles habitants de ces contrées, leur costume est la dépouille des animaux ; elle les couvre des pieds jusqu'à la tête, leur curiosité craintive est cependant importune ... l'aspect d'un étranger est presque un événement pour eux.

De la Teste Je conçois votre impatience, Adèle ... Les Landes sont un pays à part. Peu avancés dans la civilisation, les Landais ont cependant une idée confuse des mœurs et de habitudes des grandes villes. La flore n'est pas aussi pauvre dans ces terres incultes qu'on pourrait le supposer : une société d'hommes instruits de Bordeaux (1) en a fait une étude particulière et chaque année de nouvelles recherches semblent agrandir des trésors grâce au zèle et aux soins de M. Laterrade qui dirige avec talent le recueil de *La Flore Bordelaise*. Je reviens sur la route de la Teste et j'arrive après dix bonnes heures à la Croix de Hens ; cabanes et granges. 5 à 6 bâtisses, quelques arbres touffus ombragent l'Auberge. Se munir de provisions : vin mauvais, poulet dur, chaleur étouffante, nuages de poussière. La civilisation marche ici à petites journées. Je donne ma lettre à un Landais qui part pour Bordeaux. »

N'ayant rien de nouveau à apprendre à Adèle, J.A. évoque ses voyages et les grands voyageurs : Alexandre de Humbolt, sans contredit le premier. Il lit des pages de Châteaubriand : « mon cœur est plein d'émotion, mais je cherchais un historien, je n'ai encore trouvé qu'un poète »...

« Je me repose au milieu de la bruyère à côté d'un pâtre. Il sait parfaitement qu'il y a une ville qu'on appelle Bordeaux, un bourg qu'on appelle Gujan, que le bassin d'Arcachon fournit un poisson délicieux — et qu'il faut qu'il garde tous les jours son troupeau ».

« De la Croix de Hens à la Teste.

...des seigles, des blés, des vignes, jeunes encore mais déjà en rapport, réjouissent le regard attristé du voyageur par la monotonie d'une nature uniforme. Vous avancez encore, le roulement sourd des vagues océaniques vous signale de loin les barrières de sable blanc que la nature a posées là pour arrêter la fureur des flots. Vous franchissez enfin le dernier rideau de pins qui masquait l'horizon et les dunes se déroulent devant vous en ondulations inégales...

—Six cents maisons dont très peu à deux étages, forment le bourg de la Teste. L'on dit qu'il a pris son nom d'une tête de bœuf qu'on avait placée au milieu d'un ruisseau et qui servait de marche pied pour le franchir.

— Village de la Teste : monotone, triste, glacé, habitants exempts d'ambition. J'avais envie de vous parler de M. le Curé de la paroisse ; je l'ai perdue aujourd'hui. J'aime dans les ministres d'un Dieu de paix, de l'indulgence et de la piété... »

« De la Teste — LEGALLAIS et le bassin d'Arcachon.

(1) La Société Linnéenne fondée par LATERRADE qui était très estimé par Monseigneur de CHEREVUS ...

Je trouvai il y a quelques années, je ne sais dans quelle partie des Pyrénées Orientales, un Capitaine de navire appelé Legallais qui allait à Calcutta ou qui en revenait.

Je partis pour la Nouvelle Hollande et M. Legallais, je crois, fit voile du côté opposé. Je l'ai retrouvé à la Teste las de ses courses aventureuses. Il s'occupe toutefois d'agrandir une fortune acquise par les plus pénibles travaux. On ne venait jamais ici qu'attiré par la chasse, on y accourra aujourd'hui pour y rétablir sa santé. J'arrive au superbe établissement que M. Legallais a fait bâtir avec des dépenses énormes, pour la commodité des baigneurs. Je suis émerveillé de tout ce que j'ai vu.

Après une promenade d'une demi-lieue embellie par les soins de M. Legallais vous arrivez auprès du presbytère isolé d'Arcachon et, monté sur une pointe aride, vous saluez d'un regard ami, le navire ailé qui va chercher sous un ciel lointain les jouissances de l'homme opulent.

Les habitants de la Gironde n'ont plus besoin d'aller chercher au loin la santé et la vie. La Teste est là pour les consoler de Royan et ils se diront bientôt : allons aux bains à la Teste, comme ont dit à Paris : allons à Saint-Cloud ou aux eaux d'Enghien ».

J. Arago évoque ses voyages, les millions de papillons du Brésil qui animaient la plus belle végétation du monde ; ayant exploité le monde entier au profit de sa curiosité et de son amour propre, et il s'excuse de ne pouvoir donner — de la Teste — qu'une nomenclature assez stérile des principales fleurs et des plantes les plus remarquables que nourrit le sol des Landes.

« Je suis fatigué d'écrire, je quitte les fleurs, je vous quitte aussi Adèle, remerciez-moi d'avance de ma course de demain, je vais courir les sables, pour vous plaire...

— Ma lettre sera courte ... toujours du sable et du sable mouvant qui cède à la pression la plus légère et s'oppose à une marche rapide. En escaladant les hautes dunes que les vents ont amoncelées les unes sur les autres, vous êtes agréablement distrait par l'élégant mufler à feuilles de thym qui étale à l'œil surpris ses fleurs d'un jaune pâle.

Mais nous voici à l'allée de Tournon celui-là même qui a laissé parmi ses administrés quelques nobles souvenirs.

Et la promenade se poursuit.

Ah ! je le vois enfin ce modeste monument.

L'an 1786, sous les auspices de Louis XVI, M. Brémontier, inspecteur général des ponts et chaussées fixa, le premier, les dunes et les couvrit de forêts ; en mémoire du bienfait, Louis XVIII continuant les travaux de son frère, éleva ce monument.

Antoine LAINÉ, Ministre de l'Intérieur

Camille, Comte de Tournon

Préfet du département de la Gironde 1818.

C'est ici que M. BREMONTIER fit le bienfait.

C'est ici qu'on devait le récompenser.

J. A. »

Les dangers du bassin d'Arcachon et la nécessité de le rendre avantageux au commerce et aux navires de l'Etat engagent J. A. à mettre en évidence le rôle essentiel de Jean-Baptiste Rives, ex-Capitaine de Vaisseau et anciennement Inspecteur des signaux à la Teste. Par un hasard singulier il avait trouvé en 1819 un des fils de cet Officier aux Iles Sandwich remplissant auprès de Tamahama les fonctions de médecin de la Cour. Et J. A. mentionne le nombre immense de bâtiments perdus dont cette plage a causé

la perte d'où la nécessité absolue d'avoir sous les yeux une carte détaillée des passes. « Je vous ferai connaître les propositions sages qu'on adresse en temps et lieu à quelques Ministres de la marine. Toutes n'ont pas reçu une entière exécution ; quelques-unes ont été adoptées et c'est Monsieur Rives qui doit en revendiquer la gloire pour lui seul.

Bien des mesures étant adoptées (vigies avec signaux de nuit, afin de marquer les points les plus dangereux de la côte, car il est des temps tellement affreux sur ces côtes qu'il sera souvent impossible aux chaloupes de prendre la mer)... le bassin d'Arcachon peut devenir un port d'une certaine importance, puisque le commerce des résines y attirerait une grande quantité de petits navires. Mais hélas les projets de Monsieur Rives restèrent dans des cartons poudreux et les navires chassés par les vents et l'ennemi (...) continuèrent à faire côte et au nombre des victimes que les flots engloutirent se trouva un jour le fils aîné de celui qui avait proposé d'heureuses améliorations ».

« 1828 — *La chasse aux loups* : La présence de loups ayant été signalée par les Landais en raison du « carnage de leurs animaux domestiques » une battue générale est ordonnée. Le Maire de Bordeaux préside en général à cette expédition pour laquelle se réunissent sur la grande place de leur village, tous les citoyens en âge de porter les armes. Là, l'heure du départ est fixée en raison de la distance du lieu du rendez-vous général. Ils préparent leurs armes et se réjouissent du carnage du lendemain. Comme les Landes sont voisines de la Garonne, vous devinez, mon amie Adèle, que le chasseur qui a dans sa vie tué 5 à 6 loups trouve le moyen de persuader à ses auditeurs qu'il en a mis à mort au moins trois douzaines. On choisit un compagnon de route ; la division s'ébranle. La gendarmerie de la grande cité et la garde municipale se sont réunies aux chasseurs. Les dames en calèches élégantes suivent l'Armée ; des jeunes gens montés sur d'agiles coursiers volent sans cesse de l'aile droite à l'aile gauche de la division. Quelques incidents : bruit du tambour et des trompettes ; encore une heure et les charges vont commencer. Il faut que les cadavres des loups gisent sur le champ de bataille. Poudre et balles sont distribuées. En première ligne les intrépides, au centre les novices, à l'arrière garde les amateurs, les calèches et les chars à banc des dames. On s'ébranle de nouveau et l'on voit pointer à l'horizon les Landais de la Teste et de Gujan et des lieux circonvoisins, montés sur d'énormes échasses et venant égayer ces sauvages tableaux. Le cercle est formé à Berganton, on compte les victimes. Le feu a commencé avec des hourrahs des chasseurs et le son des trompettes. Les loups poussés à droite, rejetés à gauche, sont frappés d'un plomb mortel ; ils tombent en poussant des cris de rage... Il n'en reste plus ... tout est fini.

Les caravanes joyeuses après avoir détruit une quinzaine de loups, regagnent leurs foyers et harassées de fatigue, elles comptent les heures qui les séparent du moment du repos. »

« *La pêche aux canards* : Vous ne sauriez vous faire une idée, mon amie, du plaisir que j'ai éprouvé de me trouver souvent au milieu de ces peuplades sauvages dont la chasse et la pêche étaient la principale occupation. Ce que dans d'autres provinces nous appelons chasse, porte ici le nom de pêche, parce que les filets font office de fusils.

Les canards, qui à marée basse viennent puiser leur nourriture sur la vase humide, viennent dans leur vol s'engager dans les filets qui font poche et d'où il leur est impossible de se dégager, et les pêcheurs arrivent en masse et leur tordent le cou. Quelques transfuges ... des bandes voyageuses d'oies sauvages, de hérons, de biganons et des sarcelles viennent parfois partager la curée des canards ; par un destin fatal ils partagent aussi leur triste sort.

Cette pêche donne parfois à un seul particulier, pendant quelques heures, un nombre suffisant « d'individus » pour la charge de quatre à cinq chevaux ! Vous me croiriez exagéré, mais cependant je ne vous tromperais pas. »

« *La Vierge protectrice d'Arcachon* : Le vaste bassin est souvent tout noir (?) de l'immense quantité de canards qui le peuplent et les premiers jours du printemps ont à peine lui, que le carnage a cessé faute de victimes. Le temps est beau, des chants de reconnaissance s'échappent des pinasses. Ils sont adressés à cette Vierge protectrice d'Arcachon dont le temple domine la plage et les flots (fig. 4). La chapelle est ornée avec goût, des ex-voto en tapissent une partie des murailles et les pêcheurs de la Teste ont un respect particulier pour ce monument élevé en 1721, par Jean-Baptiste Guillem, dont le nom est probablement inconnu à la grande partie des bourgs environnants. Je voudrais que le navigateur ait toujours présent à la mémoire les bienfaits d'une religion consolante, mais je désirerais aussi que dans un but d'utilité, des signaux particuliers décorassent les dômes et les aiguilles de ces divers monuments, afin que les prières des matelots ne fussent pas leurs seules ressources au moment du danger.

Nage toujours et ne t'y fie pas a dit le facétieux dans certaines circonstances, et ce facétieux a parfois raison.»

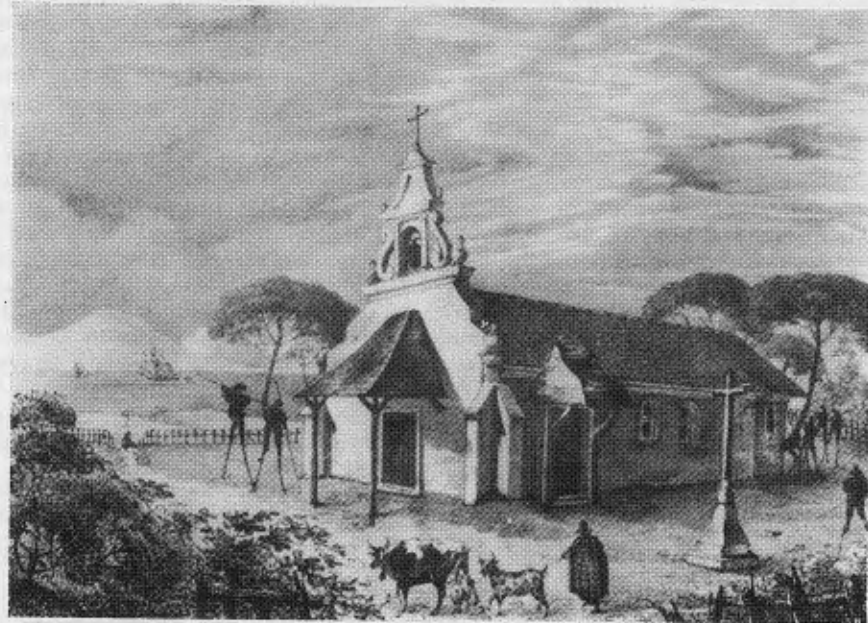


Fig. 4. — La chapelle d'Arcachon. Lithographie de J. Arago

« 1829 — *Du bateau à vapeur en route pour Blaye.*
(Plaisance) ...

Les bateaux à vapeur sont les omnibus ou les « dames blanches » des rivières et des fleuves. La Société la plus aimable encombrait celui où je me suis embarqué et je n'ai causé avec le seul prêtre qui s'y trouvait que pour me convaincre, qu'en dépit des trop légitimes préventions, il y a souvent bien de la charité et de la raison sous les tristes vêtements qui couvrent les hommes, que nous appelons « les serviteurs de Dieu ».

Deux dames accompagnaient jusqu'à Pauillac leurs jeunes enfants qui allaient à Calcutta et dont le navire n'attendait qu'un vent favorable pour appareiller. C'était peut être une dernière caresse qu'elles donnaient à leur fils ! C'était peut être le dernier déjeuner qu'ils faisaient ensemble !

En prenant des notes sur l'aspect du pays que nous cotoyons je m'approchai involontairement de deux jeunes gens vêtus avec élégance dont la conversation avait lieu à demi-voix. Ils parlèrent néanmoins assez bas pour me permettre d'entendre leur entretien que, vous me pardonnerez, Adèle, de ne pas vous raconter. Serait-il vrai qu'il y eût si peu de vertu dans une aussi vaste cité ! Pauvre Bordeaux, comme on calomnie tes mœurs... La cloche sonne, voici une ville. Je quitte les deux jeunes médisants et je débarque à Blaye. Très beau coup d'œil, un débarcadère, des allées touffues, un glacis qui les domine, un fleuve majestueux dont l'œil a peine à reconnaître la rive opposée où pointe, impuissant, le fort Médoc dont le milieu est défendu par une batterie formidable ».

Et Jacques Arago va rappeler l'histoire de Blaye où saint Romain et saint Martin prêchèrent les premiers la religion chrétienne. Et il évoqua les jours funèbres qui ont dévoré la plus belle armée du monde. Merle, Chef de Bataillon défendait la citadelle de Blaye en 1814. Fidèle à son devoir et à ses serments, il méprisa les offres les plus séduisantes qui lui furent faites par les Anglais et résista vigoureusement aux attaques multipliées de l'armée Anglo-Portugaise qui l'assiégeait par terre. Après l'abdication de Napoléon, il rendit la citadelle à Louis XVIII, et quitta son poste en emportant l'estime et la reconnaissance de tous les citoyens.

Je ne serais pas surpris d'apprendre que le brave Merle fût aujourd'hui sans emploi. M... son successeur a un œil en moins ; on ne sait dans quel combat il l'a perdu. »

« *Un paisible citoyen de Blaye* : il voit monter ou descendre le flot sa ... cigarette à la bouche, il calcule le moment de l'arrivée du bateau à vapeur ; il sait que dans la matinée les navires qui étaient la veille à Pauillac doivent passer devant la Citadelle et le voilà dispensant quelques heures de sa vie dans une active oisiveté. Il est riche, il a sous le soleil, à Blaye, 2400 livres de rente ; il peut tous les jours goûter la même tranquillité. Suivez mon exemple, plaignez cet homme. Les animaux agissent, mangent, se reposent... Celui-ci n'a que deux pieds, c'est un homme, il me l'a dit du moins, dois-je le croire ? »

Jacques Arago décrit l'hôpital, les églises Saint-Romain et Saint-Sauveur, la Citadelle, le fortin construit en 1889 « qui acquiert chaque année un grand accroissement ». Situé entre le fort Médoc et la citadelle, il semble placé là pour servir de boulevard, mais il peut empêcher, en temps de guerre, les bâtiments ennemis de monter jusqu'à Bordeaux.

« J'ai vu peu de belles femmes à Blaye ; je serai peut être plus heureux une autre fois. Quelques jeunes amateurs m'assurent cependant une autre fois qu'en général elles sont belles et jolies.

Il n'y a point de filles perdues à Blaye ; quelques vicieux barbons parlent encore pour le regretter du beau temps des dîmes et des privilèges ; mais leurs vœux ne sont répétés que par les échos de quelques antiques demeures d'une douzaine de douairières surannées, qui paient en dîners, comme autrefois elles payaient en impertinence, les courbettes et les flagorneries des parasites qu'elles attirent à leur cour. »

« — *A Cadillac — à Blanquefort* : 1829.

Encore des créneaux, des tourelles, des bastions et des fossés ; encore traces avilissantes d'esclavage et de tyrannies.

En parcourant la France, qui est encore debout, nos regards effrayés de l'aspect des donjons à demi dévorés par le temps, font revivre dans nos souvenirs les jours de deuil et de misère où les lois se taisaient devant la volonté d'un seigneur, où les crimes étaient rachetés par l'or, où la puissance était la justice. Honte, honte aux hommes qui saluent d'un regret les désastreuses époques de la féodalité.

Les grenouilles élèvent encore la voix autour de cette demeure abandonnée. La route qui y conduit est vraiment délicieuse : d'élégants kiosques, de belles charmilles, des touffes majestueuses d'arbres de première grandeur, des maisons de campagne dont l'aspect indique l'opulence. Tels sont les objets qui frappent les regards et qui font de cette course une promenade des plus agréables.

Nous la renouvellerons un jour ensemble Adèle... Adieu... »

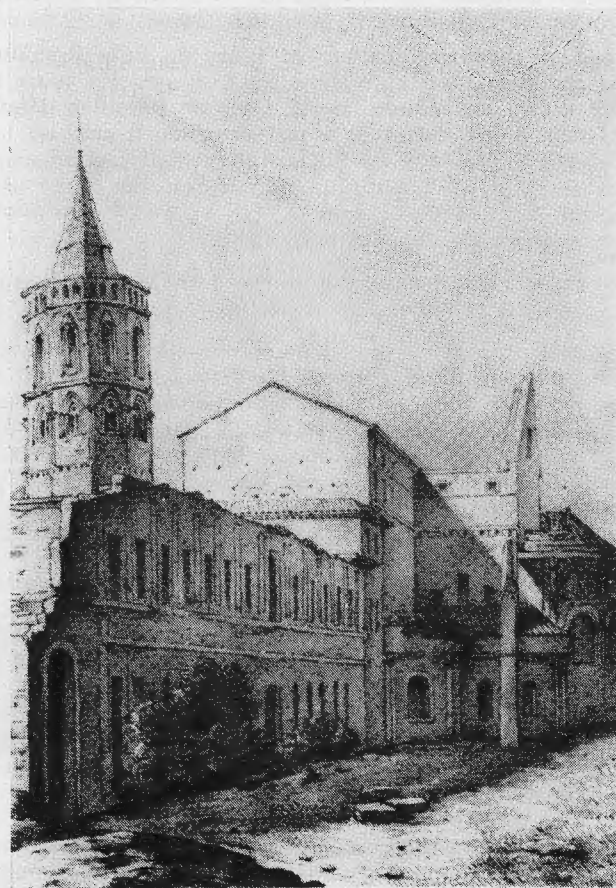


Fig. 5. — L'abbaye de La Sauve. Lithographie de J. Arago

« — Promenade à la Chartreuse : 1829.

J'entre dans la Chartreuse et j'y viens nourrir ma mélancolie. Le portier me salue avec humilité ; il veut une pièce de monnaie, obligeons celui qui vit avec les morts. Il m'indique de loin le tombeau du Général Moreau... ce sera ma dernière visite.

Quelle régularité dans les allées ! Quelle symétrie dans la position de ces tombeaux !... On dirait qu'ils se disputent les rangs, qu'ils cherchent encore à se classer, quand ceux qu'ils recouvrent ne sont que poussière ; l'orgueil ne meurt pas !

Je n'aime point les arabesques sur les cénotaphes. Plus il y a de simplicité dans les monuments, plus je lis des regrets dans les cœurs. La douleur ne s'exprime jamais par des colifichets *Filius Moerens Patri Delectissimo* ; c'est la première épitaphe dont je conserve le souvenir.

Ici repose MODESTEMENT LOUIS M. et le tombeau est une fastueuse pyramide. L'amour règne encore dans ce séjour de larmes : « toujours à toi, ma bien aimée » et des guirlandes de pensées entourent le chiffre de la victime. F... 1814 : un mot affreux a été effacé, j'ai cru lire encore : « fusillé ». O politique des hommes ! « terre fais germer ses vertus » ; il y a de la coquetterie dans cette pensée ; elle ressemble à un madrigal, on l'a cherchée, tant pis ...

Le tombeau est très soigné, la douleur a été mal inspirée...

Un léger bruit fixa mon attention : c'était un jeune homme à genoux sur la pierre, il ne me voyait pas, il ne m'entendait pas. Ses yeux étaient secs, ses vêtements trempés d'une pluie froide. Je le reconnus et voulus lui offrir quelques consolations, un sourire de pitié vint se placer sur ses lèvres décolorées, il jeta un dernier regard sur le lugubre cénotaphe et s'enfonça dans les allées en me disant : « Point de sacrilège, Monsieur, Adèle est là, ma douleur va bientôt me conduire à ses côtés, vos consolations sont un outrage à mes regrets, respectez-les » ... et il disparut.

L'édifice qui couvre les restes des familles Lestates et Merler est grand, imposant, il m'a rappelé les tombeaux Egyptiens qu'on trouve aux environs d'Alexandrie. Celui de l'Espagnol Coicochea, où reposait son ami Goya Lucientes depuis le 16 mars 1828, est remarquable aussi par la noblesse de ses lignes et ceux de Chiapella et de Marchio de la Colonilla se distinguent aussi au milieu des pyramides et des dômes qui les entourent.

Je n'avais pas encore achevé ma course que déjà six victimes étaient venues appeler de nouveaux regrets, de nouvelles larmes ; les conviés jetaient un peu de poussière sur une bière insensible et c'étaient là leurs derniers adieux.

Comme si rien n'était promis à ceux qui nous quittent, nous ne déposons aucun souvenir auprès de leurs restes glacés. La douleur des sauvages est plus prévoyante : un arc, la chevelure des ennemis vaincus, des flèches, un casse-tête, les armes favorites du défunt et des fruits consacrés sont déposés avec lui dans la terre. J'ai pénétré dans ces demeures et j'ai salué les titres de gloire de celui qui ne devait plus rien combattre. Il y a de la poésie dans les derniers adieux qu'un ami adresse à un ami ; les cafres, les naturels des Iles Sandwich et de la Nouvelle Zélande semblent éprouver plus de regrets que nous...

La civilisation énerverait-elle les cœurs ?

Un endroit est réservé dans ce séjour des larmes, à la dépouille mortelle de ceux qu'a frappés le glaive des lois et des êtres infortunés qui se sont volontairement privés d'une vie de douleurs ... Cet espace n'est pas béni par la main d'un prêtre.

Les malheureux qui ont le plus besoin de prières sont précisément ceux qui se présentent sans secours aux pieds de l'Eternel.

Je foule d'un pied tremblant cette terre de regrets et de désespoir c'est sur elle que ma bouche et mon cœur appellent la bénédiction du Très Haut.

1829 — L'orage continuait, le roulement du tonnerre semblait vouloir réveiller ces générations éteintes, qui dormaient pour toujours dans ce champ de deuil, et, d'arbre en arbre, j'étais arrivé en face d'un tombeau élégant, et je lis :

Jean Victor Moreau, Grand Capitaine, et vertueux citoyen. Sa seule pensée fut le bonheur de sa Patrie.

Moreau était né à Morlaix. Il fut question il y a quelques années d'élever un monument à sa mémoire. Les citoyens de son pays consentirent, dit-on, à en faire les fonds, à condition qu'on graverait ces mots sur le cénotaphe : « *A Moreau traître à son pays* ». Le projet fut abandonné.

Sur les pierres latérales du tombeau que j'étudie, je lis : Nordlingen, Rastadt, Estlinger, Hohenlinden, Retraite d'Italie. Que de titres de gloire ! Il est là le cœur du brave des braves, il est là celui qui a enrichi notre Patrie de tant de drapeaux ennemis. Respect au soldat qui versa son sang pour la défense de ses foyers, respect et vénération du guerrier qu'un si cruel exil a si longtemps éloigné de nous.

Je me levais, à ces douces réflexions quand un long éclair sillonne les nuages, la foudre ... éclate, tombe, frappe le monument funèbre et ses zig-zags répétés gravent ces mots en traits de feu sur le marbre : *Campagne de Paris !* »

UNE FABRIQUE DE TOILES IMPRIMEES EN AQUITAINE A BEAUTIRAN (1802 - 1832)

par M^{lle} Evelyne DIETLIN

Ces toiles imprimées ou indiennes marquèrent mon enfance. Elles recouvraient lits, fauteuils et existaient également en rideaux. Puis, petit à petit, elles ont été reléguées dans les penderies où on met les vieilleries. Leur vogue était passée. Et pourtant elle avait duré longtemps, de la fin du XVII^e siècle à l'époque de nos grands mères... Vogue qui exista dans toute notre région vu le nombre de personnes qui m'ont contactées afin de connaître la provenance des toiles qu'elles possédaient. Mais, pour la plupart, ces toiles n'ont plus leur lisière, d'où la difficulté d'affirmer qu'elles proviennent de la fabrique de Beautiran, d'autant que cette dernière n'a existé que peu de temps. De plus, l'Ouest de la France fut une région grande productrice d'indiennes ; Nantes dès 1760 devint un centre tel qu'en 1775 il y avait 9 grandes maisons dont 4 produisaient chaque année 15 000 pièces... Et il y avait Rouen, Bourges et, dans la région bordelaise, 7 ou 8 centres.

Donc difficulté d'affirmer si telle ou telle pièce vient du Pont de la Maye, de Beautiran ou d'ailleurs.

De toutes façons, le fait qu'à l'heure actuelle tant de personnes possèdent encore de ces toiles montre la vogue qu'elles connurent.

Quant à la fabrique de Beautiran nous n'avons que peu de renseignements sur elle. La plupart d'entre-eux proviennent de la *Statistique départementale de la Gironde*, publiée en 1845 par Jouannet qui en déplore la disparition. Or, ce qui est curieux, c'est que cette fabrique n'a laissé aucune trace dans le pays. Seule la toponymie en a gardé mémoire : il existe toujours à Beautiran le domaine de Lalande, dit château de la fabrique.

Dans la région, personne ne se souvient de cette fabrique et, sur place, il n'existe pas d'archives de cette manufacture. Cela pourrait s'expliquer par les nombreux propriétaires qui se sont succédés de 1832 à 1947, ... ou bien par ce qu'elles seraient devenues propriétés de la fabrique du Pont de la Maye lorsque cette dernière racheta en 1832 celle de Beautiran.

Par l'état-civil (mairie de Beautiran), on peut retrouver la trace du personnel travaillant à cette fabrique, personnel d'origine étrangère pour la plus grande part.

Ainsi nous pouvons noter plusieurs points, la grande vogue de ces toiles imprimées, la difficulté de trouver des toiles imprimées de Beautiran ou de prouver leur origine, le rôle des travailleurs étrangers.

Ces toiles imprimées ou indiennes sont de souples tissus de coton sur lesquels les indiens reportaient des dessins coloriés : fleurs, feuillages, oiseaux... Ces tissus provenant des Indes devinrent à la mode en France sous Louis XIV, dans la seconde moitié du XVII^e siècle et on chercha à les imiter, d'abord peintes à la main, puis par l'impression de toiles de lin, de chanvre ou de coton avec des moules en bois.

Cette fabrication d'indienne fut interdite en France de 1686 à 1759, afin de protéger l'industrie française des étoffes à décor tissé ou broché, mais cette législation était imparfaite, souvent contradictoire et le fait que l'on renouvela constamment les interdictions prouve à lui seul leur inefficacité.

L'usage de la toile peinte se développa sans cesse et s'étendit à l'ameublement. Le goût du public avait triomphé et s'expliquerait par le bon marché de ces toiles, l'agrément, la commodité et l'originalité atteinte dans les thèmes.

Dès 1759, il y a floraison de ces manufactures de toiles imprimées ou indiennes en France et principalement à l'Ouest. 1759, c'est le début des manufactures de Nantes, celle de Louis Langevin et surtout la manufacture Petit Pierre qui fut fondée en 1770 par un suisse.

En 1760, c'est la fondation de la manufacture de Jouy par Oberkampf.

1782, il existe déjà une manufacture de toiles peintes près de Bordeaux, au faubourg de Bordes, dont les prairies et les eaux dépendaient de Carbonnieux. En 1782, cette fabrique est achetée par un suisse Hegner.

Cette situation sur la côte ouest s'explique par la facilité qu'apportaient les ports pour s'approvisionner en toiles blanches de coton provenant des colonies.

A Beautiran, on blanchissait et on imprimait les toiles. Le blanchissage s'opérait dans la rivière du Gat-mort (chat mort), ruisseau qui avait des eaux très pures qui venaient des Landes (Saucats) et qui lavaient merveilleusement les toiles. Ensuite, elles étaient étendues sur les grandes prairies de chaque côté de cette petite rivière, qui servaient d'aires d'épandages et de séchage.

L'impression des toiles était une opération plus minutieuse. Les techniques d'impression étaient différentes selon que l'on désirait une représentation polychrome ou monochrome. La première demandait des impressions à la planche de bois et était surtout employée pour les motifs floraux. La seconde employait l'impression à la plaque ou au rouleau de cuivre et était utilisée plutôt pour les dessins historiés. Les indienneurs pallièrent alors la pauvreté chromatique par la finesse et la subtilité de la gravure. L'impression s'opérait grâce à des planches de cuivre gravées. Les dessins étaient enduits d'un certain mordant coloré (ainsi pour le Char de l'Aurore, un mordant d'alumine et de garancage), puis soumis à l'action d'une presse à double rouleau. Ainsi ils laissaient leur empreinte sur la toile. Cette même toile était ensuite plongée dans un bain de teinture. Elle y perdait la couleur du mordant et se revêtait de celle du bain. Celle-ci se fixait sur les traits atteints par le mordant et un lavage à l'eau pure l'enlevait sur le reste du tissu.

Il est temps maintenant de voir de plus près ce que fut la fabrique de Beautiran.

Elle se situait au lieu-dit Balambits de la baronnie de La Lande dépendant du sieur de la Brède. Il s'agit d'une chartreuse du XVIII^e siècle (fig. 1) qui appartenait aux barons de Beautiran. Le dernier fut M. de Saige qui devint par la suite maire de Bordeaux et fut guillotiné en 1793.

Le château fut vendu à M. Meillier, originaire de Suisse, après la Révolution. Il s'associa à un certain Verdonnet qui, d'après Jouannet, était un « homme d'un rare mérite qui joignait à des connaissances spéciales très étendues des vues généreuses et le vif désir de naturaliser dans le département une industrie qui fait aujourd'hui la fortune de tant de fabricants ». Le choix de ce lieu peut s'expliquer par la présence du Gat-mort, des grandes prairies, de la proximité de Bordeaux où se tenait la foire des Indiennes et la proximité de la fabrique de calicot (tissu de coton) de Cadillac.

La fabrique de Beautiran était, d'après Jouannet, une des plus modernes. Tous les procédés alors nouveaux y étaient employés, comme les cylindres gravés, les presses hydrauliques, le tour à guillocher, l'étendoir mécanique...

Cette fabrique fut très florissante. Elle produisait chaque année environ 9 000 pièces d'indienne (1 pièce correspond à 14 ou 15 aunes).

A Bordes, pour une production de 4 000 pièces, travaillaient entre 50 et 60 ouvriers et à la fabrique de Langevin (Nantes) pour 6 000 pièces, travaillaient une centaine d'ouvriers.

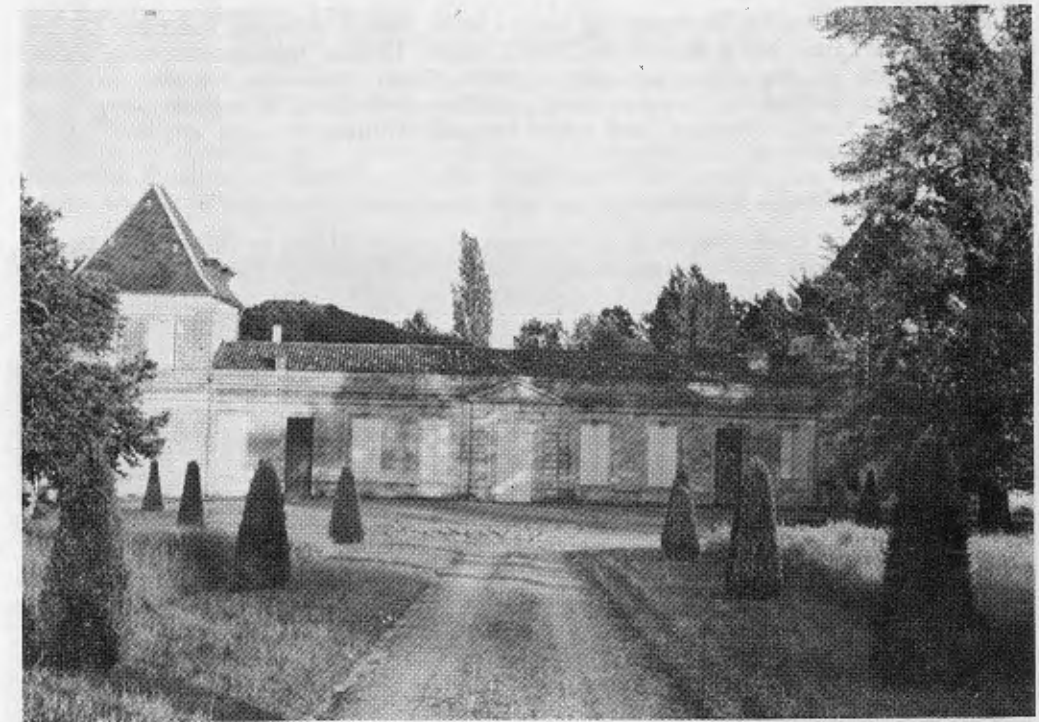


fig. 1. — Le domaine de Lalande, dit château de la fabrique (Beautiran)

Donc, durent travailler à cette fabrique de Balambits plus d'une centaine d'ouvriers.

A cette époque les ouvriers étaient payés en Aquitaine environ 1 franc 10 la journée et le graveur un peu plus.

Ils travaillaient 8 à 10 mois par an, de mars à octobre et les toiles étaient vendues entre 2,25 francs et 6 francs le mètre selon la finesse.

En consultant l'état-civil conservé à la Mairie de Beautiran pour cette période 1802-1832, on peut retrouver certains de ces hommes ayant travaillé à la fabrique avec leur qualification et quelquefois leur origine.

Sous le nom de « désignateur » :

Henri Corny, natif de Colombié, canton de Neufchâtel, en Suisse, âgé de 29 ans, en 1805 ; Jean Bos, Jacques Roussan...

Comme graveurs sur bois :

Julien Lebau (35 ans en 1812) Guillaume Bernard (31 ans en 1812), Jean Guibaud (âgé de 50 ans en 1820), autre Jean Guibaud, probablement fils du précédent (21 ans en 1822), Louis Dubois (48 ans en 1824), Joseph Lanchly, Jacques Gesler (28 ans en 1805).

Comme graveur sur cuivre, François Ra.....

Comme imprimeurs d'indienne :

Jean Riou, né à Tousse (Indre-et-Loire), décédé à 70 ans en 1830, Arnaud Lacaze, natif du Pian en Médoc (né en 1783), Jean Lacaze, son frère (27 ans en 1807), Louis Monie (40 ans en 1808), François Guillaume (32 ans en 1808), René Guillaume, son frère (27 ans en 1804), Elies Lamy (né à Ruelle en 1784), Joseph Faybol, Jacques Mardain, Pierre Soorevard, natif de Rotterdam (36 ans en 1816), Pierre Chauvière (38 ans en 1820), Henri Offmann, Guillaume Lacrouts, natif de Paris (décédé à 62 ans en 1823), Jean Cabanes, Jean Nardin, Jacques, son frère, François Guillaud (40 ans en 1816), Jean-Henri Urist (?).

Autres professions à la fabrique :

Arnaud Augeau, charretier, natif de Valeyras (décédé à 29 ans en 1824) ; Jean Daure, ouvrier ; Louis Braut, contremaître à la fabrique, né à Lille ; Etienne Riou, homme d'affaire...

Comme manufacturier d'indiennes :

Pierre Meillier, fabricant d'indienne, né à Bondry (Suisse), fils de J.P. Meillier, bourgeois de Neufchâtel, veuf de Jeanne Sophie Verdonnet (veuve en 1^{re} noce de J.P. Udriet, de Boudry, Suisse), décéda à 57 ans, le 17 juin 1820.

Son fils Henri Meillier (24 ans en 1816), lui succéda sous le titre de négociant.

Frédéric Verdonnet (28 ans en 1822) est alors dit « fabricant en toiles peintes ». Il serait le fils du premier associé de Meillier, en 1802.

A partir de 1833, on ne trouve plus de métier lié à la fabrique.

Si nous considérons les lieux d'origine de ce personnel, nous nous apercevons alors de l'importance des étrangers dans l'industrie des toiles peintes.

Cette présence est un trait constant de l'indiennage français tant aux fonctions de maîtrise que d'exécution. Rôle surtout des Suisses à Nantes ou dans la région bordelaise : Beautiran, Bordes ; présence nécessaire due au manque d'ouvriers spécialisés dans ce domaine à cause de la prohibition et qui met l'accent sur ce manque d'ouvriers spécialisés en Aquitaine au XVIII^e siècle et au début du XIX^e, comme le met en évidence M. le Pr. HIGOUNET (*Histoire de l'Aquitaine*, p. 331).

Or la Suisse était réputée pour ses indiennes, d'où la présence de nombreux suisses à la tête des manufactures d'indienne de Nantes, Beautiran, Bordes...

A côtés des suisses, il faut relever des ouvriers allemands venus initier les français aux secrets de fabrication. Ce qui s'explique par la prééminence du centre de Mulhausen.

Donc, Beautiran fut une fabrique très florissante de toiles imprimées mais très vite, elle va être acculée à de nombreuses difficultés et elle fermera en 1832. Jouannet indique que les meilleures planches de cuivre de cette fabrique de Beautiran devinrent la propriété de la petite fabrique du Pont de la Maye et de la fabrique Petit Pierre de Nantes.

Mais ce qui est frappant, c'est de voir que toutes les fabriques d'indienne ferment à peu près en même temps. A Nantes, la fabrique Petit Pierre et C^{ie} ferme en 1866, Jouy ferme en 1843. Il est certain que diverses raisons expliquent ces fermetures. D'abord la concurrence des grands centres textiles de l'époque comme Rouen et Mulhausen (Thuringe). Ces grands centres de fabrication ont des moyens contre lesquels ne peuvent lutter les petits centres et surtout il y a la mobilité de la mode... et l'oubli tombe sur la fabrique de Beautiran puisque FÉRET dans sa *Statistique générale de la Gironde* parue en 1874, indique que le château appartient alors à une demoiselle Lachatre et produit six tonneaux de vin rouge (graves). Il ne signale même pas qu'il s'agit d'une ancienne manufacture et il semble que déjà on ait oublié ce fait. Sur place, il n'existe plus qu'une ravissante chartreuse du XVIII^e siècle et, à part les bâtiments de ferme, il n'existe rien le long du ruisseau qui ne transporte plus qu'une eau sale et boueuse.

Il ne reste donc comme témoins de cette industrie que quelques toiles imprimées. Je décrirai d'abord celles dont nous sommes sûres qu'elles furent faites à Beautiran.

La première (fig. 2) est une toile de coton fine avec un décor façon perse utilisant plusieurs couleurs (calencas). Il s'agit d'un motif en bandes avec des nœuds style Louis XVI et des cornes d'abondances fleuries. Le fond est blanc avec des pois noirs.



Fig. 2 — Chef de pièce indiquant la fabrique Meillier, commune de Beautiran.

Les couleurs sont le bleu et le rouge. Cette toile imprimée est montée sur une toile écrue de campagne. C'est un travail soigné. Mais le plus intéressant est la lisière de la toile qui certifie que cette toile a été fabriquée à Beautiran. Nous pouvons y lire « MEILLIER, commune de Beautiran » avec le numéro de la pièce.

Il y a eu récemment à Mulhouse une exposition faite sur les toiles de Nantes aux XVIII^e et XIX^e siècles. Et dans le catalogue abondamment illustré se trouvent trois références à la fabrique de Beautiran.

La première de ces références à propos du « char de l'Aurore » de la manufacture Petitpierre et C^{ie}. Impression rouge à la planche de cuivre sur coton. Nous avons le char d'Apollon, une scène avec Apollon et Daphné et Pégase s'envolant d'un rocher sur lequel se dresse un temple de la musique. Or, le chef de pièce est de Beautiran. On l'explique par le rachat de la planche par la manufacture de Beautiran. C'est pourquoi on peut lire sur la lisière « J.P. MEILLIER et Cie ».

Une autre toile fut aussi imprimée à Bordeaux et à Nantes ... Il s'agit de la pièce « Diane et Endymion ». Impression rouge à la planche de cuivre sur coton. Manufacture Petitpierre, mais la planche de cuivre gravée qui se trouve au musée Lambinet à Versailles, montre comme chef de pièce « MEILLIER à Beautiran ». C'est le thème du sommeil d'Endymion veillé par Diane avec des scènes galantes dans un cadre bucolique.



Fig. 3. — L'agréable leçon

Là encore, on explique la double fabrication par une tradition, non vérifiée jusqu'à présent, que lors de la vente des dernières manufactures nantaises, Beautiran se serait porté acquéreur d'un certain nombre de plaques de cuivre de Favre et Petitpierre. (1)

Même problème d'attribution, pour la troisième pièce citée « l'art d'aimer ». Impression rouge à la planche de cuivre sur coton. Là encore hésitation entre Beautiran et Nantes. Le tissu porte un cartel où l'on peut lire « l'agréable leçon » (fig. 3).

1) Cette tradition est en contradiction avec les faits rapportés ci-dessus : la manufacture de Beautiran ferma en 1832 tandis que la fabrique Petit-Pierre continua à travailler jusqu'en 1866. C'est donc, comme l'indique Jouannet, la fabrique Nantaise qui acheta des cuivres de Beautiran et non l'inverse.

Il s'agit d'une scène champêtre où s'ébattent de jeunes bergers et bergères, un petit joueur de cornemuse, un petit gardien d'oie... Ces scènes à personnages montrent le talent d'excellents dessinateurs habitués à la technique très spéciale des tissus.

De la même manière, il existe des tissus monochromes dans les violets, dans les jaunes. Je les ai trouvés dans des lieux proches de Beautiran ; pourquoi ne pas penser qu'ils sont de cette fabrique ?

Les thèmes peuvent être historiques : légende d'Henri IV remise en honneur sous la Restauration, légende de Marie Stuart, ou libération de la Grèce (1821-27). Il peut s'agir de scènes maritimes (n'oublions pas que Bordeaux ou Nantes sont des ports), de scènes bibliques ou mythologiques comme le char de l'Aurore, de scènes galantes, ou de scènes de genre, ou tout simplement de fleurs et ornements. Et c'est sûrement dans cette variété d'illustration qu'il faut trouver l'énorme engouement de générations entières pour ces indiennes ou toiles imprimées.

Pour faire une étude complète sur cette fabrique de Beautiran, il faudrait recenser, chercher, étudier les nombreuses indiennes auxquelles des Aquitains restent attachés.

BIBLIOGRAPHIE

JOUANNET : *Statistique générale de la Gironde*, 1843.

FÉRET : *Statistique générale de la Gironde*, 1874.

M. NAUD (maire de Beautiran) : une monographie faite sur la fabrique.

Etat-civil de la Mairie de Beautiran, 1802-1833.

Catalogue de l'Exposition : *Toiles de Nantes des XVIII^e et XIX^e siècles*, 9 décembre 1977-29 janvier 1979. (Musées de l'impression sur étoffes de Mulhouse).

COMPTE-RENDUS DES SEANCES DU GROUPE JULES DELPIT

SEANCE DU 17 JANVIER 1976

M^{me} MONTHIOUX présente le *livret de travail* d'un maçon creusois.

Il s'agit d'ouvriers saisonniers. Tous les ouvriers sont tenus de se munir d'un livret, visé par le Maire, sur lequel est inscrit l'embauche, ainsi que le salaire et l'acquit des engagements.

Ce livret peut servir de passeport à l'intérieur, s'il n'y a pas d'interruption de travail et s'il indique le lieu de destination et à condition de s'y rendre directement.

Les avances, qui ne pouvaient dépasser 30 francs, devaient être notées ainsi que les retenues qui ne pouvaient dépasser le dixième du salaire journalier.

Le livret présenté appartenait à Jean Monthioux (1850-1938). Sur 24 périodes, 20 le conduisirent vers Lyon, 2 vers Cognac et 2 vers La Rochelle.

Ces migrations saisonnières s'achevèrent à la fin du XIX^e siècle.

Le plus connu de ces migrants fut Martin Nadaud devenu militant politique, puis député en 1849.

La fameuse phrase : « Quand le bâtiment va, tout va », est de lui.

M. le D^r LASSERRE présente deux portraits du Duc et de la Duchesse d'Angoulême par Galard (portrait du Duc daté du 15 mars 1814 et celui de la Duchesse du 12 mars 1815).

Il signale un texte du Bulletin Polymathique du Museum (1817) qui annonce la sortie d'une collection de costumes de la classe moyenne bordelaise par de Galard et celle d'un catalogue par Cabillet, architecte, *Introduceur de la lithographie à Bordeaux*.

Cabillet fut-il le lithographe ou l'industriel-tireur ?

A ce sujet, il rappelle que Senefelder, inventeur de la lithographie en 1796, déposa son brevet à Londres en 1801 et à Paris en 1802.

Il présente ensuite 3 médailles par Barre, Andrieux et Guérard représentant le Duc (2) et la Duchesse d'Angoulême.

M. le Pr. Roudié rappelle que Bernadau a attribué à Brunet les sculptures sur bois de l'église Saint-Pierre... Mais Bernadau déclare avoir connu Brunet qui serait mort en 1785... et ces sculptures sont du XVII^e siècle !

Faut-il penser à un style très archaïsant (MESURET) ? ou à un autre Brunet ?

Jacques Brunet, menuisier, fut condamné à mort en 1656.

N... Brunet reçoit en 1705, 150 livres pour un tabernacle livré à l'église Saint-Michel.

Etienne Brunet (le même ?) réalise en 1723 le grand Christ en bois de Blasimon.

Jean Jacques Brunet, fils de Jean-Baptiste (que le contrat ne signale pas décédé) se marie en 1791.

Duquel sont les sculptures et l'ancienne chaire de Saint-Pierre ? Faut-il se fier à Bernadau ?

M^{me} OLIVEAU signale que la nouvelle chaire de Saint-Pierre est de Lambinet et que les médaillons furent sculptés en 1883 par Mora. Les vitraux seraient de Feur, élève de Villiet.

SEANCE DU 21 FEVRIER 1976

M. MARQUASSUZAA présente un « brevet de maître de danse » délivré le 13 août 1876 par le colonel commandant le 5^e de ligne, à M. Laurent François, élève de M. Lussaut.

Il s'agit d'un placard colorié à la manière des images d'Epinal, à personnages, imprimé par Didion à Metz. Ce document fut donc certainement imprimé avant 1870.

M. le D^r CASTÉRA présente un ensemble de documents relatifs aux conscrits insoumis du temps du Consulat et de l'Empire (19 pièces) et un ensemble d'extraits obituaires (7). On est frappé par la rigueur des peines frappant la famille, le Maire, dans le cas des insoumis, et l'imprécision et même la fantaisie des causes de décès dans le second.

M. le D^r LASSERRE présente :

— trois gravures en pointillé en couleurs (le peintre antique dans son atelier ; Joséphine impératrice ; Mgr. le Duc de Bordeaux) ;

— neuf gravures dessinées par Raffet ou par Mme Fournier (fille du graveur Monsaldu) et gravées par Hopwood ou Bosselman (l'impératrice Marie-Louise, le roi de Rome, Pauline Bonaparte, Murat, Caroline Murat, Hortense de Beauharnais, le Duc d'Enghien).

SEANCE DU 13 MARS 1976

M. le D^r CASTÉRA présente quelques épisodes d'une création avortée : celle d'une galerie marchande à l'emplacement de la rue du Mulet (en réalité de Mullet, nom d'un conseiller au Parlement), ce qui aurait entraîné par son emplacement dans le prolongement de la galerie marchande située entre la rue Sainte-Catherine et la rue A.-Miqueu depuis 1831, l'assainissement du quartier et la réalisation d'un projet d'alignement rue Ravez - rue A.-Miqueu.

Le projet fut lancé par E. Foy, négociant en 1855. Les principaux propriétaires de la rue du Mulet étaient alors MM. Ballande et Du Fossat. Si le premier fut d'accord, les demandes du second retardèrent la réalisation du projet qui fut ensuite enterré pour des motifs financiers.

Parmi les projets annexes on peut noter l'élargissement à 25 mètres (sic) de la rue Sainte-Catherine.

M. le D^r LASSERRE rappelle la découverte du gisement de kaolin de Saint-Yrieix par Villaris, pharmacien, rue des Ayres à Bordeaux, en 1758.

Il présente par la correspondance de Macaire, chimiste à Sèvres, la suite des événements. : Villaris découvre le gisement mais ne semble pas pressé de le révéler, attendant la réalisation des promesses faites ; on essaie de l'évincer en trouvant d'autres gisements dans les Landes, finalement est reconnu le mérite de l'inventeur, qui semble n'avoir reçu que la moitié de la subvention promise.

SEANCE DU 24 AVRIL 1976

M. le D^r LASSERRE présente la plus ancienne pharmacie de Bordeaux : 22, quai de Salinières qui existe sur le même emplacement ou presque depuis 1776.

Avant 1776, Guillaume Dumaine (mort le 31 octobre 1810 à 60 ans), était pharmacien, 11, rue Pichadey, ce qui a correspondu au 20 puis au 1, rue des Faures (numérotations successives). Sa veuve lui a succédé. On trouve ensuite Lacoste, Blanchet, Laroque, Legallais, Marroneaud remplacé en 1898 par D. Muraine auquel succédèrent son fils Jean et actuellement sa petite-fille.

Après avoir présenté divers documents (étiquettes, flacons) sur la pharmacie, il présente les documents concernant la création du quai des Salinières (décision en 1675 ; réalisation en 1754 lors de la création de la façade).

L'immeuble où se trouve la pharmacie actuellement fut construit à quelques mètres de l'ancien apothicaire et fut d'abord occupée par David, maître chirurgien.

SEANCE DU 15 MAI 1976

M. le D^r CASTÉRA présente un ensemble de lettres adressées par Jules Nègre (1838-1853) à son oncle Jules César, qui fut un des acquéreurs du Bazar Bordelais.

Son père Basile fut commerçant au Chili, puis revint en France en 1848. Plus tard maire de Martillac, il mourut en 1884.

Ces lettres apportent de multiples renseignements sur la vie politique (lettre du 21 février 1848), les résultats des élections à Bordeaux (1^{er} mai 1848), les réactions devant l'abolition du remplacement pour le service militaire (22 juin 1848), sur le prince Louis Napoléon (30 novembre 1848), la vie à Paris.

M. COULON présente les catalogues des expositions de peinture organisées à Bordeaux par les Amis des Arts de 1857 à 1869.

Parmi les exposants, on trouve Edouard Manet (une toile en 1862 et 1866, trois toiles en 1868), Claude Monet (Camille, la femme en vert en 1867 ; trois toiles en 1869), Berthe Morisot (une toile en 1867), Camille Pissaro (une toile en 1866).

Ces artistes dédaignés à Paris semblent avoir été accueillis avec faveur à Bordeaux.

D'après les catalogues : Manet demandait de 1500 à 2000 F ; Monet, 5 à 600 F... pour une toile.

SEANCE DU 19 JUIN 1976

M. le D^r LASSERRE présente une coupe de J. Vieillard ayant pour sujet « la balance » interprétée par Saint Lannes (1848-1912), le texte du récit par Gustave Flaubert de sa visite à la fabrique Johnston, les brevets pris par Boudon de Saint-Amans (1822).

M. COULON présente une brochure de 30 pages, rapport sur la première entreprise industrielle de notre région. Il s'agit du 6^e rapport sur la fabrique Johnston-Vieillard en 1855.

Ce rapport rappelle les activités de la fabrique : 6 à 7 fournées par mois d'une valeur de 5 000 livres chaque, deux autres fours en préparation, 9 fours à poterie, 6 fours à émail, ... 800 ouvriers.

Il détaille le personnel : ouvriers, anciens, enfants et leur salaire : 2165 F de masse salariale quotidienne. C'est un véritable document d'archéologie économique.

SEANCE DU 9 OCTOBRE 1976

M. le D^r LASSERRE présente plusieurs lithographies qui lui ont été confiées par M. Cullen, de Londres :

Un portrait de Parny dessiné par Isabey et lithographié par C. de Lasteyrie.

A cette occasion, le D^r Lasserre rappelle ce que furent Parny et Isabey et les débuts de la lithographie en France. Le 22 pluviôse an X (11 février 1802) Friedrich André d'Offenbach, dit M. Frédéric, négociant et marchand de musique à Paris, 29, rue de Berry demande, une autorisation pour une nouvelle méthode de graver et d'imprimer par des procédés et avec le secours de matières non usitées ni pour l'impression ni pour la gravure.

A la suite de cette autorisation, M. Frédéric ouvre un atelier, 34, rue St-Sébastien. Deux dessinateurs s'y font remarquer Susemilh (Hesse) et Pierre Nolasque Bergeret, de Bordeaux. A ce dernier, on peut attribuer « la lamentation funèbre », 1803, et « la caserne de Libourne », 1804. A cette date, M. Frédéric avait déjà passé la main au comte de Lasteyrie.

Il présente ensuite une gravure figurant un œil de face et de profil par Gaulon avec mention « dédié à mon ami Paillère », 1815.

Autres gravures par le Guerchin et par Plonski (eaux-fortes).

SEANCE DU 20 NOVEMBRE 1976

M. le D^r LASSERRE présente une épreuve originale de la gravure de la nouvelle salle de spectacle par Louis. Il s'agit de la gravure prévue pour le nouveau tirage du plan de Lattré qui présentait à la périphérie une bordure représentant 17 monuments de Bordeaux.

C'est une reproduction (22,5 x 12 cm) un peu simplifiée de la gravure de Poulleau, de l'album de Louis, qui est daté de 1782.

La seconde édition du plan de Lattré pourrait avoir été faite en 1782 et non en 1780.

M. COULON présente une série de dessins du XVII^e siècle attribués à Simon Vouet, Eustache Lesueur, Charles Lebrun. Il s'agit de deux académies (345 x 398 et 345 x 450) attribuées à S. Vouet, de 7 études de vêtements, de pied, de parties du corps attribuées à Lesueur, de 2 sanguines attribuées à Ch. Lebrun (263 x 192 et 215 x 275). L'une de ces dernières représente un homme en plein effort.

SEANCE DU 18 DECEMBRE 1976

M^{me} GLOTIN signale que le *Journal de navigation* présenté sous le numéro 293 dans le catalogue de l'Exposition du Centenaire, peut être attribué au *Patriote* de Bordeaux, armateurs Journu Frères (A.D. Gironde, Fonds de l'Amirauté, 6 B 114, 10 octobre 1788).

M. COUDROY DE LILLE présente le rôle d'une compagnie d'hommes d'armes et d'archers (25 mars 1560) levée par René de Lorraine, marquis d'Elbeuf. Ce parchemin donne le nom de 39 hommes d'armes et 53 archers, issus de Lorraine et de Champagne. Un d'eux, Claude Lescurre, a vu sa descendance s'établir à Bazas et y apporter ce document.

M. COUDROY DE LILLE présente ensuite plusieurs documents sur un hôtel de la place Gambetta, n° 28 (voir p. 131).

SEANCE DU 15 JANVIER 1977

M. COULON présente un ensemble de dessins de Bergeret fils, qu'il va confier pour une prochaine exposition parisienne. Certains sont peut-être de Fragonard ou retouchés par lui. Parmi ces documents, deux sont datés de janvier et novembre 1775, huit sont des projets de façades ou de pavillons chinois, deux des plans de pavillons avec paysage, sept autres des plans de pavillons avec paysage, dont un avec deux personnages.

Ces documents permettent de suivre l'évolution du jardin à la Française vers le jardin à l'Anglaise.

M. ROUDIÉ a présenté avec M. DESGRAVES à la Société de Bibliophiles de Guyenne l'inventaire après décès de Jacques Millanges (+ 1624), fils de Simon (+ 1623) et beau-frère de Claude Mongiron (+ 1624).

Cet inventaire découvert par M. Julien-Laferrière est très important et donne l'état des livres imprimés, du stock en vente, un état des correspondants sur le plan régional et international, enfin l'état de l'atelier d'imprimerie, avec son stock important de matrices, et de l'atelier de reliure. Cet inventaire permet d'établir la liste des livres édités et lus à Bordeaux.

Une presse venant peut-être de cet atelier, qui était situé 28, rue Saint-James, se trouve au château de Guilleragues.

SEANCE DU 19 FEVRIER 1977

M. le D^r LASSERRE présente l'inventaire après décès de François Poyet, maître chirurgien à Paris, décédé le 30 août 1769 à Barèges.

Ce praticien avait soutenu une thèse sur la désarticulation de l'épaule le 1^{er} août 1759. Son contrat de mariage est du 2 février 1760. Madame, fille de M^e Benoît Chambette, procureur au Parlement de Paris, lui avait apporté 14 000 livres de dot.

Dans l'inventaire le matériel de chirurgie et la bibliothèque (72 volumes reliés et 4 brochés) sont évalués à 116 livres, le lit conjugal à lui seul est évalué 1200 livres.

Le loyer se montait à 420 livres, mais deux sous-locations rapportaient chacune 400 livres.

L'actif était de 6 015 livres et le passif de 1196 livres.

La vaisselle (900 livres de vaisselle d'argent) et 240 livres d'autre vaisselle était rangée dans la chambre de Madame.

L'ensemble traduit une situation très favorable malgré le jeune âge du défunt.

SEANCE DU 12 MARS 1977

M. le D^r LASSERRE présente 12 lettres de la duchesse de Castiglione adressées entre 1878 et 1881 à son médecin le D^r Tapie.

M. le D^r LASSERRE présente ensuite une lettre du 13 novembre 1858 du prince Jérôme Napoléon (chargé depuis le 24 juin du ministère de l'Algérie et des colonies), à M. Langlais, conseiller d'état, pour le convier à participer à une commission en vue d'organiser le choix des colons.

SEANCE DU 16 AVRIL 1977

M^{me} BERCÉ a étudié les pièces d'un procès intenté par Pierre Barthélémy Partarieu aux membres du comité révolutionnaire de Bazas, l'an IV de la République.

D'une famille originaire du Béarn, il fut le 4^e juge royal de sa famille à Bazas, où il naquit en 1755. Ardent et ambitieux, il partit pour la Guadeloupe comme secrétaire du gouverneur. Par suite de l'invasion des Anglais, il devait y perdre sa femme, ses filles et ses biens. On le retrouve en France, le 21 Fructidor an III où il se remarie.

Les documents présentés sont datés du 1^{er} Nivôse an IV ; 1^o Acte d'accusation remis ce jour au juge de paix de Bazas, par ses soins, où il est qualifié comme Homme de loi, demeurant rue du Bec-d'Ambès, n° 3 (rue Bouffard), envers les 11 membres du Comité révolutionnaire de Bazas sous les ordres de Tallien et Yzabeau, pour avoir martyrisé à Bazas ses père et mère, les avoir emprisonnés malgré leur âge et leurs infirmités, et leur avoir infligé le versement de 40 000 livres pour frais de guerre, 10 000 livres pour les sans-culottes, le 17 Brumaire de l'An II, pour sauver leur vie lorsqu'il saignèrent les honnêtes gens détenus dans les prisons. Il demande le remboursement de 30 000 livres et tous frais et dépens. Comparution devant le juge de paix, le 8 Frimaire, An IV à 10 H. 2^o Ne s'étant pas présentés, ils sont condamnés à 30 livres d'amende, chacun, pour défaut et devront se représenter au Tribunal civil le 16 Nivôse : « le requérant occupera sa cause ». 3^o Les quittances étant au dossier prouvent qu'ils ont payé l'amende avant la nouvelle assignation. 4^o Le dernier document est un extrait du registre des déclarations de décès de Mazères près Bazas, constat du remplaçant provisoire de l'adjoint municipal, ainsi conçu : « Le 17^e jour de Nivôse, deux témoins sont venus déclarer que le sieur Faget de Bazas, venu à Mazères, la veille, était décédé, vers 11 h 1/2 avant minuit au domicile particulier de l'adjoint municipal absent, reconnu par deux témoins et signé par l'agent comme en approuvant l'écriture ». (Faget, l'un des membres du Comité révolutionnaire, avait réclamé le plus d'argent aux victimes.)

La fin de ce procès reste mystérieuse, aucune gazette n'en parle. Faget est-il le seul qui ait préféré se suicider plutôt que de se présenter au Tribunal ? Ce n'est pas certain. Cinq ans après, on reproche à Partarrieu d'aider officieusement les Monarchistes et d'avoir *autrefois, porté préjudice à des Bazadais*, menant l'un d'eux au suicide. Rien n'est moins sûr ni prouvé par un document.

P.-B. Partarrieu resta substitut, puis Président et juge du Commissaire du Directoire Exécutif près l'administration centrale de la Gironde jusqu'en 1808, année où le préfet Faucher et le commissaire général firent destituer ce magistrat inamovible par un décret de Napoléon le 5 mai 1808.

Devenu collectionneur d'objets d'arts, il a été l'objet d'une étude de Jule Delpit, intitulée : « Un collectionneur bordelais ». Elle ne peut laisser qu'un bon souvenir du personnage qui a eu une vie particulièrement mouvementée et donné au Bordeaux de l'époque, le souvenir de l'avoir connu bon époux, bon père et toujours charitable avec autrui, essayant toujours de protéger les condamnés.

SEANCE DU 21 MAI 1977

M. Julien LAFERRIÈRE présente un acte du 21 avril 1608 concernant la fonte d'une nouvelle cloche à l'église de Talence offerte par Héliot Hazera, un brave paysan de la paroisse qui en commande la fonte à Jean Bouhan.

Cette cloche devait être de 5 quintaux et demi (l'ancienne pesait 4 quintaux) moyennant la somme de « six vingt quinze livres » qui ne seront payés que si la cloche est « trouvée bonne, claire et bien sonnante ».

M. COULON signale la sculpture (un homme et un femme se tenant par la main face à face) placée rue Bragard sur le derrière de la maison 56, rue du Mirail. Il s'agit très probablement des propriétaires de deux maisons voisines qui unirent leurs biens et leurs destinées.

M. COULON présente 16 dessins pour 12 constructions de Bergeret.

De style néo-classique, la plupart sont de formes rondes et de dimensions démesurées.

On trouve un dessin de forteresse, un grand édifice, une construction ronde surmontée de 38 statues (daté de 1775) avec une largeur prévue de 90 mètres, une construction ronde à 12 colonnes, un projet de dallage en marbre, un pavillon rond de 54 mètres de diamètre sur un îlot de 150 mètres, un pavillon octogonal (1776), un bâtiment en demi-cercle, un pavillon en hémicycle, un théâtre, un pavillon carré, un édifice cruciforme à colonnes.

M. le D^r LASSERRE présente deux gravures représentant le petit séminaire de Bordeaux en 1828 (actuellement collège technique du cours de la Marne) et la maison de campagne du petit séminaire à Mussonville au Pont-de-la-Maye.

SEANCE DU 11 JUIN 1977

M. COUSTET présente « quelques projets campagnards de l'architecte Gabriel Joseph Durand » (1792-1858). (Voir p. 161).

M. le D^r LASSERRE présente quelques souvenirs de la guerre de 1870 :

Grande médaille du Corps Législatif au nom du baron Desmarous de Golmin,

dépêches télégraphiques,

médaillon de l'empire français de 1867 sur laquelle l'avertissement a été effacé et se trouve daté du 29 août 1870, 3^e bataillon des mobiles de la Gironde.

Dossier sur le capitaine Rebuelle, officier d'ordonnance d'Arago, maire de Paris.

Médaille satirique.

Assiette commémorant le discours de V. Hugo à son retour d'exil (5 septembre 1870).

La tardive médaille commémorative de 1870.

M. ROMIEUX présente un dossier prescrivant la préparation d'un train spécial pour le général Garibaldi, de Marseille à Bordeaux (12 février 1871).

SEANCE DU 15 OCTOBRE 1977

M^{me} BERCÉ, à l'occasion d'une lettre d'Albert Dolisie, retrace la carrière de ce brillant explorateur et gouverneur du Congo.

D'origine alsacienne, son père opte pour la France en 1870. Albert, né le 22 décembre 1856, fera ses études à Bordeaux. Compagnon de la première heure de Savorgnan de Brazza, il partit avec lui de Bordeaux, le 21 mars 1883, sur *le Précurseur*, de la compagnie Tandonnet, bateau mixte (voile et machine) qui avait servi au transport des forçats.

Entre autres choses, il acheta pour 920 barettes (150 F) l'emplacement sur lequel s'élèvera Brazzaville.

Il étudia la région de la Sanga et préparera la liaison avec le Tchad.

En 1896, lieutenant-gouverneur, puis gouverneur du Congo en 1897. Revenu en France, il meurt à Orléans en 1899 des suites d'un refroidissement.

Ses deux frères furent aussi explorateurs : Michel fonda Bangui et Paul explora la région Nord du Congo.

Albert Dolisie fut un des plus remarquables des grands explorateurs du XIX^e siècle et en plus un grand organisateur.

M. le D^r LASSERRE présente l'inventaire de la bibliothèque des Cordeliers fait en 1793. Il comprend 3103 numéros. On y trouve aussi bien saint Thomas d'Aquin que Calvin, Voltaire, Vitruve ou Virgile.

SEANCE DU 19 NOVEMBRE 1977

M^{me} BERCÉ présente une lettre du chevalier de Saint-Robert, originaire de Caumont (Gironde) au château de la Forêt. Il s'agit d'une lettre adressée à son meilleur ami Jean-François Dussault à la Martinique le 5 Ventose an XII. Cette lettre donne des nouvelles politiques (préparation de la descente en Angleterre), familiales (décès de M. Malet Roquefort, de M^{me} Banizette...), résultats des vendanges (un tiers de plus que l'an dernier), le temps (pas de pluie de mars à octobre), enfin la dernière nouvelle « dont on parle peu à Bordeaux », le complot de Moreau, Pichegru et Cadoudal contre le premier Consul.

Le chevalier fut tué à Bordeaux en juillet 1804. Crime politique ou préjugé social ? Le chevalier était amoureux d'une petite noire.

M^{me} OLIVEAU a établi l'histoire de l'immeuble 12, rue des Faussets, occupé par la « Renaissance du Vieux Bordeaux ». Depuis 1530, elle suit les divers possesseurs de l'immeuble, la famille Dirouard (3 siècles et huit générations)...

La véritable société familiale de biens en indivision fut distribuée aux héritiers le 5 mai 1767...

Parmi ces biens la maison du 7, rue des Faussets (actuellement le 12), son prolongement 21, rue Leupold et la partie intermédiaire correspondant à la rue Ferrardre.

Ces divers biens furent acquis par le Sr Foissac les 17 février 1784 et 30 décembre 1806.

En octobre 1811, sa fille céda ces biens à M. Pierre Otard.

Entre 1811 et 1837, l'immeuble fut établi tel qu'il se présente actuellement.

En 1853, l'immeuble passa de Pierre Otard à sa nièce Festugière, épouse Espinasse, qui à son tour cède l'ensemble en 1857 à M. Marc Etienne Achard.

C'est dans cet immeuble que fut établi la distillerie Marie Brizard et Roger...

Après diverses successions familiales, l'immeuble fut vendu le 18 décembre 1925 à M. Faustin Pierre Fitté qui le céda le 18 décembre 1932 à M. Louis Henri Martin.

M. le D^r LASSERRE présente un pot de thériaque aux armoiries des petits Augustins et un plat à la rose (Hustin).

SEANCE DU 17 DECEMBRE 1977

M. ROUDIÉ présente les *Voyages du comte de Guibert*.

Jacques Antoine Hippolyte de Guibert (1743-1790) fut un très important théoricien militaire, très apprécié de spécialistes, tels Frédéric II de Prusse et Napoléon.

Il eut une idylle avec M^{me} de Lespinasse (dont il fit un éloge publié en 1811).

S'intéressant à de multiples choses, écrivant une tragédie, il ne se cantonna pas dans ses écrits et ses travaux militaires.

Sa veuve publia ses voyages (en France et en Suisse) effectués de 1765 à 1785 : il s'agit de notes au jour le jour.

En 1775, il vint dans le Sud-Ouest comme commandant de la légion corse cantonnée à Libourne, il visite Libourne, Fronsac, Bordeaux. Il trouve « la salle de théâtre très belle mais trop riche, il aurait mieux valu faire un pont »...

Il rencontre M. de Verthamon, étudie la situation du port de Rochefort, critique les abus et privilèges..., il loge chez M. de Goderville, ancien officier de cavalerie, et reconstitue la bataille de Coutras... Il constate le morcellement du pays, il étudie les entreprises de défrichement de la région de la Teste.

Il trouve les grandes Landes peu peuplées mais plus riches qu'on ne pouvait le penser.

Il est peu favorable aux Intendants et pour la décentralisation... « les yeux du gouvernement sont trop courts et ses leviers sont trop longs ».

Il étudie le théâtre et raconte une entrevue avec Louis ; il critique le Palais Rohan et le lotissement qui l'entoure.

Nouveau voyage en 1785 comme Inspecteur des Invalides.

Il fait une description du port de Bordeaux, il décrit les statues du Grand Théâtre qu'il pense être celles de grands hommes, ainsi qu'il l'avait proposé à Louis, dix ans plus tôt. Il apprécie le style sobre et antiquisant du Grand Théâtre, mais il condamne Figaro...

Il signale les difficultés de l'armement et la crise de la construction navale...

Description des grandes Landes ; étude des fortifications de Bayonne ; description du Pays Basque, visite de Saint-Jean de Luz, description de la vente des poissons, visite de Saint-Jean Pied de Port (14 h à cheval).

Il trouve toujours le mot juste et ses descriptions sont le plus souvent vraies.

Texte vivant d'un homme qui tantôt se montre « philosophe » averti, et en avance sur son temps, tantôt farouchement réactionnaire et esclavagiste.

Le D^r LASSERRE présente l'édition de 1862, par J. Delpit, P. Lacour et Oscar Gué, du *Catalogue des tableaux du Musée de Bordeaux*.

SEANCE DU 21 JANVIER 1978

M. ROUDIÉ présente de nouveaux documents sur la destruction, en 1548, de la chapelle de la Madeleine et sa reconstruction ultérieure, complétant ceux qu'il avait présenté (*Bul. Soc. Arch.*, T. LIX).

Cette chapelle faisant partie de l'hôpital Saint-James, située vers l'angle de la rue du Mirail et du cours Victor Hugo, fut démolie lors de l'insurrection contre la gabelle, en août 1548. Cette destruction ne semble pas avoir été l'œuvre de quelques excités mais avoir été au moins guidée par des personnalités (jurats, parlementaires, tel M. de Lachasaigne) : des maçons furent requis pour ce travail. Les nouveaux documents font partis d'un fond manuscrit de la Bibliothèque Municipale.

Jean Martin fut chargé de surveiller l'arrêt du Parlement de Toulouse du 21 août 1551 condamnant la jurade à réédifier la chapelle et les bâtiments attenants détruits et à 250 livres d'amende.

Le 25 février 1552, le syndic de l'hôpital montre les lieux où doit s'effectuer la reconstruction ; des experts sont désignés par la ville et par lui-même pour établir les plans. (Ces experts, des maîtres maçons, avaient participé à la destruction). L'ensemble des bâtiments s'étendait sur 92 brasses...

En juillet, le syndic réclame sur le devis car la hauteur des murs n'est pas notée.

Le 15 août 1553, le syndic se déclare d'accord avec les jurats mais rien n'a encore été fait...

En 1572, le compte-rendu de la visite faite lorsque l'hôpital fut cédé aux Jésuites indique que la chapelle reconstruite depuis environ 25 ans est vide, dégarnie, fort sale, avec les vitres rompues... etc...

Cette chapelle n'eut pas de chance, car, construite avant 1206 elle fut détruite une première fois lors du siège par le roi de Castille (le faubourg de Saint-Eloi n'était pas encore enclos de mur).

M. ROUDIÉ présente un ensemble de documents concernant un rétable de l'église de Rions. (Voir p. 117).

M. le P^r ROUDIÉ présente ensuite des documents sur le tabernacle de la chapelle de l'Annonciade réalisé par Pierre Vernet (voir p. 121), puis un contrat de construction, passé le 7 décembre 1674, d'une maison de campagne à Pessac, par Etienne Martin, maître maçon, pour M^r Jean Tartèze.

Ce document très précis donne tout le détail des mesures, décrivant les fenêtres, les cheminées...

Cette construction pour un bâtiment de 45 pieds de long, et 19 pieds de haut, de construction soignée, fut facturée 261 livres, matériaux fournis.

M. le D^r LASSERRE présente 4 lithographies de Léo Drouyn (Roquetaillade, 1859 ; Langoiran, 1862 ; Brugnac, 1863 ; Saint-Emilion, 1864) et une lithographie en couleur de Delpech, réalisée en 1825 sur un dessin de Boilly, « les époux assortis ».

SEANCE DU 18 FEVRIER 1978

M. le D^r LASSERRE présente l'Inventaire après décès de Maître Jacques Douazan, médecin bordelais, agrégé à la Faculté. Le seul médecin bordelais du XVIII^e siècle que l'on puisse situer avec précision.

Sa famille était originaire d'Astaffort en Agenais. Son père, Géraud, apothicaire, né en 1645, épousa en 1673 Marguerite Dupin, fille d'Arnaud, notaire.

Ils eurent 5 enfants, dont Jacques était le second.

Né en 1676, docteur en théologie, en janvier 1700, élève de l'Université de Bordeaux ; bachelier en médecine en 1704. Il exerce d'abord à Tonneins, puis à Barsac, enfin à Bordeaux.

Docteur en médecine en 1705, il épouse à Saint-Michel, le 29 octobre 1707, Catherine Pulfer. Sans enfant de ce premier mariage, il épouse le 24 janvier 1730, Jeanne Miramond. Il était déjà agrégé au collège de médecine depuis 1710. De ce second mariage, il eut un fils Pierre-Eloi, né le 1^{er} décembre 1730, qui sera plus tard médecin.

A nouveau veuf, il épouse le 18 septembre 1731 en l'église Sainte Eulalie, Marie-Thérèse Crozillac, fille de Pierre, bourgeois et consul de la ville.

Il en eut 4 enfants : Pierre Eloi, né le 4 mars 1734, qui sera fermier général ; Marie Geneviève, née le 17 mars 1736 ; Louise Félicité, née le 4 janvier 1738 et Marguerite Thérèse, née le 20 mars 1740.

Ainsi que le montre ses carnets, il arrête son exercice le 6 février 1745 et meurt le 15 ; il est enseveli en la chapelle du Sacré Cœur de l'église Saint-Eloi.

Dès le surlendemain, sa veuve fait faire l'Inventaire de ses biens afin de conserver l'héritage des 5 enfants dont elle a la charge.

Ce document permet de situer exactement la maison d'habitation du Dr Douazan, entre la petite rue Saint-Eloi et les fossés de l'Hôtel de ville (cours V.-Hugo).

Ce document permet de réaliser le plan de l'habitation, son mobilier..., les biens fonciers (6 achats de maisons), les prêts, l'argent de poche (plus de 4 000 livres), l'argenterie (plus de 8 kgs), les provisions diverses, le vin en réserve (10 barriques).

On connaît également les frais d'obsèques, etc...

La maison, son mobilier, son contenu forment un actif évalué à 44 900 livres.

A cette occasion, il est intéressant de rappeler que la visite évaluée à 1 écu sous Louis XIV, passait sous Louis XV à un louis... après avoir été 1 teston sous Louis XIII.

Rappelons que le Dr J. Douazan est l'auteur de deux livres en latin d'un millier de pages chacun. Le présentateur en a retrouvé un exemplaire de chaque, copié par un scribe mais annotés par la main de l'auteur.

SEANCE DU 18 MARS 1978

M^{lle} ESPAGNET présente la photocopie d'une lettre surprenante du cardinal de Richelieu au roi Louis XIII (26 octobre 1634) montrant sa familiarité respectueuse envers celui-ci.

Elle présente ensuite la photocopie d'une ordonnance du docteur Guillotin (1738-1814) prescrivant à une de ses patientes lait d'ânesse et sirop d'escargot. Elle rappelle que le médecin fut à l'Assemblée nationale le promoteur du supplice unique pour tous... Il n'échappa d'ailleurs lui-même que de peu à la « guillotine » mise au point par Louis qui fut secrétaire de l'Académie de chirurgie.

M. le D^r LASSERRE présente, parmi diverses médailles, d'époque napoléonienne, un jeton concernant Guillotin et des médailles le montrant, ainsi que Louis.

M^{me} BERCÉ présente une série de lettres écrites au XVIII^e siècle par des habitants de Mesterrieux (Gironde), partis aux Antilles. Mesterrieux est une petite commune de la vallée du Dropt, arrondissement de La Réole, canton de Monségur. Les lettres des voyageurs étaient adressées au notaire de ce lieu. Scripteurs et destinataires appartenaient à cette grande famille des Ithier, si nombreux à cette époque en ce coin de Gironde. Ils y occupaient des métiers fort divers. Il y avait le notaire déjà nommé, le chirurgien, le greffier, le sabotier, le boucher, plusieurs drapiers et tisserands, des laboureurs, sans oublier le cardeur de laine et le médecin... à bœufs.

Ces lettres nous font un peu connaître les sentiments de ces exilés. Tous ressentent la nostalgie du pays mais, malgré leur désir du retour en France, ils révèlent comment ils sont devenus prisonniers de leurs affaires, enchaînés par leurs intérêts à ces terres lointaines. L'un d'eux s'y est marié et a fondé un commerce à la Guadeloupe, l'autre a acquis « une habitation sucrière » à la Martinique où son second frère lui apporte son aide. Ce sont les nouvelles données en 1736.

Après un silence de trente années, nous trouvons leur neveu, fils de leur sœur, nommé Jean Ducasse, qui à son tour fait la traversée, dans un but intéressé : recueillir le profit de la sucrerie, car le propriétaire est décédé.

« Beau voyage, dit-il, nous n'avons été que trente-huit jours en mer ! » Il va résider chez l'oncle de la Guadeloupe, qui a fait famille, puisqu'avec son « cher cousin », notre Ducasse va s'occuper de l'héritage. Mais, hélas ! dans ce pays « les choses ne sont pas ce que l'on croit ! » Un procès sur les bras, le nouveau venu s'effraye des frais d'auberge et d'entretien. Aussi fait-il mille projets de commerce : envois de denrées antillaises vers la France et, au retour, expéditions de pacotilles diverses. Il sollicite toutes ses connaissances de Mesterrieux et de Bordeaux. La guerre menace ! Notre Guadeloupéen achète un costume de soldat, un fusil et il fait avec les autres l'exercice sur la place ! Aussi désire-t-il quitter au plus tôt cette île qui risque d'être assiégée où, du reste, il

redoute « 1° le tonnerre qui est fréquent, 2° les ouragans qui emportent tout, 3° les tremblements de terre, 4° les maladies qui accablent les Européens ».

Puis, le temps passe et le ton change. Il fixe ses vues sur une des jeunes filles du quartier qui a du bien. Il se fait recevoir chirurgien (il avait fait ses études de médecine). Nous le quittons en 1767, tout à son bonheur de nouvel époux.

Mais... l'argent de la sucrerie ? Les cousins de France n'en ont que lu les chiffres. Et nous assistons au départ de Marcelin Fasset, neveu de Jean Ducasse. Il s'embarque sur *La Belle Cadette*, au prix de 400 livres la traversée. Sa lettre est de... Pauillac ! Il conte à sa « chère famille » comment il a failli périr : « Partis le 20 de « Bourdeaux » étant à même le 22 de passer au Bec toutes voiles dehors, il nous est survenu un grand orage de vent qui nous a démâtés... etc. ».

Il est à remarquer le bon ton de ces lettres, la politesse ! Qui donc en effet s'exprimerait ainsi de nos jours : « Je me fais l'honneur de vous écrire, ma très chère mère, pour vous assurer de mon respect... » ?

Nota : La maison des Ithier existe encore, habitée depuis des siècles par les générations successives d'une même famille.

SEANCE DU 29 AVRIL 1978

M. le D^r CASTÉRA présente les livres de compte d'une marchande de mode (voir p. 143).

SEANCE DU 20 MAI 1978

M. le D^r LASSERRE présente une série de documents sur un procès entre Jean Goumain, syndic des potiers de Sadirac, Madirac, Saint-Caprazy..., et le délégué des fermiers généraux (voir p. 153).

SEANCE DU 10 JUIN 1978

M. le P^r ROUDIÉ présente une série de documents notariés du XVII^e siècle.

Du 23 décembre 1676, Contrat d'association entre deux imprimeurs en toile peinte pour 5 ans. (Voir p. 115).

Du 7 septembre 1677, Vente à Jean Roudié d'une lettre de maîtrise de tapissier créée par le Roi à Bordeaux.

Du 6 mai 1604, Contrat entre M. de Sauvage et André Robert, M^e recouvreur de Saint-Macaire.

Il se charge de couvrir les deux tours *neuves* du lieu d'Eyquem, prévôté de Barsac (une à usage de fuie ; l'autre d'habitation)... Il finira ses travaux quand les créneaux auront été faits.

Ce chantier sera effectué pour la somme de 106 livres.

Ce document montre que tours et créneaux sont bien du XVII^e siècle.

Du 2 avril 1677, construction d'une maison de campagne par Jean Paul et Léonard Noaille, architectes de la ville de Bordeaux pour M. Bernard Alibert, à Talence. Le contrat décrit de façon précise le vestibule (18 x 12 pieds), encadré de deux salles de 20 x 18 pieds ; bâtiment prolongé au nord par un cuvier, une chambre pour le domestique et un chai de 85 pieds de long. Tous les détails du bâtiment sont précisés. La construction sera faite en 7 mois pour 5.500 livres et un tonneau de vin.

L'acte du 12 mars 1676 passé entre l'archevêque de Bordeaux et les religieux Chartreux permet de dater l'ouverture du premier jardin public de Bordeaux.

Les travaux d'assainissement étaient dus au cardinal de Sourdis. Le 10 août 1659, le terrain était partagé entre l'archevêché et le couvent : séparation par un fossé...

Le 3 juillet 1673, une bande était ouverte aux jurats et au public... le fossé était donc supprimé...

Le 12 mars 1676 est organisé le bornage entre couvent et archevêché, chacun des deux limitant de son côté ce qui était ouvert au public.

Les 3 derniers actes concernent l'art des jardins et l'établissement de jardins d'agrément et potagers.

Le 27 octobre 1593, F. de Lachassaigne passe contrat avec un jardinier pour établissement d'un jardin décrit de façon précise, partiellement potager.

Le 6 novembre 1604, contrat pour la création d'un jardin potager à Saint-Médard d'Eyrans.

Le 11 novembre 1604, contrat par le Cardinal de Sourdis pour l'établissement d'un jardin devant fournir à l'archevêché tout ce qui est nécessaire.

Notons en passant qu'un acte de 1675 permet d'affirmer que le jardin de l'archevêché fut établi sur des plans et croquis de Lenôtre.

SEANCE DU 14 OCTOBRE 1978

M. COUDROY DE LILLE présente une étude sur des pigeonniers de la région de Langon et La Réole. (Voir p. 125).

M. le P^r ROUDIÉ signale 3 autres pigeonniers à Daignac, au château de Prayssac (daté de 1570), au château de Camarsac et au château Latour.

M. le D^r LASSERRE présente une série de documents sur le D^r Azam sur lequel il a fait une étude dans le *Bordeaux Médical*. Il fait don de cet article pour la bibliothèque de la Société.

SEANCE DU 18 NOVEMBRE 1978

M. CAVIGNAC a étudié au travers d'un important dossier une famille de carriers de Bourg. (Voir p. 135).

SEANCE DU 9 DECEMBRE 1978

M^{me} GLOTIN présente le plan d'un lotissement dans le quartier des Chartrons. (Voir p. 147).

M. le D^r LASSERRE présente divers documents sur l'enseignement médico-social à Bordeaux sous de Directoire.

A cette époque, la commission des Hospices Civils créée en 1796 gérait l'hôpital Saint-André (où il y avait 4 à 500 malades entassés sur des grabats) et divers hospices.

Dès octobre 1795, se créent 3 Sociétés Médicales ainsi que deux journaux : *Le Journal de Santé* publié par la Société d'Histoire Naturelle et *Le Journal des Mères de familles*, édité par J.M. Caillaux qui fut plus tard le premier titulaire de la Chaire de médecine infantile.

Le 6 juin 1798, la Société de Médecine de Bordeaux fut formée par la réunion de deux des sociétés médicales.

Le collège national de Chirurgie fut formé par Moulinier et siégea d'abord rue de Lalande, puis à l'angle de la rue des Ayres et de la rue des Lois (Porte Basse).

Ils furent les points de départ de la Faculté de Médecine. En effet, il n'existait alors que 3 écoles de santé (Paris, Strasbourg et Montpellier) destinées à fournir des officiers de santé pour les hôpitaux militaires.

CONTRAT D'ASSOCIATION DE DEUX IMPRIMEURS DE TOILE PEINTE A BORDEAUX AU XVII^e SIECLE

Document transcrit et présenté par Paul ROURIÉ

C'est dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que prit un essor considérable en France l'industrie de l'impression sur toile. Des ouvrages, des articles, des expositions ont été consacrés à l'activité et à la production des centres les plus florissants, Jouy, Mulhouse, Nantes, Neufchâtel. Il reste encore beaucoup à faire pour recenser et étudier d'une façon satisfaisante les manufactures qui ont fonctionné alors dans bien d'autres régions, en particulier dans la nôtre (1). Il faudra encore beaucoup plus d'efforts pour faire l'histoire des ateliers antérieurs, car, si l'imitation des « indiennes » commença en France dès la seconde moitié du XVII^e siècle, leur production fut interdite par un décret de 1686 et ne continua que d'une façon illégale et clandestine jusqu'en 1759, date à laquelle elle fut de nouveau autorisée. C'est à Marseille, semble-t-il, que furent installées les premières fabriques vers 1660. On en a signalé d'autres dans le Comtat, en Dauphiné, dans le Vivarais, dans le Languedoc, dans le Poitou, en Normandie, à Paris (2). Il ne paraît pas que l'on ait jusqu'à présent soupçonné que dès 1676 des imprimeurs sur toile aient exercé leur talent à Bordeaux. C'est l'intérêt du document que nous avons découvert que de le révéler. Les deux artisans qui s'associèrent alors n'étaient ni l'un ni l'autre originaires de la ville : l'un était né dans le Quercy (3), l'autre à Lyon, mais ils se disaient tous deux « habitant Bordeaux », ce qui peut faire supposer qu'avant de lier leur sort pour quelques années ils avaient déjà pratiqué le métier séparément dans la ville. Qu'advint-il de leur entreprise ? Ne fut-elle qu'une tentative sans lendemain ? Prospéra-t-elle jusqu'à l'interdiction ? Il faudra de nouvelles recherches ou un heureux hasard pour nous renseigner sur ce point.

1676, 22 décembre (Arch. dép. Gironde, 3 E 6604, f° 537).

Du vingt deuxième décembre mil six cens soixante seize après midy. Ont esté présents Jean Larmandie imprimeur en toile peinte natif du bourg de Fénélon paroisse de Sainte Mondanne en Quercy et Pierre Crespeut, aussy imprimeur en toile peinte, natif de la ville de Lion, et tous deux habitant de la présente ville de Bordeaux, paroisse Ste Eulalie, lesquels de leur bon gré et volonté ont fait passé et consanty le traité de société qui scuit. Scavoir que pendant le temps et espace de cinq années consécutives commancant ce jourd huy pour finir a pareil jour de l'année mil six cens quatre vingtz un ils seront et demeureront associés comme ils s'assossient par ces présentes a moytié de proffict et perte au travail de leur art et profession d'imprimeur en toile peinte. A ces fins ils demeureront dans mesme maison après le temps du quartier courant finy des maisons qu'ils occupent présentement à location, travailleront par ensemble avecq toute l'asiduitté et diligence possible et rapporteront fidellement dans lassossietté tout le gain et proffict que chascun d'eux fera, dont sera teneu estat

- (1) On trouve des indications intéressantes dans les ouvrages de Henri Clouzot (*Histoire de la manufacture de Jouy et de la toile imprimée au XVIII^e siècle*, Paris-Bruxelles, 1928, p. 141-143) et de Henry René d'Allemagne (*La toile imprimée et les indiennes detraite*, Paris, 1942 p. 120-121). L'article de Mlle Dietlin qui paraît dans le présent numéro de notre revue est une contribution importante à la connaissance de la manufacture de Beautiran.
- (2) Cf. en particulier les indications données par E. Depitre dans son ouvrage *La toile peinte en France au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris 1912.
- (3) La paroisse de Sainte-Mondane, dont était originaire Jean Larmandie, se trouve actuellement dans le département de la Dordogne, à une douzaine de kilomètres au S. E. de Sarlat mais elle appartenait bien au XVII^e siècle au Quercy.

et mémoire aussy bien que de la deppance quy se fera soit pour l'achapt des toilles et autres choses nécessaires pour leurs ouvrages, location de la maison, que payement des gages des serviteurs et servantes qu'ils tiendront sur un livre quy demeurera par devers ledit Larmandie et sa femme. Et pour scavoit et recoynostre le gain et proffict que Dieu leur fera la, grace de faire, ou la perte s'il en arrive, ce que Dieu ne veuille, ils feront comte toutes les semaines et partageront le proffict, s'il y en a, la despance hostée, bien entendu que chascun pourvoira a sa norriteure et entretien, et ne pourront se despartir de ladite sossieté, pour quelle cauze ou pretexte que ce soit, avant lesdites cinq années expirées que d'un commun consantement, à payne de trois cens livres contre celluy qui voudra résilier du présent contrat et se despartir de ladite sossieté, qu'il sera tenue de payer à l'autre partie pour luy tenir lieu des dommages et interestz, sinon que celluy qui voudra se despartir de ladite sossieté vouleust quitter le travail et négosse d'imprimeur en toille peinte pour prendre quelque autre employ soit à Bourdeaux ou ailleurs, qu'en ce cas il sera deschargé du payement de ladite payne. Et promettent lesdits assossies de bonne foy de s'entrecommuniquer tous les secrets et cognoissances qu'ils ont pour leurs ouvrages, sans se rien cacher l'un a l'autre, comme aussy demurent d'accor que ledit Cresput mettera dans le fons de la sossieté la some de trois cens livres de laquelle néanmoins il luy sera permis et loisible d'en pouvoir retirer en une ou plusieurs fois la somme de cens livres, et pour les autres deux cens livres elles resteront dans ladite sossieté, de laquelle en appartiendra et demurera irrévocablement acquis audit Larmandie la somme de cens cinquante livres, laquelle il prandra avant aucun partage des effectz de ladite sossieté, et les cinquante livres restantes seront prinzes et retirées de mesme par ledit Cresput, et pareillement à la fin de ladite sossieté il sera partagé égallément les utilz qu'ils ont, ensemble tous ceux qu'ils pourront achepter pendant leur dite sossieté. Et tout ce que dessus les parties ont promis d'exécuter et entretenir à payne de tous despans dommages et interests qu'ils ont soubzmis. Et a renoncé et a promis et juré, avecq pacte accordé, que quand bien ledit Cresput viendrait à se marier pendant le cours desdites cinq années il ne pourra par ce pretexte ni autre rompre ladite sossieté qu'en payant audit Larmandie ladite somme de trois cens livres de dommages et interests, a moins qu'il ne quitte, comme dit est, la profession d'imprimeur en toille pour prendre un autre emploi et profession. Faict à Bourdeaux dans mon estude en présence de Jean Jeandreau et Jacques de St Cristau — (4) demurans audit Bourdeaux tesmoings a ce requis.

Jean Larmandie - P. Cresput - Jeandreau -
Saint Cristau - Guion.

(4) Un mot non lu.

COMMANDE D'UN RETABLE POUR L'EGLISE DE RIONS

Document transcrit et présenté par Paul ROUDIÉ

Les contrats concernant des œuvres d'art méritent toujours de retenir l'attention. Celui que nous publions n'est pas à première vue un « beau document ». Il n'a pas été passé devant notaire ; c'est un simple sous-seing privé, rédigé assez maladroitement et brièvement par le sculpteur lui-même. Cependant il a l'avantage de nous donner le nom d'un artiste que nous ignorions jusqu'à présent et, selon toute vraisemblance, de nous permettre de dater et d'attribuer un ouvrage conservé et de qualité. Dans *Cadillac : aspects connus et inconnus d'un canton* (Bordeaux 1977), les chercheurs de l'Inventaire des monuments et richesses artistiques de la France ont signalé l'encadrement de l'arcade qui donne accès aux fonts baptismaux et y ont vu, à juste titre, les éléments d'un retable dédié à la Vierge « comme le prouve le chiffre MA peint sur le fronton ». Précisons même que ce retable devait bien compléter un autel dédié à Notre Dame de Pitié, car dans son *Album d'objets d'art existant dans les églises de la Gironde*, A. Brutails a publié (pl. 34 II) une photographie de l'état ancien de cette partie de l'église : dans l'arcade se trouve un autel et derrière celui-ci, dans un décor de rochers une pietà accompagnée de saint Jean et de la Madeleine ; il paraît certain qu'autel et décor ne remontaient pas au XVIII^e siècle, mais il est vraisemblable qu'ils indiquaient la permanence d'une dévotion. Autre indication probante, les angelots du retable portent les instruments de la Passion. Il nous paraît donc plus que probable qu'il faut voir dans ce décor l'œuvre d'Antoine Lasserre et renoncer à l'attribution à Berquin proposée, avec beaucoup de prudence, par les chercheurs de l'Inventaire, à partir d'une inscription où « rien n'indique qu'il s'agisse du même retable ». Nous faisons en revanche entièrement nôtres les considérations de ces chercheurs sur le style du retable où certains éléments rappellent le XVII^e siècle, tandis que d'autres (angelots, chutes de fleurs) « sont déjà presque rocaille ». Et cela n'est pas en contradiction avec les dates fournies par le document que nous publions, 1717-1721.

Il reste un point obscur dans le texte. Le nom de la paroisse où Lasserre dit résider se lit bien Illan. La première idée qui vient c'est de rectifier la lecture en Illats, pour obtenir le nom d'une localité proche de Rions, car quand la paroisse mentionnée n'était pas de la région où était rédigé l'acte, on avait l'habitude d'indiquer le diocèse ou la province. Mais il existe un village d'Ilhan dans les Hautes-Pyrénées près d'Arreau dans la vallée de la Neste de Louron et l'on sait que dans cette région il y eut au XVII^e et au XVIII^e siècle des ateliers fort actifs de sculpture spécialisés dans le décor religieux, le plus connu étant celui des Ferrère d'Asté (cf. Fr. Legrand, « La famille des Ferrère et les ateliers de Campan » dans *Œuvres d'art religieux. Inventaire du canton de Campan*, 1977, p. 9-23).

Si l'on admet que Lasserre venait bien des Pyrénées cela montrerait que certains artistes de cette région ne restaient pas enfermés dans leurs vallées mais partaient fort loin à la recherche de marchés.

1717, 19 septembre (Arch. dép. Gironde, G 3143, pièce 6).

Au jourduy 18 7bre 1717 a esté conveneu entre les soubsignés savoir messieurs les curé et bourgeois et habitans de Rions d'une part agissant par délibération et sr Antoine Lasserre sculpteur habitant de la paroisse d'Ilhan d'autre au sujet de la réparation de l'autel de Nostre Dame de pitié dans l'église de Rions, pour lequel moy susdit Lasserre ay produit un desain de retable signé de ma main, lequel je m'oblige d'exécuter de point en point et parachever



Cliché Inventaire général
Opérateurs MM. Chabot et Duban

par tout le mois de décembre prochain, pour réson de quoy je me forniré tous les materieaux et instrumans neceseres et nous susdits curé et bourgeois prometons payer audit sr. Lasserre pour ledit retable la somme de deux cens livres savoir le tiers, qui est la somme de 60 l. 13 s. 4, sur cette présente police, le secont tiers a motié travail et le final payement l'ouvrage faict et parfaict. Ainsi promis et aresté respectivement et faict doble dans la maison curiale dudit Rions le susdit jour mois et an que desus que ledit sr Lasserre a resseu et se contente.

Lasserre

J'ay resseu de monsieur le curé de Rions pour la continuation de l'ouvrage porté par la presante police la somme de soisante livres ce jourduy quart de decembre 1721.

Lasserre

LE TABERNACLE DE LA CHAPELLE DU COUVENT DE L'ANNONCIADE DE BORDEAUX

par Paul ROUDIÉ

Un dossier concernant l'ancien couvent de l'Annonciade, conservé aux Archives départementales de la Gironde (1), contient deux pièces ayant trait à l'exécution d'un tabernacle destiné à sa chapelle, dont voici la teneur :

1) « Jay receu de Madame de Castenau supérieure et madame Castaig boursière de la communotté de La Nonsiade de Bordeaux la somme de mille livres pour le montant du corps et la niche du tabernacle que je fait pour leur église, dont je les tiens quitte. A Bordeaux le 14 mars 1768.

Vernet »

2) « Au nom de Dieu
Aujourd'hui quatre aoust 1771 a été convenu entre les sousignés que moi, Pierre Vernet, sculpteur, m'engage envers Madame Labadie, supérieure, et Madame Castaing, bourcière des dames religieuses de l'Annonciade de Bordeaux a leur faire les deux ailles du tabernacle conformément au dessin que j'ay fait et présenté aux susdittes dames qui l'ont agréé. Lequel ouvrage sera fait de bon bois de chesne d'Hollande ; m'engage aussi a les faire dorer et reparer de grand or jeaune de Paris, a mettre les rayons qui manquent à la niche, a faire et placer deux bustes dans les deux vuides qui sont au couronnement des deux dittes ailles, scavoir a droite le buste de la ste Vierge et a gauche celui de ste Jeanne, reine de France. Tout ce que dessus doit être fait, bien exécuté et mis en place pour le plus tard le dernier de janvier de l'année 1772 par ledit Pierre Vernet pour le prix et somme de mille livres, qui seront payées par les dittes dames a la remise et placasson du susdit ouvrage. Fait double au monastère des religieuses de l'Annonciade de Bordeaux le 4^e aoust 1771.

Sr Labadie supérieure mère ancelle

Sr Castaing religieuse bourcière des Annonciades

Il sera permis au dit sieur Vernet d'emporter les vieilles ailles de l'ancien tabernacle.

JJ. Laraire (?) comme témoing des convantions cy dessus.
Vernet Pierre

J'ay receu le compteneu de la presente pollisse des ouvrages mantionés si dessus. A Bordeaux le 7 may 1772.

Vernet Pierre »

Il ressort très nettement de ces deux documents que le sculpteur Pierre Vernet construisit, sculpta et dora pour les religieuses de l'Annonciade en deux étapes, séparées par un intervalle de plus de trois ans, un tabernacle fort important. En effet, il s'agissait d'un ouvrage qui coûta au moins deux mille livres, puisque le premier document est le reçu d'un paiement fait en cours d'exécution, qui ne représentait peut-être pas la totalité de la somme due pour la première partie du travail, bien qu'il y soit question du « montant » du corps et de la niche. D'autre part, ce tabernacle était du type, dit tabernacle à ailes, qui comportait, outre l'armoire destinée aux Saintes Espèces, une « niche » c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, un élément destiné à l'exposition du Saint Sacrement, et deux appendices qui l'encadraient et lui donnaient l'allure d'un retable. Enfin le tout devait être doré.

(1) H supplément, Annonciades, liasse 78.

Les deux bustes prévus étaient bien adaptés à la destination du tabernacle, puisque l'ordre de l'Annonciade avait été placé sous le patronage de la Vierge en souvenir plus particulièrement du mystère de l'Annonciation par sa fondatrice, Jeanne de Valois, fille de Louis XI et femme de Louis XII, donc reine de France, bien qu'ayant été répudiée peu après l'accession au trône de son époux. Au XVIII^e siècle la princesse était sans doute considérée comme sainte par les religieuses de son ordre, comme l'indique le second document, mais en réalité elle ne fut canonisée qu'en 1950.

Si l'accord, qui ne fut pas passé devant notaire, prévoit que ces bustes seraient placés « dans les vuides qui sont au couronnement », cela ne veut pas dire que les ailes étaient déjà exécutées et devaient être seulement complétées, mais que le dessin présenté aux religieuses par le sculpteur ne précisait pas quelles figures seraient logées dans les cadres ménagés à la partie supérieure des ailes. Il est vraisemblable que Vernet avait des modèles tout prêts qu'il proposait à ses clients, quitte à les modifier ou à les compléter selon leurs désirs.

Pierre Vernet n'est pas un inconnu (2). Fils de Jean Vernet, sculpteur de Marseille venu s'établir à Bordeaux à la fin du XVII^e siècle, il naquit dans cette ville en 1697, s'y maria en 1728 et y eut une activité considérable pendant de nombreuses années. Il sculpta en particulier des mascarons pour la place Royale, des cheminées de marbre pour l'hôtel de l'Intendance et un très important retable de pierre et de marbre pour la chapelle de l'hôpital de la Manufacture, qui existe encore remonté dans le parc du château de la Dame Blanche au Taillan.

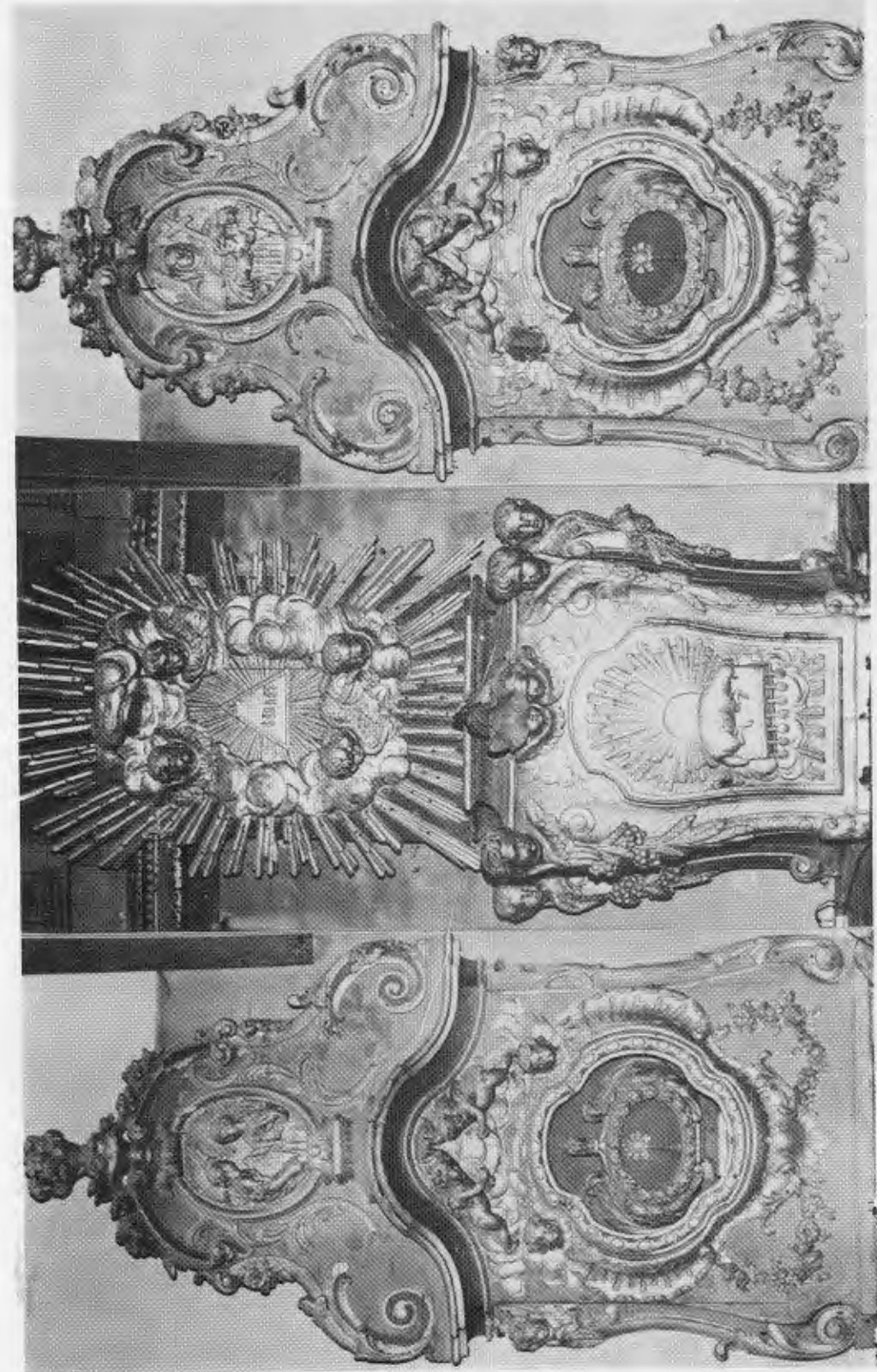
Le tabernacle de l'Annonciade vient s'ajouter non seulement à la liste des ouvrages de cet artiste connus par des documents, mais encore à la liste de ceux, beaucoup plus rares, qui ont été conservés et identifiés. En effet, un archéologue de notre société, L. Augier, a signalé en 1887 (3) un retable de bois acheté à Bordeaux « il y a une vingtaine d'années » et placé dans la petite église de Saint-Rémy, canton de Villefranche de Lonchapt (Dordogne). Ayant remarqué que les deux médaillons qui l'ornaient représentaient l'Annonciation et Sainte Jeanne de Valois, il considérait comme probable qu'il provenait du couvent de l'Annonciade.

L'hypothèse est confirmée par la découverte des documents que nous venons de présenter et l'examen du « retable », qui est en fait un tabernacle à ailes, correspondant bien à l'idée que l'on pouvait se faire de celui que Vernet avait fourni aux sœurs de l'Annonciade d'après les termes du reçu et du prix-fait.

Sur un gradin de bois blanc derrière le maître autel ont été installés trois éléments séparés les uns des autres, mais qui devaient normalement être rapprochés et même accolés, car ils semblent pouvoir très bien s'adapter les uns aux autres. L'élément central est le tabernacle proprement dit, de plan trapézoïdal, aux côtés galbés, surmonté non d'une niche, comme il est dit dans le reçu de 1768, mais d'une gloire. Le terme niche a très probablement été employé d'une façon impropre, car dans l'accord de 1771 il est précisé que Vernet mettra « les rayons qui manquent à la niche », ce qui suppose l'existence d'une gloire et non d'un dais. Les deux éléments latéraux, maintenant disjoints du tabernacle, sont tout à fait symétriques, comportant chacun au centre de sa partie basse une niche quadrilobée à l'intérieur de laquelle est logé un reliquaire de bois qui fait corps avec l'édicule et dans le couronnement un médaillon ovale. Du côté gauche le médaillon contient une Annonciation en relief, dont les deux figures

(2) Wieland Mayr, « Une famille de sculpteurs bordelais au XVIII^e siècle, les Vernet » dans *Revue Historique de Bordeaux*, 1914, p. 153-163, 246-260, 317-328. Marie-Madelaine Joubert, *Recherches sur le mobilier bordelais aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Catalogue des menuisiers, ébénistes, sculpteurs, doreurs sur bois et tourneurs-tabletters au XVIII^e siècle, 1979 (mémoire dactylographié p. 213-215).

(4) L. Réau. *Iconographie de l'art Chrétien*. Paris, 1958, t. III², p. 739



sont à mi-corps, qu'identifie, s'il en était besoin, l'inscription AVE MARIA. De l'autre côté une religieuse également à mi-corps tient une croix et tend sa main droite à un enfant placé devant elle. Là encore une inscription, Ste I. VALESIA, rend certaine l'identification.

On peut noter une légère discordance entre ces représentations et les termes du prix-fait, qui prévoyait seulement deux bustes. Celui de la Vierge a été remplacé par un groupe de deux personnages, mais il n'y a là rien de bien étonnant : le sculpteur a pu prendre une certaine liberté ou les religieuses, après réflexion, préférer une scène rappelant d'une façon précise le nom même de leur ordre. Ce sont sans doute aussi les religieuses qui ont suggéré que Jeanne de Valois soit représentée tenant un crucifix et recevant un anneau de l'Enfant Jésus. Cet iconographie était déjà adoptée au XVIII^e siècle.

Une dernière question doit être soulevée, celle du style du tabernacle. Il est tout à fait rococo : formes galbées et chantournées, feuillages onduleux, guirlandes de fleurs traitées d'une façon très naturaliste et très délicate, angelots mignards, figures élégantes et un peu précieuses pour l'Annonciation. Or, c'est un ouvrage du dernier tiers du XVIII^e siècle et l'on pourrait s'étonner que rien n'y indique une évolution vers le néo-classicisme. Un certain « retard provincial » est certes une explication plausible, mais il faut surtout considérer à notre avis que Pierre Vernet à cette époque était tout à fait à la fin de sa carrière, ayant plus de soixante dix ans quand il entreprit le travail et près de soixante quinze quand il l'acheva. Il n'est pas étonnant qu'il soit resté fidèle au style qu'il avait pratiqué toute sa vie et aux modèles qu'il possédait.

QUELQUES PIGEONNIERS EN LANGONNAIS ET REOLAIS

par P. COUDROY DE LILLE

Un extrait d'acte notarié trouvé dans les archives personnelles de la famille de Pontac, au château des Jaubertes, a attiré particulièrement mon attention. Si l'acte n'a pas été retrouvé, l'extrait suivant figurait dans un relevé de documents établi à la fin



Fig. 1. — Pigeonnier du Salin, château des Jaubertes, Saint-Pardon de Conques

du XVIII^e siècle. L'acte lui-même avait été passé pardevant M^e de Minbielle, notaire à Bordeaux, le 18 mars 1590.

« Traicté entre Pierre Lambert, maître maçon, et Mgr le Grand Sénéchal par lequel il promet de faire une fuye de 20 pieds en œuvre en rond et 25 pieds de hauteur en voûte, de pierre de ribot, la muraille de l'épaisseur de 2 pieds, ouverte dessus, un chapiteau sur la cime assis sur 6 piliers et lieu pour mettre une guérite, avec aussi les trous et échelles, portes doubles et ferrées avec la serrure fermant à clef et 2 larmiers tout autour de ladite fuye. Mettre sur la porte de la fuye une pierre où seront les armoiries dudit seigneur, et sur le chapiteau mettre une girouette que le sieur lui enverra, dans la métairie des Jaubertes près du Salin et ledit seigneur lui donnera 300 écus sols, 2 pipes de méture et une de milh, mesure de Castets, et une pipe de breuvage ».



Fig. 2. — Pigeonnier du château Filhot, à Sauternes

Or précisément, ce pigeonnier entièrement construit en pierre avec son magnifique dôme existe toujours, il domine sur une légère éminence la vallée de la Garonne, à quelques centaines de mètres à l'Ouest de l'enclos de pierre du parc des Jaubertes. Il est légèrement tronc-conique sur sa hauteur pour avoir une meilleure assise, et

sa description correspond bien aux clauses de l'acte. Il est construit en « pierre de ribot », c'est-à-dire petites pierres irrégulières noyées dans un abondant mortier, il comportant deux larmiers rapprochés dont l'un est à la base des ouvertures et l'autre de la coupole. Les 4 ouvertures aux points cardinaux sont rectangulaires et surmontées d'un simple fronton. Malheureusement le couronnement avec ses 6 piliers et la « guérite » n'existent plus. Le principal attrait du pigeonnier est sa superbe coupole de pierre, admirablement appareillée ; la partie extérieure du dôme est en pierre imitant des écailles pour mieux permettre l'écoulement de l'eau de pluie.

A l'intérieur la coupole apparaît dans toute la beauté de son appareillage parfait, avec un éclairage indirect qui lui donne encore davantage d'élégance. Les installations intérieures, depuis quatre siècles ont disparu. On ne voit pas les boulins servant de nichoirs, car l'intérieur est lisse et recouvert d'un enduit ; mais on voit les bois fichés dans le mur qui pourraient être des perchoirs. Les nichoirs pouvaient être en vannerie et suspendus, comme il arrivait parfois, car sur ces perchoirs on devine des crochets. Des poutres à angle droit au bas de la coupole montrent un trou central, c'est là qu'était fiché le grand pivot vertical qui permettait aux échelles de bois de tourner tout autour, pour qu'on puisse atteindre chaque nichoir et surveiller les couvées.

Si toute la partie intérieure a disparu, dans un pigeonnier proche on peut parfaitement se rendre compte des agencements habituels ; c'est au pigeonnier du château Filhot, à Sauternes, à l'Ouest des bâtiments. Celui-ci semble avoir été construit dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, avec des ouvertures classiques ; l'échelle pivotante est parfaitement conservée, les trous de boulins sont garnis d'une poterie ronde, et les perchoirs sont encore en place.

Le maître de céans aux Jaubertes était alors Jacques d'Escars de Merville, seigneur de Taillecat et d'autres lieux, gouverneur du Château du Hâ, grand sénéchal de Guyenne depuis 1569. Il avait acheté par contrat du 3 janvier 1587 le château des Jaubertes qu'il revendit le 10 août 1594 à Isabeau de Chassaignes, veuve du Président Raymond de Pontac et belle-sœur du célèbre Arnaud de Pontac, qui fut un grand évêque de Bazas. C'était un personnage très important dans la province par ses fonctions, qui lui furent longtemps conservées, par sa famille, par sa fortune ; c'est lui qui, avec le Maréchal de Matignon, contribua à rétablir la paix dans une Guyenne désolée par les guerres de religion. Et grâce à Henri IV la prospérité revint très vite dans les campagnes, les paysans se remirent à cultiver le blé, la vigne, le commerce repartit. Il n'est donc pas étonnant qu'à cette époque on se remette à édifier des pigeonniers dans la fertile vallée de la Garonne.

Les armoiries sont toujours visibles au-dessus de la porte d'entrée ; dans un cartouche ovale en ronde bosse, aux bords légèrement décorés, on lit le blason de la grande famille limousine des Pérusse des Cars, « de gueules au pal vairé ».

Le lieu-dit « le Salin » porte un nom très évocateur ; c'était le lieu de débarquement du sel par les gabarres de la Garonne pour toutes la région de Langon ; d'ailleurs, sous la ferme voisine de grandes caves voûtées aérées se voient toujours, c'est là que le sel était entreposé avant sa distribution. Ce nom de lieu a été conservé.

Lorsqu'on essaie de recenser les pigeonniers à dôme de pierre en Gironde on s'aperçoit qu'ils sont relativement nombreux. C'était au sens littéral du terme des « fuyes », c'est-à-dire des colombiers en pierre, cylindriques comme des fûts, dont le seul usage était l'élevage des pigeons. Comme les nichoirs pouvaient être installés depuis le bas jusqu'en haut, on y mettait un peuplement très important : 400 à 800 nids pouvaient donner, avec les pigeonnaux beaucoup plus de 1000 oiseaux.

C'est ainsi qu'au château Latour, à Pauillac, dans les vignes, proche de l'enclos du domaine, il y a un pigeonnier qui ressemble comme un frère à celui des Jaubertes ;

mêmes ouvertures, même coupole de pierre avec même parement extérieur, et de plus la guérite avec 6 colonnes et la girouette sont encore en place. Il ne s'agit certainement pas d'une simple coïncidence, car la réplique est exacte ; on pourrait admettre qu'il s'agirait d'un même architecte, ou d'une même école, en tout cas l'époque de construction est la même. Le propriétaire du château Latour à ce moment était Arnaud de Mullet, riche président au parlement de Bordeaux.



Fig. 3. — Pigeonnier du château Lagrange, à Fontet

Dans l'Entre-Deux-Mers on peut en dénombrer plusieurs de ce type. Ainsi celui qui est proche du château de Camarsac comporte une magnifique coupole, comme celui du château de Preissac, à Dagnac. A chaque fois une châtellenie importante semble indiquer que de telles fuyes étaient privilège de la noblesse.

A une douzaine de kilomètres à l'Est du pigeonnier des Jaubertes, dans la commune de Fontet, avec une exposition semblable, un très joli pigeonnier demeure en place ; il comporte une coupole recouverte de tuiles plates permettant un bon écoulement

des eaux ; il a quatre ouvertures comparables mais un seul larmier. Le château dont il dépendait est voisin de l'église ; il a été récemment restauré ; son nom a changé, château de Sufferte d'abord, puis de Lagrange, il est toujours habité et comporte selon un plan classique un corps de logis avec tour ronde à chaque angle.

Or dans un texte d'archives j'ai trouvé la mention « ...et finalement en ladite maison eslevée à quatre tours bassecourt et offices et dépendances... située dans la paroisse de Fontet bastie par ledit feu Hugues de Sacriste... » Cet Hugues de Sacriste, seigneur de Marques, Sufferte, originaire de Marmande, avait épousé en 1592 Jeanne de Ségur, fille du riche seigneur de Francs et Saint Ujean près de Bordeaux ; il est probable qu'il fit construire notre colombier en même temps que le château ; nous nous trouvons donc dans la même époque du règne d'Henri IV.

Le seigneur d'Yquem faisait aussi construire un pigeonnier en 1604 ; avec la paix retrouvée, les colombiers apparaissent, la colombe n'a-t-elle pas toujours été messagère de paix et de bonheur retrouvés ?

DOCUMENTS SUR UN HOTEL PARTICULIER BORDELAIS

présentés par P. COUDROY DE LILLE

En étudiant les archives de la famille de Lavaissière de Verduzan j'eus la bonne fortune de trouver un petit dossier relatif à la construction d'un hôtel particulier de leur aïeul sur la Place Dauphine, à Bordeaux. Ce dossier était presque complet, avec copie du procès-verbal d'adjudication, plans établis par l'architecte Laclotte, et des reçus ; son intérêt m'a paru justifier une communication au Groupe Jules Delpit.

Ainsi se trouve vérifiée sur un point particulier l'opinion du Professeur Pariset, qui indique à la page 639 de l'excellent ouvrage *Bordeaux au XVIII^e siècle* : « Les Laclotte ont modelé le visage du quartier qui va de la Place Gambetta à Saint-Seurin ». Une belle demeure bordelaise de plus peut être attribuée à Etienne Laclotte, quoiqu'on ne puisse déterminer avec précision quelle part lui revient dans cette maison qui faisait partie d'un lotissement municipal dessiné par les architectes de la ville sur un plan directeur.

L'acte d'adjudication se fit le 29 mars 1769 dans la chambre du conclave de l'Hôtel de Ville : « d'un emplacement situé sur la Place Dauphine, hors Porte-Dijeaux, sur l'ancien cimetière de l'hôpital Saint-André, marqué sur le plan par N° 2, de la contenance de 62 toises 2/3 »... « S'est présenté Sr Etienne Laclotte maître architecte de la présente ville, lequel a déclaré enchérir ledit emplacement à 52 livres la toise, déclarant agir pour Monsieur de Verduzan ».

Les plans sont incomplets. Ne figuraient au dossier que ceux du rez-de-chaussée et de l'entresol. Au rez-de-chaussée il y avait sur le devant 3 boutiques à louer, une longue entrée cochère donnant sur une grande cour bordée d'une remise, d'une écurie à quatre box à chevaux avec sellerie, chambre du cocher et serre à fumier ; l'escalier est de plan rectangulaire, dans une cage vaste. A l'entresol on trouve des chambres pour le service et pour les domestiques. Les plans sont signés par Lavaissière de Verduzan et Laclotte aîné.

Les reçus d'espèces sont intéressants car ils donnent des dates. Le propriétaire donna à l'architecte Laclotte un total de 31.000 livres par paiements échelonnés du 15 février 1770 au 11 avril 1771, sans doute date de terminaison des travaux, puisque le relevé porte une quittance à la fin. Il est probable que Laclotte agissait en tant qu'entrepreneur général, et que tout l'aménagement intérieur de l'immeuble est de son fait.

Cet hôtel particulier est situé actuellement au n° 28 de la Place Gambetta. Il appartenait au début du siècle au Lieutenant-Colonel Albert de Gaalon, gendre de Pierre-Charles Nairac ; il fut vendu vers 1920 à un industriel, Sylvain Mathieu, qui y installa le siège social de la Compagnie bordelaise de produits chimiques. Il fut acheté en 1976 au petit-fils de ce dernier par le Secrétariat d'Etat à la Culture, et le Directeur régional, M. Xavier Oury, y a transporté plusieurs services relatifs aux antiquités et à la Culture. L'immeuble voisin, au n° 26, ancien hôtel Goislard de Monsabert, a été depuis longtemps absorbé pour l'agrandir.

Le propriétaire initial était un Réolais, Messire Gabriel-Barthélémy de Lavaissière de Verduzan, seigneur de Verduzan, la Basse-cour, Capchicot ; il avait épousé en 1750 à La Réole, Marie-Madeleine de Briet, riche héritière d'une famille de magistrats bordelais, et c'est grâce à cette fortune, probablement, qu'il fit édifier ce magnifique hôtel où il vivait une partie de l'année après des séjours à la campagne, à Aillas. C'est, en effet, un très bel immeuble, muni d'un escalier orné d'une jolie grille de fer forgé ; les intérieurs ont conservé boiseries, cheminées et beaux parquets.

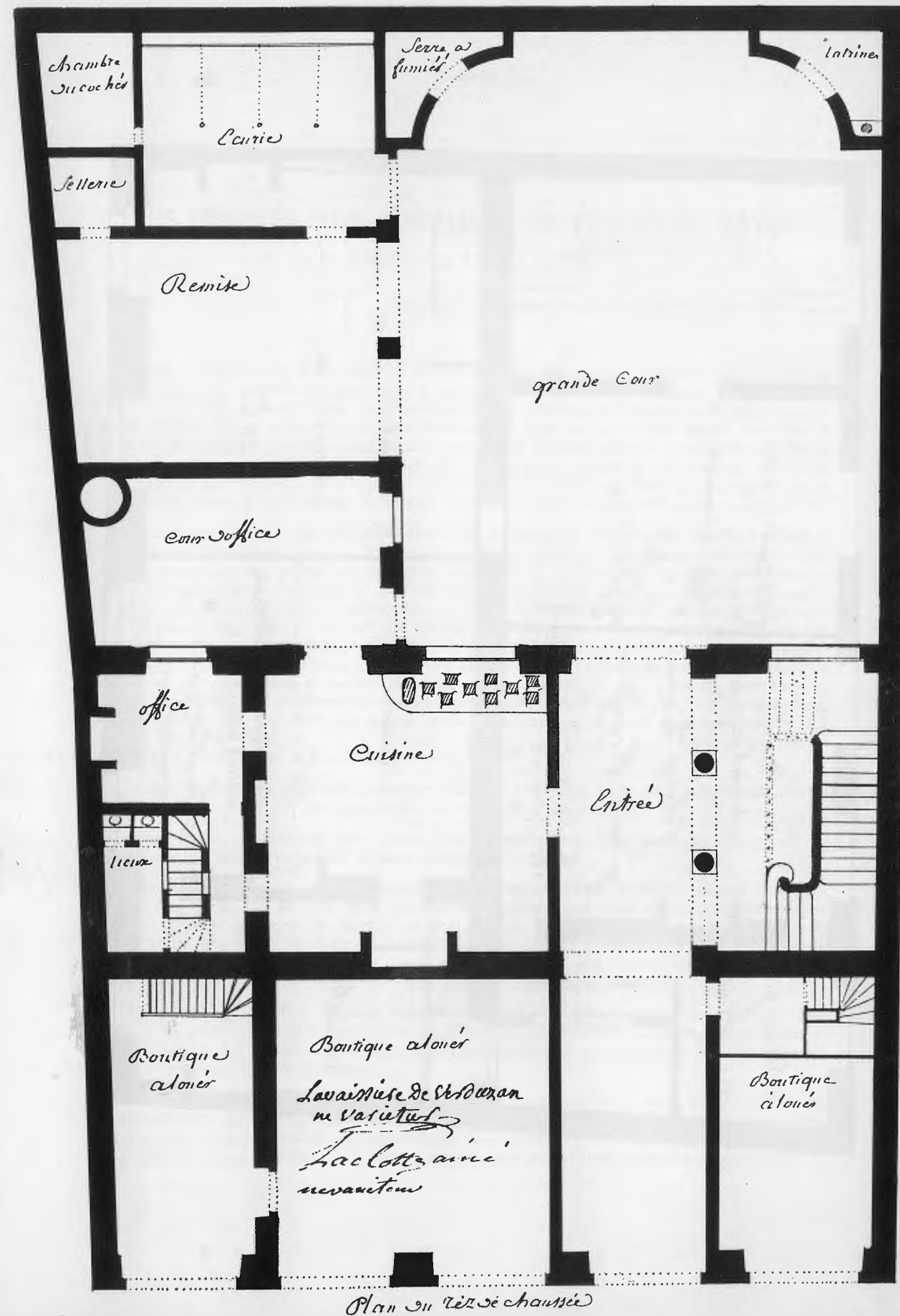
La construction de la Place Dauphine s'étendit dans le temps. Si la Porte Dijéaux fut élevée en 1748 et décorée en 1753, si les maisons qui l'entourent sont contemporaines, les adjudications des terrains des quatre côtés de la place ne se firent qu'à partir de 1760. Le grand Tourny n'était plus là pour poursuivre l'avancement des travaux de son zèle incessant. Cela nous a valu d'ailleurs un alignement de façades différentes de celles qu'on a l'habitude de voir aux Allées de Tourny ou à la Place du Parlement. Les étages sont plus hauts, les combles réguliers plus grandioses, les mascarons se détachent sur des cartouches décorés de façon plus savante. On est à la frontière des styles Louis XV et Louis XVI bordelais. L'invention des deux grands angles arrondis au Nord donne beaucoup de grâce à la Place Dauphine dont deux grandes artères partent en diagonale.

Aux archives municipales de Bordeaux il y a un dossier DD 16 a et b, qui nous renseigne sur toutes les adjudications municipales de la place, donnant les noms des lotisseurs. Il s'agit pour la plupart d'artisans aisés ou de bourgeois qui conquièrent peu à peu le Mont Judaïque ; les constructions sont soignées. A raison de deux arcades par maison, l'actuel magasin du Printemps groupait trois habitations, dont celle d'Hugues Corcelle, maître charpentier de haute futaye ; puis jusqu'à l'angle de la rue Nancel Pénard (ex rue Dauphine) on trouvait trois menuisiers : Jacques Péchade, Antelme Collet, Jean-Baptiste Faucher. En face, à l'Ouest, on rencontrait deux sculpteurs, Massé et Jean Arnaud ; Alexis Sabaro, plâtrier ; Baltazar Périer, marbrier.

Au côté Ouest, il y avait quelques nobles, M. de Verduzan, Guillaume Labottière, marchand libraire ; le Sieur Legras, le chevalier Chassaing, le Sieur Delezé. Au côté Nord, on trouvait Jean Dumaine, serrurier ; l'archiprêtre Léonard Desboutges, Mathereau aîné, maître en chirurgie ; Etienne Bayle, maître architecte de la ville avait acheté un emplacement dans l'arrondi. Sur la façade Est, on trouvait Jean-Baptiste Thibaut, écuyer, ancien consul de la Bourse ; Antoine Dorse, maître serrurier. D'autres emplacements furent achetés par des architectes : Nicolas Béraud, maître architecte de la ville, Michel Voisin, Richefort.

La Place Dauphine fut inaugurée officiellement le 16 mai 1770 ; les maisons n'étaient pas terminées, ainsi celle de M. de Verduzan, et de plus les adjudications ne finirent qu'en 1774. Une fontaine prévue ne fut jamais construite. Le plan général avait été établi par un architecte parisien, Bureau de Chefdeville ; l'architecte officiel de la ville, Portier, dirigea une partie des travaux, on sait que Michel Voisin édifia quelques maisons. A la liste des constructeurs on peut donc ajouter les noms de Béraud, Etienne Laclotte, Richefort.

La décoration d'un certain nombre de façades dût être effectuée par les sculpteurs qui habitaient ici, tels Massé, Jean Arnaud et Périer. La maison située au n° 3 de la rue Nancel-Pénard est très richement décorée sur la façade par un balcon massif soutenu de gros cartouches, par des décors de guirlandes, des têtes amusantes et des ouvertures rondes ; le sculpteur Massé demeurait en cet immeuble dont il dût effectuer l'ornementation. Plusieurs maisons de Bordeaux, ont des décors comparables, on devrait pouvoir retrouver la facture des divers ornemanistes.





Plan de l'entresol

LES COMPTES D'UN MARCHAND DE PIERRE DE BAYON

(Gironde) 1737 - 1776

par Jean CAVIGNAC

Dans un travail sur les *Carrières et carriers du Bourgeois au XVIII^e siècle*, effectué à l'occasion du Congrès national des Sociétés Savantes de Saint-Etienne (1973), j'avais constaté le rôle essentiel joué par les marchands revendeurs de pierre et regretté que nous n'ayons pas à notre disposition les archives d'un de ces « marchands pierriers ». Grâce à M. Roudié, j'ai pu consulter les papiers de Martin Lataste, marchand de Bayon (canton de Bourg) qui appartiennent à M^{me} J. Du Buit, dont l'époux a classé et étudié ces papiers qui jusqu'à ces dernières années étaient conservés dans la propriété même de Martin Lataste, à Nodeau, commune de Saint-Ciers-de-Canesse (canton de Bourg).

Parmi ces papiers, figurent trois livres de comptes à côté d'actes notariés divers : l'un de ces livres concerne les travaux de culture effectués par Martin Lataste sur ses terres (coté T) ; le second est un livre bouillard de 1770 à 1777 où sont notées à la suite les opérations journalières du commerce des pierres (coté C) ; le troisième enfin, le plus intéressant, intitulé simplement « Livre pour Martin Lataste » est un gros registre de 490 pages (25 x 35 cm) couvert de parchemin ; l'auteur y retrace par comptes clients ses opérations commerciales de 1737 à 1776 qui concernent essentiellement le commerce de pierres, mais aussi à l'occasion la vente de ses vins ou l'achat de bois. Cette comptabilité est peu orthodoxe et les comptes des divers clients s'y chevauchent dans le plus grand désordre, les mentions des expéditions étant entrecoupées de plus de mentions de paiements. M. Du Buit l'a appelé « memorandum », n'osant pas, avec raison, lui donner le nom technique de « journal ». Disons qu'il s'agit d'un livre à mi-chemin entre le « journal » et le « brouillard ».

Aussi les données chiffrées sont-elles difficiles à dégager et le plus intéressant réside dans les indications sur les modalités du commerce de la pierre.

Mais avant d'examiner ces indications, il nous faut dire quelques mots sur le commerce de la pierre et sur Martin Lataste lui-même.

Les carrières de pierre du Bourgeois fournissaient deux sortes de pierre : la première, dite de Roque de Tau était une pierre moyennement dure et venait des carrières situées entre le ruisseau de Gauriac et Bourg inclusivement : elles sont situées le long de la route qui longe la Gironde entre Bourg et Blaye. La seconde, dite « pierre de Bourg » plus dure et plus chère tirée des carrières à ciel ouvert dans les paroisses entre Tauriac et Saint-André-de-Cubzac, en particulier celle de Marcamps.

La pierre qu'expédiait Lataste, marchand à Bayon, appartenait à la première catégorie : la pierre de taille était tirée de galeries souterraines et le moellon ou *ribot* de « tombées de rocher » obtenues par « escarpement », c'est-à-dire par creusement de galeries sous le bas du massif.

Ces carrières étaient exploitées « de temps immémorial » mais, le « boom » de la construction qui saisit Bordeaux au XVIII^e siècle intensifie leur exploitation : la pierre entre alors dans le circuit de l'économie marchande et les règlements traditionnels craquent. Le premier rôle passe des pierriers aux marchands revendeurs de pierre ou

« marchands pierriers » qui font les prix. Le commerce met la main non seulement sur l'exploitation des carrières, mais aussi sur les moyens de transport indispensables, les bateaux. Du point de vue social, on assiste à une prolétarianisation de nombreux artisans qui ne sont plus indépendants que par une fiction fiscale et à l'autre bout de la chaîne, à l'apparition d'une couche de marchands issus certes des pierriers, mais qui deviennent des « bourgeois ».

Martin Lataste ne fait pas exception : il appartient à une famille de pierriers : son père Jean était pierrier à Bayon, ainsi que deux de ses oncles, Jacques et Antoine ; ses deux tantes Marie et Pétronille épousent deux pierriers de Gauriac, Jean Sou et Pierre Coustaud. Martin Lataste et son frère Antoine, lui aussi marchand pierrier épousent en 1723 les deux filles d'Helies Courpon, notaires à Villeneuve. De Jeanne Courpon, Martin Lataste aura huit enfants :

- Antoine, mort entre 1781 et 1792, qui reprendra le commerce de la pierre ;
- Jean-Baptiste, dit *Baptiste*, qui, après avoir travaillé avec son père, devient en 1754 notaire et procureur à Bourg ;
- André, dit *Petiton*, mort à Saint-Domingue le 11 décembre 1785 ;
- Jeanne-Françoise qui épouse le 15 juin 1755 Jean Glaude, marchand, dont le fils sera médecin à Paris ;
- Françoise-Magdeleine qui épouse en 1766 Jean Quimeau (ou Quimort), capitaine de navire dont descend M^{me} J. Du Buit, propriétaire des papiers Lataste ;
- Marie ;
- Jean Helies (ou Elies), officier bleu dans la Royale en 1752, puis « habitant » à Saint-Domingue où il meurt le 11 mars 1775, laissant une plantation avec 29 esclaves mâles, 8 négresses, 33 négrillons et négrittes valant le tout 130.000 livres.

Martin Lataste laisse donc à ses enfants des situations enviables et on peut dire que son commerce a été lucratif.

Il exerce son métier depuis 1732 et pratiquement jusqu'à sa mort ; son livre s'arrête en 1777 et il teste le 6 mai 1778.

1° LA CLIENTELE DE LATASTE.

La clientèle de Lataste est assez diversifiée dans l'éventail des professions comme dans l'espace, mais au fur et à mesure de sa ... carrière, sa clientèle tend à se réduire aux architectes bordelais qui occupent une part importante de ses rentrées financières, dès 1745.

Bien que certains clients ne soient pas mentionnés que par leur nom, on peut se faire une idée des professions des clients par les mentions qui sont faites :

- marchands et négociants : 17 ;
- architectes : 14 ;
- artisans et petits commerçants : 15 (4 tailleurs de pierre, 1 marbrier, 4 charpentiers de barriques, 1 cloutier, 1 charpentier de haute futaie, 1 boulanger, 1 droguiste, 1 chirurgien) ;
- nobles (4) et parlementaires (4) : 8 ;
- ecclésiastiques : 6 ;

- gens de loi : 6 (2 notaires, 1 procureur-syndic, 1 greffier, 2 syndics de marais) ;
- propriétaires : 4 ;
- divers : 3 (1 matelot, 1 meunier).

Total : 73.

Un groupe apparaît comme sous-représenté, celui des « bourgeois », propriétaires ou non, qui constituent sans doute l'essentiel des gens désignés par leur seul nom.

Du point de vue géographique, on peut diviser la clientèle de Lataste en plusieurs zones (là aussi, la destination finale n'est pas toujours indiquée).

- Bordeaux : 32 (dont Chartrons : 5).
- Banlieue : 2 (Bègles, Courréjean).
- Bourgeois (9), Blayais (12), Cubzaguais (2) : 23.
- Entre-deux-Mers : 12.
- Médoc : 4.
- Jonzac : 1.

Total : 74.

Bordeaux (43 % des mentions) représente le principal débouché de Lataste, cela est normal, et, en volume comme en argent, la proportion est sans nul doute supérieure, car les gros clients, les architectes, sont tous à Bordeaux.

Ces architectes, que nous n'avons pratiquement pas vu dans les actes notariés, apparaissent ici en force et c'est le principal intérêt de ce livre de comptes. Si on les rencontre peu dans les actes notariés, c'est que les commandes de pierre se faisaient par lettre ou par « ordre verbal ». Dans le livre de Lataste, au contraire leurs comptes sont très importants ; malheureusement, ils désignent rarement les chantiers auxquels les pierres sont destinées.

Le premier architecte qui figure de façon conséquente est Michel Voisin, architecte aux Chartrons, le 20 janvier 1745 :

« Doit M. Voizin dit Laroze, maître architecte aux Chartrons pour à lui envoyé dudit jour, soixante demi-pierres et six doublerons et n'ayant pas fait de prix avec lui, il me la payera au cours en luy envoyant quatre doublerons pour faire le cent ; » (p. 108).

Voisin, « entrepreneur des Ponts et Chaussées de Sa Majesté dans cette province » a, semble-t-il, participé à la construction de la Place Royale, bien qu'il ne soit pas cité dans l'ouvrage de Paul Courteault. En effet, le 8 octobre 1746, Lataste inscrit à son compte :

« pour un voyage de ribot qu'il a fait donner à la place Royale » (p. 139).

Un autre chantier est également mentionné le 30 octobre suivant : « il m'a compté chez lui à Bordeaux la somme de trois cens onze livres dis sous et ce pour le montant de treze cens et demy de pierre que je lui ay fourni pour les glacières et chopes de la Porte Dijaus » (*ibid.*).

Un autre architecte connu apparaît peu après, en 1748, Alary. Lataste est également en contact avec son frère, aubergiste « près et hors la porte des Capucins » à qui il vend le vin de sa propriété de Bertou. De 1748 à 1765, Lataste vend à Alary l'architecte pour 16.351 livres de pierre et de ribot.

Nous n'avons pas de mention précise de chantier pour cet architecte, sauf la suivante :

« 28 février 1757, ledit sieur m'avoit fait prendre 175 pierres que j'aves envoyé pour la maison de force en conformité des ordres de Monseigneur de Tourny » (p. 282) et plus loin :

« 1758 — 23^e janvier envoyé pour le compte de la ville suivant l'ordre de Mr l'Intendant...

... Du 31 may, envoyé pour ladite maison de force

... du 16 dudit (juillet) reçu de Mr Bonfin le contenu cy dessus pour solde » (p. 283).

D'autres architectes apparaissent également plus épisodiquement : Blanc (1754), Lartigue (1754, 1766, 1768 et 1775), Dupuy (1754), Richefort (1757), Tardy (1762-1765, puis après un procès entre les deux hommes, à nouveau en 1773 pour un chantier aux Chartrons), Ribaille dit la Douceur (1760-1764), les frères Laclotte (1760 à 1776), Rousseau (1758, 1761, 1763), Valence et Malescot « pour la bâtisse de M^e Briand » (1771), p. 433.

En 1773 et 1775, nous voyons apparaître dans les comptes de Lataste deux grands chantiers bordelais, le Grand Théâtre et le Palais Rohan :

« 1773, 22 Xembre, envoyé à la Nouvelle Comédie pour Godefroy et Chalifourt, 175 moillons » (pp. 461-462).

Les envois de moellon durent jusqu'au 8 juillet 1774 pour un montant total de 726 livres. On sait que Godefroy et Chalifour avaient été chargés de l'entreprise des fondations du théâtre par adjudication du 4 décembre 1773 et qu'ils s'approvisionnaient en pierre de Roque de Thau.

Le 17 janvier 1775 (p. 477), un certain Marote figure dans le livre : Lataste lui envoie des pierres et du moellon.

Le 3 mai suivant, Lataste précise :

« Envoyé à Marote pour l'Archevêché à un nouveau chantier 175 moillon ».

Ces deux comptes sont peu importants numériquement, car Lataste est en fin d'activité, mais ils témoignent de l'approvisionnement en pierre de la Roque de deux grands chantiers bordelais.

2^e LA PIERRE : EXPLOITATION, VOLUME ET PRIX DES EXPEDITIONS.

Martin Lataste, bien que possédant des *tombées* n'était pas lui-même exploitant ; tout au plus avançait-il de l'argent à des pierriers ; il faisait également exploiter une tombée sur ses terres : ainsi, le 26 janvier 1773, il note sur son livre brouillard C, (fol. 93) :

« J'ay reçu de Martin Grimard la somme de 76 l. 10 s. qui me revenet du droit de 4500 de pierre qu'il avoit fait tirer sous ma vigne de Tinturin, 4095 et sous le Soumanling, 405 ».

Le droit était donc de 17 livres tournois le mille et ce n'est donc par le propriétaire qui pouvait faire fortune, mais le marchand.

Il est difficile de se rendre compte du volume des expéditions : un sondage effectué pour 1771 dans le livre brouillard C donne les résultats suivants :

| | |
|-----------------|------------|
| janvier | 26 bateaux |
| février | 38 |
| mars | 37 |
| avril | 25 |
| mai | 39 |
| juin | 5 |
| juillet | 0 |
| août | 64 |
| septembre | 56 |
| octobre | 50 |
| novembre | 44 |
| décembre | 14 |

Total 398 moyenne mensuelle 33 bateaux

A une moyenne de 150 pierres par bateau, cela donne un total annuel de 60.000 pierres par an et de 5.000 par mois.

Si l'on revient au livre « memorandum » pour examiner les comptes clients, on constate des chiffres du même ordre. Ainsi en 1752, Lataste expédie au seul architecte Voisin : 51 bateaux de 100 pierres, un de 50, un de 125, soit 5.275 pierres, ce qui à 24 livres le cent fait 2.456 livres, plus 5 bateaux de moellon faisant 5 cents 1/4 à 10 livres le cent, soit 52 l. 10 s.

Pour les frères Laclotte en 1766, le volume est plus considérable :

| pierres (24 l. le cent) | prix unitaire | nombre | prix total |
|------------------------------|---------------|--------|------------|
| 42 bateaux de 175 p. à 42 l. | | 7000 | 1680 |
| 11 bateaux de 150 p. à 36 l. | | 1650 | 396 |
| 46 bateaux de 125 p. à 30 l. | | 5750 | 1350 |
| 18 bateaux de 100 p. à 24 l. | | 1800 | 432 |
| 1 bateau de 75 p. à 18 l. | | 75 | 18 |
| TOTAL | : 127 bateaux | 16275 | 3692 |

| moellon (12 livres le cent) | prix unitaire | nombre | prix total |
|------------------------------|---------------|--------|------------|
| 22 bateaux de 175 p. à 21 l. | | 3850 | 464 |
| 20 bateaux de 150 p. à 18 l. | | 3000 | 360 livres |
| 18 bateaux de 125 p. à 15 l. | | 1125 | 270 |
| 2 bateaux de 100 p. à 12 l. | | 200 | 24 |
| 1 grand bateau 16 l. | | (160) | 16 |
| TOTAL | : 61 bateaux | 8335 | 1134 |

TOTAL GENERAL : 188 bateaux 4826 l. t.

Le prix de vente de la pierre a varié assez peu au cours du XVIII^e siècle. De 1739 à 1750, il a tendance à baisser : le prix du cent de pierres de la Roque de Thau rendu à Bordeaux passe de 23/24 livres à 20 et même 19 ; mais nous savons que cela correspond à une dégradation de la qualité, les pierres étant d'une longueur inférieure à la jauge. A partir de 1751, année où le contrôle se renforce (Lataste parle de « nouvelle jauge », mais c'est en fait un retour à la norme), le prix est fixé à 24 livres le cent et il reste à ce taux jusqu'en 1775 ; ce n'est qu'en 1776 et 1777 qu'on trouve des prix de 25/26 et 25/27 livres le cent.

Pour le moellon, le cent vaut 10 livres de 1744 à 1749, il varie entre 11 livres et 13 livres 14 sols de 1751 à 1761. En 1762 et ce jusqu'en 1777, il reste fixé à 12 livres.

3° LE TRANSPORT

Lors de notre étude sur les carriers et carrières de Bourg, nous avons constaté la prédominance des marchands sur les bateliers. Cette situation se retrouve dans le cas de Lataste qui utilise de nombreux bateliers.

Cela se faisait, surtout au début, sous forme d'association, le marchand avançant l'argent à un batelier pour équiper le bateau : ainsi, le 13 novembre 1741, on trouve la mention suivante :

« Doit Pierre David matelot du lieu de Liotard, paroisse d'Ambarès d'argent a lui prêté à Bourg ledit jour pour finir de payer les charpentiers qui ont accomodé sa gabarre, dix livres » (p. 77).

Ainsi, le marchand s'assurait les services d'un batelier qu'il employait en association formelle, mais en fait comme un salarié, le paiement se faisant au voyage : le 9 décembre 1746, on trouve ainsi un voyage où Lataste fournit la chaloupe :

« j'ay convenu avec Lambert dit le Fray qu'il yra naviguer ma chaloupe à raison de quatre livres par voyage près ou loin et le 11 dudit ledit Lambert a fait un voyage de cochons à Macau... » (p. 106).

Du 11 décembre 1746 au 24 février 1747, Lambert effectue pour Lataste 30 voyages de pierres.

En mai de la même année, un autre batelier est embauché à 5 livres le voyage : « Duxième du mois de may, j'ay fait charger Seguin dit le Ventre au Rigalet et je luy donne par voyage 5 lb » (p. 162).

Même si le batelier acquiert un bateau et travaille nominalelement pour son compte, il reste dépendant du marchand dont il est débiteur : ainsi le 7 juillet 1748, Lataste écrit :

« J'ay cédé à Pierre Seguin dit Graveline la gabarre de son frère que j'ay fait donner le radoub à Bourg pour la somme de sept cens soixante dis livres... » (p. 162).

Le lendemain, Seguin commence ses voyages pour le compte de Lataste ; le 24 avril 1750, Seguin lui doit encore 214 lb, 1 sol, 9 deniers (pp. 167 et 169) et fin novembre 1752, Seguin continue ses voyages pour achever de rembourser le prix de la gabarre.

Lataste prêtait également ses bateaux pour d'autres opérations commerciales :

« le 23 aoust 1763, le Pitchon de Lamau m'a remis ma chaloupe la Francoize que le lui aves donné à naviguer aux moulles le 8 juin dernier... ensemble trois cens neuf livres en espèces pour le tiers que je deves avoir de net produit... »

« ...Et le 26 dudit (septembre 1763) avoir donné ladite chaloupe à naviguer à Sebilau et Surin... » (p. 320).

La domination des marchands sur les bateliers s'explique par le coût élevé des bateaux qui valaient suivant le tonnage entre 300 et 2000 livres. Le 2 novembre 1771, Lataste écrit :

« j'ay vendu à Estienne Lataste dit Haranquet ma gabarre neuve appelée la Trienne pour le pris et somme de treze cens livres qu'il promet me payer dans six ans » (p. 435), le compte ne sera clos que le 8 novembre 1778.

♦♦

Bien que Lataste possède lui-même des carrières, il est rare de trouver des mentions d'exploitation semblables à celles des actes notariés ; par contre, ce qu'on ne trouve pas dans les actes notariés et qui figure dans le livre de Lataste ce sont les indications sur l'étendue et le poids économique des clients d'un marchand pierrier, alors que jusqu'ici nous ne possédions aucun document de ce type.

Bien que cela ne constitue pas une surprise, la part croissante des architectes bordelais constitue un phénomène en relation avec le développement urbain de Bordeaux au XVIII^e siècle. Mais, de plus, les papiers de Lataste montrent que ce développement profite localement non aux pierriers exploitants, mais aux marchands pierriers qui sont des pierriers qui changent de statut social pour accéder à la bourgeoisie : Martin Lataste qui en 1756 ne s'intitule que « pierrier » est devenu vingt ans plus tard « bourgeois et marchand de Bayon » ; il possède plusieurs propriétés dans le Bourgeois, un de ses fils est notaire à Bourg, un autre vient de mourir à la tête d'une « habitation » à Saint-Domingue.

Les papiers de Lataste et particulièrement son livre de comptes ont donc à côté de leur intérêt pour l'histoire de la construction et de l'urbanisme bordelais un intérêt du point de vue de l'histoire sociale d'un groupe de marchands spécialisés.

OBSERVATIONS SUR UN LIVRE-JOURNAL D'UN MARCHAND DE MODES EN 1755

par le Docteur CASTÉRA

Les vieux papiers contiennent souvent une part de secret et nous font découvrir parfois un univers inattendu. Je ne me doutais pas en décollant les feuillets qui formaient l'épaisseur des côtés d'un vieux carton à dessin recouvert de parchemin, que j'allais entrer dans la boutique d'un marchand de modes et déchiffrer les noms étranges de pièces d'étoffes provenant des Indes.

Trente-deux pages de papier fort couvert d'une écriture régulière et comportant de belles accolades constituent deux cahiers étroits de 50 cm de hauteur sur 20 cm de large. Les inscriptions datées couvrent un espace de temps de neuf mois, du 11 novembre 1754 au 14 juillet 1755. Ces deux dates seront plus tard des anniversaires historiques.

Le nom de ce marchand grossiste et de l'écrivain nous sont inconnus. Nous lisons les noms répétés de cent dix huit clients différents, leurs avoirs, leurs débits, le détail des étoffes livrées, leur valeur exprimée en livres, sols, deniers.

Le magasin était à Saintes. Cela est indiqué par des clients venant s'y approvisionner (MM. Savarit Père et fils, marchands à Saintes qui ont réglé 827 livres 7 s en cette ville, le 1^{er} décembre et 16 décembre 1754, ainsi que M. Charrier, négociant en ville, les 20 janvier 1755 et 1^{er} mai 1755). Notre marchand livrait ses étoffes à Rochefort pendant les foires et les faisait livrer à l'auberge du Bacha. Plusieurs marchands auvergnats prennent livraison de marchandises à Saintes, ainsi que les marchands d'Archiac, de Saujon, Thézac et bien sûr ceux de Saintes. A Saint Jean d'Angély les étoffes sont envoyées par un voiturier.

Saintes, vieille ville, sise sur la Charente, où convergent des routes venant des quatre points cardinaux : de Saint Jean d'Angély, de Rochefort, de Marennes, de Saujon, de Pons et de Cognac, était un centre à la fois agricole et déjà industriel : on y tissait l'étamine de Saintes. Une nombreuse clientèle demeurait à Rochefort. L'arsenal maritime en 1755 était en pleine activité. Des vaisseaux de guerre y étaient construits, d'autres radoubés. La population comprenait non seulement des ouvriers mais aussi le personnel maritime : des officiers, des fonctionnaires avec des familles nombreuses.

La coquetterie de ces dames raffolait des étoffes venant des Indes. Rochefort comptait vingt-sept marchands de modes sous-traitants de notre grossiste. Parmi eux, seize dames. On n'imaginait pas que dans quelques années (en 1763), nous allions perdre nos protectorats des Indes et assister au déclin de ce commerce.

L'importation des étoffes des Indes n'était pas libre. La Compagnie Française des Indes, réorganisée le 22 mars 1722 après la banqueroute de Law, en avait le monopole. Un édit du Régent de 1721, toujours en vigueur, édictait des peines très sévères pour les contrevenants : trois ans de galères et la peine de mort en cas de récidive. Ces tissus, qu'il fallait aller chercher dans un entrepôt de la Compagnie : à Lorient, Nantes ou La Rochelle, ne circulaient qu'en ballots numérotés, pesés, cordés et plombés.

Qu'étaient ces étoffes ? Recherchées pour leur finesse et leur beauté, c'étaient des mousselines de coton variées, des soieries, des cotonnades de nombreuses variétés. La plupart des noms sont d'origine hindoue. C'est grâce au dictionnaire de Commerce de

Savarys des Brûlons (2^e édition de 1761) et à la Grande Encyclopédie que nous avons pu identifier ces étoffes. Pour suivre un certain ordre, nous les avons classées en : mousselines, soieries, cotonnades et ensuite tous tissus d'origine métropolitaine.

Voici les noms des mousselines venant de Pondichéry ou du Bengale :

La tarnatane ou tarnatane chavonis ; la bétille simple, la bétille organdi, la bétille tarnatane ; la maramolle, le dorcas (grosse, fine ou rayée) ; (les Hollandais l'appelaient *douries* ou *daurias*).

Le térindin ou térindane ; le tangebs uni ou brodé de fils de coton ou de soie servait à faire des pièces de mouchoirs ; le tangebs mogora était une autre qualité ; l'organdi madrapas ; le casseau ou casse-bingale ; la mallemolle est une mousseline brodée de soie ou de soie et d'or. On en distinguait à fleurs, les unes ordinaires, d'autres plus fines dites *jaconas*. Elle servait à faire des mouchoirs de col des dames ; le dorcas *dacak* fleur de nansouque est une mousseline brodée venant du Dekan. Le mot *dacak* ou *dacca* est indien et signifie mousseline. La nansouque ou nansouk ou nanzouk est un tissu de coton plus fin que le *jaconas* et qu'on employait pour les applications de broderie ; la nansouque organdi madrapas était fine et servait à confectionner des cols de corsage.

Les soieries comprenaient :

La bingalle et la siamoise. Cette dernière était rayée, à grandes ou à petites raies, mêlée de fils de soie ou de coton. Les ambassadeurs du Siam, venus en audience auprès de Louis XIV, le 19 septembre 1684, avaient apporté ce tissu, d'où le nom de siamoise. On en fabriqua plus tard à Rouen et dans le pays de Caux, mais elles étaient en fil et coton.

Les cotonnades :

Elles sont tellement nombreuses et variées que je ne ferai que les citer. Ce sont : le *sanas*, le *guingan*, le *garas*, le *baffetas*. Les *baffetas* suivant l'aunage variaient de largeur : les étroits étaient appelés *baffetas* *orgaris*, *noffaris*, *gaudinis*, *néringes*, *dabouis*. Les larges étaient appelés *dotis*. Il y avait le *baffetas* *shaub* (que nous n'avons pu déterminer). Le *steinkerque* ou *stinquerque* fil organdi constituait des mouchoirs de toile de coton très fine. Il y en avait 16 à la pièce. (cf 5 déc. 1754, doit M. Pierre Laborit marchand auvergnat). Le *hamans* ; la *percale* ; le *mamoudy* brodé était de la toile peinte, c'est-à-dire teinte, venant de *Surate* ; le *disoutis* ou *doussourtis* ou *doussoutis* était de la grosse toile de coton blanche. La *guinée* blanche ou bleue, fine ou grosse suivant l'aunage servait comme pièce de troc avec les noirs. Elle sert encore de nos jours de *pagnes* aux africaines. Le *soeroton* est de la toile mi-fine venant de Pondichéry. Les *basins* blancs, unis ou rayés étaient une étoffe croisée de fil et coton. (A remarquer qu'on en fabriquait à Rouen, Troyes et dans les Flandres à Bruges et en Hollande). Les mouchoirs bleus venant de *Marsulipatam* étaient recherchés pour leur teinture résistante à la lessive de cendre de bois.

Notre marchand vendait aussi des étoffes françaises : de la *batiste* (lin très fin), du *molleton* (flanelle), de la toile de Cholet, de la toile forte (sans autre appellation), de l'étamine de Saintes, du *nihon* ou *linon*, de la toile de Cambrai et du Saint Jean blanc (toile de chanvre venant du Beaujolais).

Les mouchoirs étaient variés. Il en existait de plusieurs sortes : ceux dits à la *capucine* étaient de couleur et se portaient noués au-devant du cou. Les mouchoirs de col ressemblant à du satin servaient à la mise des gens modestes. Les mouchoirs frisés (formés de trois rangs de gaze ou de dentelle, montés par étage sur un ruban étroit et frisés, constituaient la parure des dames de la bourgeoisie). Les colporteurs auvergnats achetaient non seulement les mouchoirs utilitaires : à la *capucine* et surtout en toile de Cholet ou de Rouen, mais encore les plus fins : ceux de soie ainsi que ceux brodés

en blanc et ceux de toute sorte : en coton, bleus et *Marsulipatam*. Les coiffes de chapeaux étaient vendues par grosse.

Ce livre de comptes nous fait revivre la société saintongeaise en 1755. Les marchands ambulants auvergnats viennent s'approvisionner à Saintes. Curieusement, ils ont les mêmes noms que plusieurs marchands forains que nous avons connu en Corrèze : Rode et Chaumeil, Crouzille, Laborie, Laval et Roux. Bien des clients ont des noms typiquement charentais : MM. Cochiniard, Billiard, Boulard, Chavaneau, Pettigniau, Parenteau ; la demoiselle Parenteau était parente de Pierre Richard, aubergiste avisé de l'auberge de la Fontaine à Rochefort. Il la baptisa du nom de Grand Bacha vers 1680. En effet, la renommée des turqueries du Bourgeois Gentilhomme de Molière en 1670 était parvenue à Rochefort. Les étoffes sont livrées à l'auberge du Bacha (7 clients différents en reçoivent le 17 décembre 1754). Le Dr Guillotin était natif de Saintes. Lui et une de ses parentes : M^{me} Guillotin, de Rochefort, ne se doutent pas que leur nom sera tristement célèbre trente-huit ans plus tard. Les domiciles des acheteurs sont indiqués et répartis dans tout l'Aunis, la Saintonge et l'île d'Oléron.

Les paiements se faisaient par envoi d'espèces métalliques : écus de cinq livres pesant trente grammes, le louis d'or de 24 livres ne pesant que 8 gr 10. Le 15 novembre 1754 (doivent MM. Dussault l'Aîné et Auboyneau), six sacs d'une valeur de 4613 livres 10 sols sont envoyés. Ils pesaient 36 kgs, ce qui était lourd et tentant pour les bandits de grands chemins.

Aussi pour plus de sûreté les règlements se faisaient par lettre de change. Nous les remarquons nombreuses et de grande valeur. Elles sont adressées à Saumur, Cholet, Caen, Paris, Lyon, Genève, Toulouse et Bordeaux.

Dans le compte de M. Size (27 mai 1755), négociant à Château-Gontier, une lettre de change d'un nommé G. Slukarin de Bordeaux lui est adressée, tirée sur Tourton et Baur de Paris. Qu'était de M. Slukarin ? marchand d'étoffes probablement. Les adresses de trois banquiers cités sont curieuses : Trouvées dans l'Almanach royal de 1755 : Tourton et Baur demeuraient rue des Deux Portes, vis-à-vis de la rue Beaurepaire ; Cottin Jean l'Aîné et fils, rue des Mauvaises Paroles ; MM. Ragueneau de la Chainaye frères, rue Mauconseil, tristes noms en vérité....

Les gens importants sont : M. Mouchard, receveur général des Finances à Paris ; M. Bonneau, Commissaire de la Marine à Rochefort ; M. Bouchillion, écrivain, est officier de la Marine Royale, s'occupant d'administration, ce n'est pas un écrivain public.

Les humbles, ceux qui peinaient sur les routes, escortant les voitures, nous les trouvons nommément désignés : ce sont MM. Renaudin et Bureau, La Grange, Péronneau jeune et Monier. Les rouliers sont : Léon Baudry de Gariat, (il va de Lorient à Saintes) ; M. Charon va de Marennes à Rochefort. Les gabarriers sont François Goron, Jacques Seguin, Jean Menau et Antoine Guillemain de Dampierre.

Les courriers de poste étaient réguliers et les lettres de change réglées très ponctuellement. La Compagnie des Indes a reçu le 18 février 1755 : 34 346 livres et 17 sols virés par Dussault l'Aîné et Auboyneau pour le compte de notre marchand. Les virements de compte sont indiqués ainsi que leur échéance. Il y a des non-paiements, ce qui entraîne protêt et frais de procès à charge des défaillants. Nous assistons au transport des étoffes. Les pièces de 12 aunes de longueur mesuraient 22 m 56 de long et celles de 16 aunes : 30 m 28. Roulées, elles formaient des ballots volumineux pesant 160 livres, soit 64 kgs. Emballés dans de la toile cirée, ces colis étaient marqués de lettres majuscules, cordés et plombés. Certains ne portaient pas de marques, ils contenaient du poivre. Il en voyageait beaucoup.

Le 5 avril 1755, M. Grellet l'Aîné, à Limoges, reçu 60 balles de poivre, puis 35 autres et aussi 12 autres, celles-là spécifiées avariées, provenant de la « barque » du Capitaine Pillet. Le café de moka servait de présent pour gratifier pendant les transports, soit les voituriers, soit quelque contrôleur non spécifié : (cf : dette de Durand du 5-4-55... : pour un fardeau PN n° 1, venant de Lorient à Saintes et de Saintes à Rochefort, qui a coûté de frêt en voiture 16 L. 13 s. 6 d., plus pour ledit fardeau de présent en café moka : 36 livres....)

Nous trouvons aussi le prix des assurances pour les transports : 7 L. 1/2 % de la valeur des marchandises.

Le coût des étoffes et celui de leur transport nous donnent un aperçu sur le coût de la vie en 1755.

En conclusion, ce fragment de livre-journal, modèle de calligraphie à la plume d'oie, écrit avec une encre de Chine indélébile, reflète l'honnêteté scrupuleuse des commerçants de l'époque. Les noms des clients, les lettres de change tirées sur les quatre coins de France et même Genève, nous prouvent qu'elles avaient une valeur fiduciaire incontestée. Ces noms étranges de mousselines, de soieries et de cotonnades brodées nous font revoir les atours de fête de nos arrière-aïeules.

UN LOTISSEMENT AUX CHARTRONS A LA FIN DU XVIII^e SIECLE

par M^{me} Eileen GLOTIN

Aux Archives Municipales de Bordeaux, dans la série des Plans, à la rubrique *Chartrons*, se trouve un plan sous la cote XXV A/6. Ce plan porte en en-tête : « Local à Monsieur Jean Jacques Meyre — Ville de Bordeaux — fauxbourg des Chartrons ».

Ce « local » est un grand terrain délimité par des fossés, traversé en diagonale par une rue intitulée « Rue St Louis En ligne droite des allées de la place Dauphine », et perpendiculairement par deux rues « projetées », dont l'une se nomme rue Meyre (1). Tout le terrain est partagé en petits lots comportant parfois les mesures de ces lots et la mention « vendu à ... ».

1. — IDENTIFICATION DU PROPRIETAIRE.

Qui est Jean Jacques Meyre ? Il s'agit du sieur Jean-Jacques de Meyere qui naquit à Bordeaux le 12 décembre 1705 (2). Son père, Pierre-Henry de Meyere, est bourgeois et marchand aux Chartrons et sa mère est Marie Mage. Il est le cinquième d'une famille de neuf enfants. Le 2 décembre 1767, il épouse à Bordeaux Hélène Barbara Hussey-Nesbitt, native de Dublin et habitante du lieu de Campeyrat sur la paroisse de Sainte-Eulalie. De cette union naquirent quatre enfants : un fils et trois filles (3).

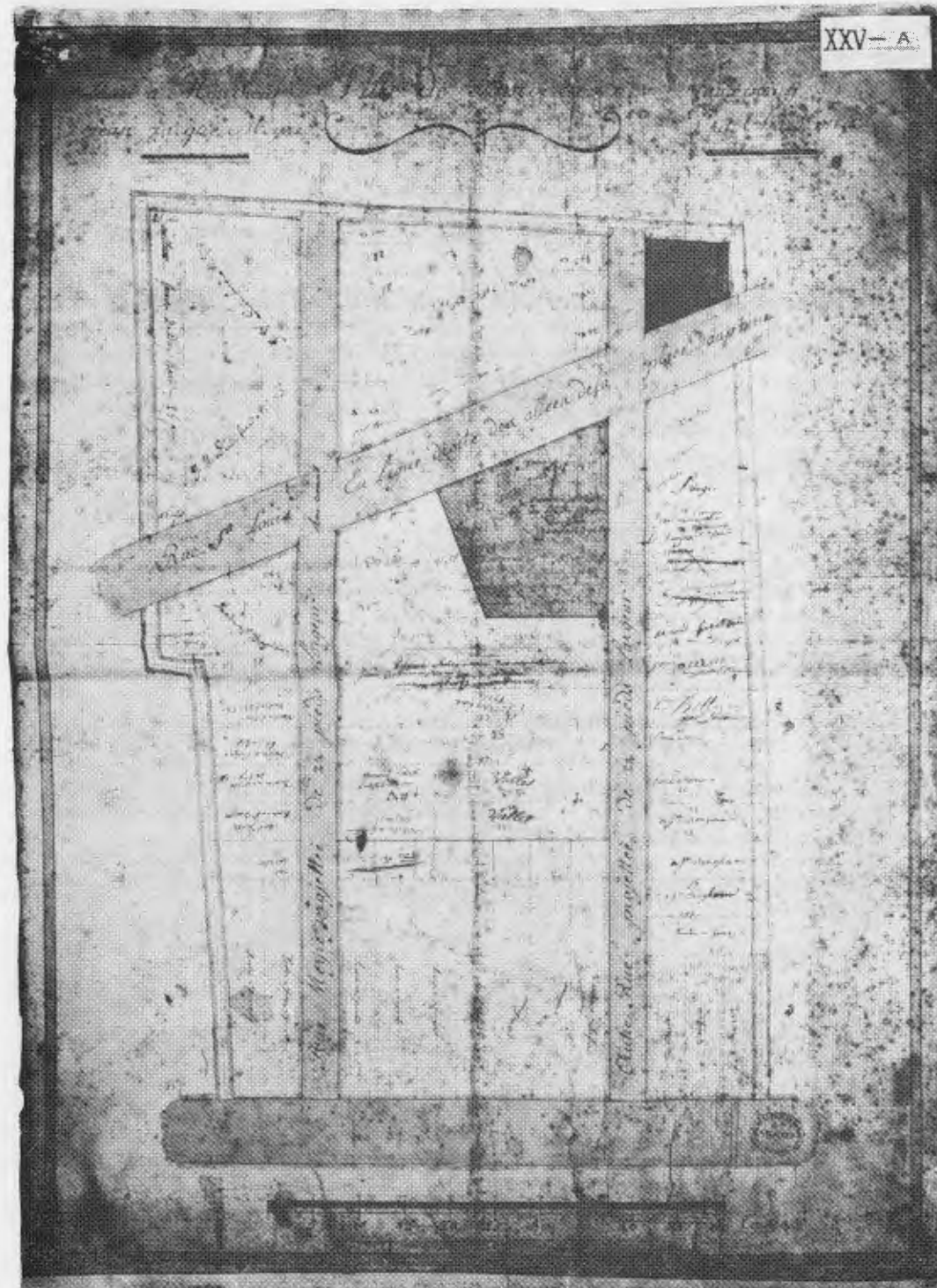
Les de Meyere sont originaires de Oordégem « en pays d'Alost dans la Flandre Espagnole ». Deux membres au moins de cette famille s'établirent à Bordeaux : Jacques de Meyere, « faisant profession de la religion catholique », qui travaille à faire des eaux-de-vie et du vinaigre. Des lettres de naturalité lui sont accordées le 10 août 1695 et, le 30 juillet 1722, il est inscrit sur le livre des bourgeois de la ville. Il épouse Guillaumine Guillebaud, veuve de Jacques Mage (4). Puis vient s'y établir à son tour son neveu, Pierre-Henry de Meyere, qui obtient sa naturalisation le 17 décembre 1700 et devient aussi bourgeois. Il épouse Marie Mage, fille du premier mariage de Guillaumine Guillebaud.

2. — IDENTIFICATION DU « LOCAL ».

Aux Archives départementales : voir les minutes de Guy père, Guy fils et autres notaires.

Minutes de Guy fils — 12 mai 1787 :

- (1) La rue Meyre (rue Maire sur le plan de Bordeaux de 1790 qui se trouve dans le bureau de M. Avisseau aux Archives de la Ville) semble n'avoir eu qu'une existence éphémère.
- (2) On trouve le nom orthographié de Meyre, de Meyere, DeMeyere et Demeyere.
- (3) Jean-Jacques-Macclesfield de Meyere qui épousa d'abord Elisabeth Alefsen, puis Marie-Emilie-Charlotte Girault; Hélène-Catherine qui épousa Jean-Jacques Skinner; Georgina-Catherine qui épousa Henry O'Moran ; quant à la dernière fille Françoise-Henriette elle est décédée à 17 ans.
- (4) Les portraits de Richard de Meyere, petit-fils de Jacques de Meyere, et de sa femme Jeanne Desmirail se trouvent au Musée des Arts Décoratifs, rue Bouffard.



Jean-Jacques de Meyere, négociant à la palu des Chartrons, paroisse de Saint-Rémy, vend à Jean Bourgès, marchand aux Chartrons ; à Jean Caddau, maître boulanger aux Chartrons et à Jean Lacoste, maître boulanger, rue Bouhaut (Sainte-Eulalie) : « toute icelle prairie de 5.844 toises 18 pieds carrés superficiels qui dans sa totalité contient 5.907 toises », le vendeur se réservant au nord et sur la façade du Grand-Chemin 72 toises, sur lesquelles il « s'oblige de bâtir dans le cours de la présente année une maison ou tout autre bâtiment qu'il lui plaira sur tout ou partie de l'emplacement qu'il se réserve et cela pour vivifier le terrain qu'il vend ».

La dite prairie est située « derrière les Chartrons » (Saint-Rémy) confrontant

— du levant audit Grand-Chemin ou Cours de Tourny qui conduit de la place Dauphine à la Jalle (de Blanquefort ?)

— du couchant aux possessions de Mezler, des ci-devant Jésuites, de Sitoris, de Decourt et de la veuve Policard, fossé mitoyen entre deux

— du midi aux possessions de Bethmann et Desclaux, fossé mitoyen

— du nord au jardin de Mezler, fossé mitoyen.

a) *Origine et historique du bien :*

Cette prairie est un acquet de la communauté qui a existé entre Pierre-Henry de Meyere et son épouse Marie Mage. De Meyere l'a acquise de Bertrand de Branne, conseiller du roi et ancien garde des sceaux en la Cour des Aides, le 20 février 1715 (Minutes de Parran) par l'entremise d'Etienne de Saint-Angel, écuyer. La vente a été faite moyennant le prix de 3.000 livres. Bertrand de Branne tenait cette « pièce de pré de 8 journaux environ » de l'hérédité de sa mère, Catherine Binaud, qui l'avait acquise, durant son veuvage, de Jean Durand (Minutes de Turpin. 5.V.1677). Le notaire Parran la situe « en la palu de Bordeaux, paroisse Saint-Rémy, au lieu appelé Estey Crebat, autrement à l'estey de la Pucelle, entourée de fossés ; confrontant du levant au chemin public qui va des Chartrons à la Jalle ; du couchant au pré appelé du Pudot, fossé entre deux ; du midi aux possessions des héritiers de la demoiselle de Fromager et du nord aux possessions du sieur Denis, marchand à la palu des Chartrons, fossés par-tout entre deux ».

Pierre-Henry de Meyere meurt le 19 octobre 1747 et le 9 septembre 1750 (Minutes de Guy père) sa veuve et ses héritiers :

— Jacques, négociant, rue Neuve (Saint-Michel) agissant pour lui et

— Joseph, prêtre, docteur en Sorbonne, abbé de Bonlieu au Carbon-Blanc, vicaire général de Monseigneur l'Evêque de Laon

— Pierre, négociant

— Jean-Jacques, négociant

— Jeanne-Marie et

— Thérèse

vendent à Philippe-Julien Féger, officier des écuries du roi et négociant aux Chartrons, un chai à la palu des Chartrons et la dite prairie d'une contenance de 7 journaux 3/4, confrontant du levant au Grand-Chemin ; du couchant à Denis et autres ; du nord à la prairie Mezler et du midi à la prairie Clock. Le prix de vente du chai et de la prairie est de 20.000 livres. Il est convenu que Jacques de Meyere aîné devra employer cette somme à désintéresser les créanciers de la société Pierre-Henry de Meyere et fils (concordat du 15.VI.1747).

Par un appointment du Sénéchal de Guyenne du 15 décembre 1751, Féger est condamné à faire revente par retrait lignager (Guy père 9.IX.1752), en faveur de Jean-Jacques de Meyere, du chai et de la prairie. A cette date de Meyere est absent (Guy père, procuration à Michel Zimbert Preussen, négociant aux Chartrons du 25.IV.1752). Quoique négociant à Bordeaux, il est à Versailles « sommier de la Chapellerie de musique du Roy » (5).

b) Conditions de la vente du 12 mai 1787 :

La prairie relève du domaine du roi « à cause de son duché de Guyenne » et envers lui chargée d'une modique rente foncière et directe. La jouissance commence du jour de la vente sous la réserve de la récolte de foin ; jusqu'à sa maturité les acquéreurs ne pourront rien entreprendre sur la prairie.

La vente est faite moyennant le prix de 66.000 livres : 10.000 livres comptant ; 12.000 livres dans 18 mois ; 22.000 livres dans deux ans et demi et les 22.000 livres du solde dans trois ans et demi, le tout sans intérêts.

Mais il est convenu qu'à mesure que les acquéreurs vendront des « emplacements » à des personnes qui paieront « compté » ou à court terme, ceux-ci verseront le prix entre les mains de Jean-Jacques de Meyere jusqu'à versement du prix total. Toutefois, si les acquéreurs vendent à des maîtres architectes, maçons, charpentiers de haute futaie, marchands de bois, serruriers, menuisiers, plâtriers et autres entrepreneurs, qui pour le prix de vente s'obligent de bâtir et perfectionner les maisons, chais ou échoppes qu'ils voudront y édifier, et dans ce cas seulement, ils ne seront pas tenus de payer le prix au vendeur, qui « renonce dores et déjà à toute réclamation, reconnaissant que par ce moyen ils se mettront à même de se procurer plus facilement des acquéreurs ».

2. — VENTE DES « EMBLEMENTS » DU LOTISSEMENT.

Prix en livres

| | |
|-------|--|
| 1.200 | — 9.VI.1788 à Pierre Dubernet, négociant à la Palu (Minutes de Rideau 3E 23443). |
| 1.562 | — 19.X.1788 à Jean Henry, tonnelier rue Barreyre (Guy fils) (6). |
| 7.000 | — 6.VI.1793 à Pierre Amiguet, charpentier de haute futaie aux Chartrons, paroisse Saint-Louis (Verdelet). Ce lot sera revendu à Athanase Binaud (Romegoux 15.VI.1799). |
| 1.200 | — 6.VI.1793 à Pierre Gomain, tonnelier aux Chartrons (Verdelet). |
| 3.796 | — 12.VI.1793 à Jean Bingham, négociant aux Chartrons (Guy fils). |
| 3.500 | — 17.VI.1793 à François Frédefon, tonnelier rue Pénicaud (id). |
| 1.024 | — 17.VI.1793 à Pierre Robert, charpentier de haute futaie (id). |
| 1.040 | — 20.VI.1793 à Marie Nairaut, veuve de Joseph Mestralles (id). |
| 1.250 | — 5.VII.1793 à Jean Monziné ou Mouziné, rouleur rue Chantecrit (id). |
| 3.000 | — 16.VIII.1793 à Pierre Vallet, tonnelier (id.). |
| 2.500 | — 16.VIII.1793 à Pierre Allène, rouleur (id). |
| 2.850 | — 16.VIII.1793 à Antoine Banquet, tonnelier (id). |
| 1.066 | — 21.VIII.1793 à Jean Brun, tonnelier, petite rue Barreyre (id). |
| 3.640 | — 29.VIII.1793 à Pierre Borgnac fils, marchand (id). |
| 1.250 | — 19.X.1793 à Pierre Belly, tonnelier rue Traversière (id). |
| 1.250 | — 19.X.1793 à Jacques Perran, tonnelier (id). |
| 1.233 | — 19.X.1793 à Armand Fayet aîné, tonnelier (id). |

(5) Officier du roi qui porte draps de pied et carreaux en la Chapelle du roi.

(6) Les vendeurs sont Bourges, Caddau et Lacoste, et ensuite Bertrand Danflou. Le 1.11.1793 (Guy fils), la veille de sa mort, Jean Bourges cède à Bertrand Danflou, son associé, tous les droits qu'il a sur la prairie « qui a été distribuée en emplacements en conformité du plan qui existe... ».

| | |
|--------|---|
| 3.642 | — 22 pairial III à Jean Mercier (id). |
| 1.376 | — 22 prairial III à Armand Visser (Herman Fischer), marchand graisseux, rue Barreyre. |
| 1.542 | — 22 prairial III à Jacques Banquet (id). |
| 2.993 | — 1 ^{er} messidor III à Jean Baume, bouvier (id). |
| 3.700 | — 2 messidor III à Jean Pargues (id). |
| 4.810 | — 23 messidor III à François Antoine (id). |
| 3.642 | — 28 messidor à Jean Mercier (id). |
| 14.500 | — 29.IX.1795 à Jean-Valentin Quin, négociant sur le port n° 73 (id). |
| 1.925 | — 30.IX.1795 à Pierre Baudet, rouleur (id). |
| | — 17.VI.1798 à Jean-Baptiste Cailleux (id). |

4. — IDENTIFICATION DU LAVIS DU PLAN.

Minutes de Guy fils, 14 brumaire an X — Partage.

Bertrand Danflou, marchand demeurant façade des Chartrons n° 60, comme ayant épousé la veuve Bourges ; Jean Caddau, demeurant ordinairement à Aulon, canton d'Orignac (Haute-Garonne) ; Jean Garéz, boulanger, 8, rue du Mirail (co-propriétaire avec Caddau, minutes de Rideau, 27.XII.1788) ; Jean Lacoste, boulanger, 166, quai de la Grave ont vendu la majeure partie des emplacements, il reste cependant 1127 toises 32 pieds. Depuis quelque temps il ne se présente plus d'acquéreurs et certains co-propriétaires désirant tirer un parti quelconque de ce qui reste et faire cesser l'indivision, un géomètre est requis de faire trois lots, qu'il indique sur le plan de chaque vendeur par un lavis. Le premier lot est celui de Lacoste, le deuxième est celui de Caddau et Gareze et enfin le troisième est celui de Bertrand Danflou. Lavé également en vert sur son plan, son lot est divisé en deux parties : la première contenant 296 toises 13 pieds et la seconde 72 toises 31 pieds. Ces deux parties sont partagés par « la rue Saint-Louis en ligne droite des allées de la place Dauphine et une autre rue projetée de 24 pieds de largeur se croisant avec celle ci-dessus ».

Il nous semble que nous pouvons conclure que ce plan XXV A/6 est de 1787, que les surcharges au lavis sont de 1801 et qu'il a appartenu au « citoyen » Bertrand Danflou. Situons ce dernier personnage : né à Saint-Frajou dans la Haute-Garonne, le 18 janvier 1762, il est fils d'Etienne Danflou, maître tailleur d'habits et de Bernarde Daran. Il s'établit à Bordeaux sur le port aux Chartrons, où il fit le commerce des bois, vins et autres denrées. Il mourut à Bordeaux le 14 juin 1827 laissant deux fils : Jean-Benjamin et Jean. Le père ou les fils étaient propriétaires d'une grande étendue de terrains allant du « lotissement », dont il vient d'être question, jusqu'à la place Ravezies. La rue Gustave Danflou perpétue le souvenir d'un des deux petits-fils de Bertrand Danflou. En 1827, avant ou après le décès de ce dernier, on autorisa la continuation du cours Saint-Louis à travers la propriété des Danflou, au-delà du cours Journu-Auber (7). Malheureusement il ne nous a pas été possible de nous procurer des renseignements sur les expropriations qui ont dû avoir lieu lors du prolongement du cours Saint-Louis.

(7) Cf. « Le quartier des Chartrons », Revue Historique de Bordeaux, tome XXII et XXIII, 1930, p. 17.

LE PROCES DES POTIERS DE TERRE DE SADIRAC
CONTRE J.J. PREVOST ADJUDICATAIRE DES FERMES
ROYALES UNIES DE FRANCE (1768-1774)

par le D^r LASSERRE

LES PIECES DU PROCES

Du 25 mars 1760. — Une requête motivée de Jean Goumain, Syndic des potiers de terre de Sadirac, Madirac et Saint Caprazy (Saint-Caprais) à Monsieur le Président Juge des Traités de Guienne.

Jean Goumain, qui va soutenir un interminable procès, portait un nom bien connu et, le plus souvent cité, chez les notaires bordelais, parmi les nombreux potiers de terre de l'Entre-Deux-Mers. Citant Labadie, nous rappellerons le contrat de mariage passé le 9 décembre 1765 devant M^r Lacoste, notaire à Bordeaux, avec Marie Mouliney. Or, ce Jean Goumain était le fils d'un Goumain déjà « maître potier de terre » et de feu Marguerite Derive, mentionné dans un acte du susdit notaire. Autres documents : une quittance du 27 août 1771 signée de Jean Goumain, marchand à Sadirac, (les potiers étaient aussi marchands et se livraient à un important négoce de leurs productions, en France et aux « Isles » pour les sucreries) à Guillaume et Marie Caniet, frère et sœur, marchands, place Bourgogne à Bordeaux (où étaient apportées et vendues les poteries) ; de la même lignée on trouve en 1736, un Etienne Goumain et plus tard en 1790 le mariage de Bernard Goumain ; enfin le 19 prairial an IV républicain (7 juin 1797), le testament de Jean Goumain l'aîné, marchand à Sadirac, léguant la jouissance de tous ses biens à Marguerite Elie son épouse et instituant pour son héritier général et universel Jean Goumain, son troisième fils (1).

Notons qu'en 1910, Labadie, auquel nous nous sommes en partie référé, avait eu le plaisir de causer avec le dernier (?) des Goumain.

Le document du 25 mars 1768 : requête adressée à Monsieur le Président Juge des Traités en Guienne (2).

« Supplie humblement Jean Goumain syndic des potiers de terre de Sadirac disant que de tous tems les potiers dudit lieu, ont joui de la faculté commune à tous les habitants de la Sénéchaussée de Guienne pour la vente et circulation de leurs ouvrages dans l'intérieur de ladite Sénéchaussée et notamment sur le port et havre de Bordeaux, sans payer de droit de convoi, comptable, coutume ou d'autre espèce...

-
- (1) La répétition des prénoms surtout quand ils sont isolés, dans les actes des paroisses, de la fin du XVII^e siècle jusqu'à la révolution suscite souvent de sérieuses difficultés d'identification, comme les patronymes mal écrits ou altérés.
- (2) *Traites* : anciens droits levés sur les marchandises qui sortaient du Royaume ou qui y entraient ou qui passaient d'une province à l'autre.
Convoi : convoi de Bordeaux : nom d'un bureau du Roi établi à Bordeaux pour la perception des droits qui se levaient par mer seulement sur six ou sept sortes de marchandises : vins, eaux-de-vie, prunes etc...
Comptable : droit d'octroi à l'entrée des villes de la généralité de Guienne.
Coutume : droit coutumier, droit de péage de la ville de Bordeaux.

Cependant, depuis environ vingt-cinq à trente ans, tout au plus les sous-fermiers de l'adjudicataire général des fermes Roiales (ici Jean Jacques Prévost) ont établi de leur autorité privée sur cette marchandise, le même impôt qu'ils se prétendent autorisés à lever sur celle qui vient du dehors et des pays étrangers. Ils se bornaient dans l'origine à prendre une pièce de poterie par batelée, la modicité de cette exaction la fit négliger par les potiers. Mais les sous-fermiers l'ont poussée peu à peu jusqu'à exiger soit en argent, soit en nature, le *dix huitième* de toute la poterie qui vient de Sadirac à Bordeaux, avec le *sol pour livre*.

Il suffiroit de considérer l'excès de cet impôt qui revient à six pour cent et que les sous-fermiers prétendent même pouvoir porter à un tiers en sus, pour juger qu'il n'a jamais été établi indistinctement sur les marchandises fabriquées dans l'intérieur de la Sénéchaussée, comme sur celles venant du dehors et même des païs Etrangers et que s'il est effectivement établi sur quelque espèce de poterie, ce n'est que sur celle du dehors afin de favoriser celle de l'intérieur, suivant l'assiette ordinaire des impositions sur marchandises et notamment de celles qui se poursuivent à Bordeaux d'ancienne date. En tout cas aucun impôt ne peut être exigé qu'en vertu d'édits, déclarations ou lettres patentes qui en autorisent la perception. Le tarif doit même être affiché dans un lieu aparant afin que les marchands puissent en prendre communication suivant qu'il en est ordonné par l'article 6 du titre 14 de l'ordonnance de 1687 concernant les cinq grosses fermes ; ainsi les potiers de Sadirac (3) ne voiant ni loi ni tarif qui les assujettit à cet impôt ... etc...

ont nommé le suppliant pour leur syndic et l'on chargé de poursuivre contre le sieur Ducros sous-fermier la restitution de ce qu'il a induement exigé pour raison de ce avec des inhibitions de continuer ».

Jean Goumain terminait ainsi sa supplique :

« ...Dans le cas où vous feriez difficulté, ordonner qu'avant faire droit, lesdits sieurs Ducros et Jean Jacques Prévot feront signifier ou communiquer au suppliant les titres constitutifs dudit impôt et les condamner aux dépens chacun les concernant et ferez bien.

GOUMAIN Syndic ».

Cette requête inattendue souleva une certaine émotion à l'Hôtel des Fermes et Jean Jacques Prévot répondit lui-même dans une dissertation critique et exemplaire, émaillée de citations latines dont voici l'essentiel :

« Supplie humblement Jean Jacques Prevot adjudicataire des Fermes Royales unies de France disant que Jean Goumain *prétendu Syndic des potiers de terre de la paroisse de Sadirac* met inutilement en fait dans sa requête du sept Mars dernier que tous les tems leurs prédécesseurs potiers ont joui de la faculté commune à tous les habitants de la Sénéchaussée de Guienne d'y faire vendre et circuler leurs marchandises notamment :

1° Sur le port et havre de Bordeaux, *cette ville, sans payer aucun droits*. Le contraire de ce fait a été établi par les propres titres de la ville. De cette preuve que la partie adverse n'a combattu qu'en cherchant à l'é luder il résulte que c'est sans fondement qu'il allègue que ce n'est que depuis 25 à trente ans tout au plus que les sous-fermiers de l'adjudicataire général des Fermes du Roi ont de leur autorité privée établi sur cette marchandise le même impôt qu'ils se prétendent autorisés à lever sur celle qui vient de dehors de la Sénéchaussée ou même des pays étrangers. Si Goumain veut bien prendre la peine d'examiner que les habitants de l'intérieur de la Sénéchaussée devaient des droits à la ville de Bordeaux, qu'ils en payent même actuellement pour leurs denrées et marchandises qu'ils y apportent, il conviendra que ceux dont il s'agit venant de la même source n'ont pas une origine ou une cause si *exorbitante* et qu'il ne peut pas être posé en principe que les habitants de la Sénéchaussée ont la faculté commune de la vente de leurs denrées et marchandises sur le port et havre de Bordeaux en exemption de tous les droits.

(3) MADIRAC et St-CAPRAIS.

2° Il en est de même de la progression supposée par Goumain dans la perception de ceux dont est question, certainement, il serait bien embarrassé d'en fixer l'époque, tout au plus, il pourrait nous dire qu'il tient de la *tradition* qu'anciennement on levait sur la poterie de vingt-cinq pièces de poterie de terre *deux pièces* quoiqu'aujourd'hui on en exige que de *dix huit, une* ; que cete perception se fasse en *nature* ou en *argent* elle est *égale pour le marchand*, c'est d'ordinaire sa *commodité* qu'on consulte à cet égard et le fermier y gagneroit davantage en percevant le droit en *nature* parce qu'il y trouverait le *bénéfice de la revente*.....

3° Pour le droit de *sol pour livre* en sus de celui principal, son établissement ne remonte pas bien haut ; l'édit qui l'établit est du 3 février 1760 duement enregistré le 14 Avril suivant. La règle invoquée que ce n'est que sur la marchandise de dehors de la Sénéchaussée que le droit doit être établi afin de favoriser celle de l'intérieur, souffre ici une grande exception, les droits qu'une ville établit en sa faveur c'est sur les habitants qui en dépendent qu'ele peut l'assoir, c'est par une intervention de cet ordre naturel que les étrangers y sont soumis aussi ; presque tous les droits de la ville sont en conséquence établis sur ses habitants et ceux de la Sénéchaussée. Pour justifier ceux dont il s'agit il sufirait donc de prouver qu'ils sont originaiement des droits de la ville. De cette preuve il s'ensuivra cete conséquence que la maxime d'ailleurs incontestable qu'aucun,

4° impôt ne peut être exigé qu'en vertu d'édits déclarations ou lettres patentes, duement enregistrées, ne fait actuellement rien à la question Si à cette preuve ou joint cele que le tarif ou pancarte des droits contestés par Goumain a été de tous les tems,

5° publié et affiché dans les bureaux des fermes du Roi soit à Bordeaux, soit à Blaye en conformité de l'article 6 du titre 14 de l'ordonnance de 1687 il demeure sans doute manifestement constaté que la partie adverse n'a pas raison de se plaindre *qu'il ne voit ni loi ni tarif* qui l'asujettisse à cet impôt. Dans la requête du suppliant du 21 Février dernier, il a été établi que les droits sur la poterie de terre qui se porte à Bordeaux pour y être vendue et débitée est une dépendance, de ceux de comptable, que ces droits appartenaient aux Officiers *comptable et contrôleur* au bureau de la comptabilité à cause de leurs affices, que le Roi réunissant cet office à son domaine y réunit conséquament les droits en dépendans, dont ces deux officiers furent remboursés. Ce fait prouvé dissipe absolument toutes les généralités qu'on lui oppose de l'affiche du tarif de ces droits qui ont toujours été publiquement et légitimement perçus et que Goumain ne peut pas l'ignorer. S'il l'ignorait il pourrait, s'en instruire. Il trouvera dans le bureau d'entrée de l'Hôtel des Fermes le tableau ou pancarte de ces droits affiché dans le lieu le plus aparant, imprimé et encadré depuis 1662 au greffe du présent siège ; il pourra voir ce tarif vidimé sur une expédition en forme délivrée en conséquence de l'ordonnance du bureau des finances de Guienne du 18 May 1662. Enfin dans ce tarif, article 3, nombre 10, la levée des droits sur la poterie portée à Bordeaux pour y être vendue et débitée y est fixé à deux pièces pour chaque quarterie. Aucune loi postérieure n'a touché à ce droit ; le Roi et ses fermiers en ont toujours joui sans interruption ainsi que les officiers comptables et contrôleurs en jouissaient avant la *réunion de leurs officiers au domaine*. Ce droit qui doit être considéré comme un droit de *péage* n'a point changé de nature pour avoir passé des mains de la ville dans celles du Roi. Ce qui est prescrit par les réglemens pour la conservation et maintenance des droits de péage est commun pour ceux qui font la matière de la contestation. *Ubi est eadem ratio ibi debet esse idem Jus* ».

Le ton va progressivement prendre de l'acuité. « Dire que le fermier du Souverain ne peut pas lever des droits compris dans son bail (1) parce que c'est contre ceux du Souverain est un argument bien contradictoire. Il s'en faut bien que le suppliant résiste à ce *principe si précieux au Roi et à la Nation* que tout impôt exige un titre, un acte formel de la volonté légale du Souverain manifesté par un édit, déclaration du Roi ou lettres patentes duement enregistrées, mais après plus de deux cens ans d'actes publics et géminés, de baux qui établissent un droit perçu et qui indiquent des lettres patentes, des édits qui en ont canoniqué (2) et constaté l'établissement il est trop fort de prétendre qu'on doit rapporter le titre *constitutif* et surtout de le prétendre contre le Roi (?), malgré la solidité des exceptions du suppliant.

(1) Généralement obtenu au dernier feu de la chandelle et par personne interposée.

(2) Propablement canonisé, consacré...

La vue de la pancarte remplit parfaitement tout ce qu'il exige et ce qu'il ne peut pas exiger, qu'il veuille bien la lire. Véritablement il ne trouvera pas qu'il soit fait mention de la poterie de terre de Sadirac, mais comprenant toutes celles qui sont portées à Bourdeaux pour y être vendues et débitées *sans distinction*; il n'y a en ce point à faire : *omne nihil excipit* si quand la loi ne distingue point il n'est point permis de distinguer... *ubi lex non distinguit nec nos distinguere debemus* »...

La conclusion de cette diatribe était attendue.

« Ce considéré, sans avoir égard aux allégations de la partie adverse adjuger au suppliant les précédentes fins et conclusions qu'il a prises au procès avec dépens et ferez bien. »

Sans avoir égard à son tour aux conclusions et aux citations latines, Jean Goumain, sans comprendre celles-ci peut on imaginer, devait poursuivre devant la Cour des Aydes ce curieux procès.

LE DEROULEMENT DU PROCES

1. — 25 mars 1768 : supplique de Jean Goumain, Syndic des potiers de Sadirac, Madirac et Saint-Caprais contre les sous-fermier de l'adjudicataire général des Fermes Royales unies de France pour qu'il lui soit fait inhibition et défense de percevoir l'impôt sur les poteries (Goumain à Dubrey, procureur de Prévot et à Tramont procureur du sous-fermier Ducros).

2. — 28 avril 1768 : supplique et argumentation de Jean Jacques Prévot contre Jean Goumain « prétendu syndic » des potiers de Sadirac signée de Dubrey, son procureur, et signifiée à Bayle procureur de Jean Goumain le 28 avril 1768 à la requête dudit Prévot.

3. — 22 juin 1768 : Bayle, procureur de Jean Goumain, déclare à M. Tramont, procureur du sieur Ducros, et à Dubrey, procureur du sieur Prévot, adjudicataire général des Fermes Royales unies de France, qu'il est « apelant » du Jugement rendu par M. le Juge des traités du 13 mai dernier, protestant que sy au préjudice dudit acte il était fait quelques poursuites de la nullité en cassation. Requête de M. Jean Jacques Prévot qui a son domicile le concernant à Bourdeaux en l'hôtel des Fermes sis sur le quai, paroisse Saint-Pierre.

Nous Jean Bremon Sargent Royal en Guienne reçu par M. le lieutenant général à Bordeaux, résidant à Créon, soussigné signifiant à Jean Goumain l'acte d'apel fait par lui de la sentence rendue contre les parties par le Juge des traites en Guienne le 17 mai dernier. (Jugement et sentence nous sont inconnus). Signifié par nous Jean Bremon sergent Royal en Guienne reçu par M. le lieutenant général à Bordeaux résident à Créon, soussigné.

4. — 31 août 1770 : à Monseigneur de la Cour des Aydes et finances de Guienne. Supplie humblement Jean Goumain ayant obtenu en cause des dépens contre J.J. Prévot, procéder à la taxe des dépens. Signé Laraillet, procureur de Jean Goumain, et Dubrey, procureur de Jean-Jacques Prévot.

Est commis le sieur Noailles conseiller du Roy de la Cour des Aydes et des finances de Guienne, le 30 août 1770. Delmas de Bonrepos.

5. — 15 novembre 1770. Requête de Jean Goumain, duquel Léonard Laraillet est procureur : soit signifié audit Dubrey procureur de Jean-Jacques Prévot « ennemi de toute discussion »; le somme de croiser les articles dont il déclare être appelant « sous colle ».

6. — Décembre 1770. A nos seigneurs de la Cour des Aydes et finances de Guienne. Supplique de Jean Goumain, syndic des potiers de terre de Sadirac, Madirac et Saint-Caprais, demandant que les arrêts rendus contre le sieur Ducros et les sieurs Ducros frères sous-fermiers, soient appliqués et qu'ils remboursent l'impôt indûment perçu. Ledit Ducros sera contraint par toutes voyes dûes et raisonnables même par corps.

7. — 14 janvier 1771. Signification à la requête de Jean Goumain, duquel Léonard Laraillet est procureur. Soit déclaré et signifié audit Dubrey, procureur de J.J. Prévot, que la cause d'entre les parties sera mercredi prochain poursuivie. Dont acte. signé Laraillet.

8. — 11 juillet 1772. Copie d'une lettre écrite de Bordeaux le 11 juillet 1772 par M. le Président Lalanne à M. Bellonneau, avocat du conseil, rue des Moynes, près la rue Saint Jacques à Paris, au sujet de l'affaire des potiers de Sadirac, recommandée par le sieur Pax, procureur au Parlement de Bordeaux.

« Vous ignorez sans doute, Monsieur l'intérêt que je prends à une affaire concernant les potiers de terre, qui vous a été recommandée par le sieur Pax, procureur au Parlement de Bordeaux. Ainsi je suis bien aise de vous en instruire, d'autant que je suis il me semble la principale ressource de ces pauvres gens. J'habite dans une paroisse où ils sont établis du moins pour la plupart, ce qui me met à la portée de les connaître et de m'intéresser à leurs travaux et à leurs misères. J'ay donc regardé comme un devoir de charité de les défendre contre les publicains aussi avides en ce pais-cy que dans tout autre. Ces malheureux sont persuadés qu'ils m'ont quelques obligations, au sujet du jugement favorable qu'ils ont obtenu à notre Cour des Aydes, et qui est aujourd'hui attaqué au Conseil, il est naturel que je continue à leur donner tous les secours dont je suis capable. En conséquence dès le commencement de cette instance au conseil, j'ay invoqué la commissération de M. de Saint-Sauveur, évêque à Bazas, l'un des Prélats les plus charitables que je connaisse, et qui a beaucoup d'accès auprès de M. le Contrôleur Général. Il en parla à ce ministre qui en parut touché, mais, comme les formes doivent être remplies, je vois qu'il est question aujourd'hui de faire juger cette requête suivant les règles ordinaires. Il y a peu de jours que j'ay eu l'honneur d'écrire encore à ce sujet à Monsieur l'Evêque de Bazas et de luy mander suivant votre précédente lettre, Monsieur, que j'ay actuellement sous les yeux, que ses bons offices nous étaient plus que jamais nécessaires, tant auprès de M. le Contrôleur Général que de M. Trudaine, notre rapporteur, et même de M. Passelayque, son premier commis. Si vous vouliez bien avoir la bonté d'en conférer avec ce prélat, je suis convaincu que les choses n'en iraient que mieux, il est souvent à la Cour, mais j'ignore son domicile à Paris, quoique j'y adresse toujours mes lettres, et qu'elles luy soient exactement rendues. Il me semble qu'au moment de la Petite Poste ces sortes de découvertes sont aisées à faire, et j'espère, Monsieur, que votre zèle vous en sugerera les moyens. Vous trouverez en luy la politesse d'un homme de la Cour, l'humanité d'un bon citoyen et la charité d'un évêque, à quoy je crois ajouter l'amitié dont il m'honore depuis long-temps. En mon particulier je vous auray une obligation personnelle de vouloir défendre avec le zèle et les talens que le public vous connaît, une cause qui n'a pas de plus grande recommandation que la misère et l'impuissance des malheureux pour qui je m'intéresse et dont le travail est aussi utile au public qu'il est ingrat par luy même. Personne ne vous honore plus, Monsieur, que votre humble et très obéissant serviteur ».

9. — Les potiers ne voulant plus payer les frais du procès, Goumain se trouva dans l'obligation d'adresser des requêtes au Juge de la Grande Prévôté Royale d'Entre deux Mers à Créon, 7 mai 1773.

— contre Raymond Sansine potier à la Sansine.

Deux cents livres pour la cotte part du restant des avances que pour celle de la somme de six cents livres qu'il demande d'avance pour parvenir au jugement du procès.

10. — contre Jean Duprat potier de terre à Blayac.

Septante deux livres cotte part et portion du restant des dites avances.

11. — contre Arnaud Raynaud potier de terre à Calamiac.

cotte part et portion du restant trente livres, dix cens livres pour les suites du procès.

12. — contre Raymond Raynaud à Calamiac.

trente livres pour la cote part du restant, six cens livres d'avances aux fins de poursuivre le procès devant le conseil.

Procès bien compromis ainsi qu'en témoignent les réticences des susdits potiers et les contraintes poursuivies par le syndic.

15. — 24 janvier 1774 : Lettre de Bellonneau, Avocat au Conseil, au Président Lalanne :

« J'ai dans ce moment sous les yeux les pièces des Maîtres Potiers, je les ai prises en communication pour répondre à un dernier écrit du fermier, qui par la singularité de ses allégations nous force à reprendre les armes contre lui ; après ce dernier choc, il n'y aura plus de prétexte pour différer la décision. Je vais contribuer de tout notre pouvoir, à la rendre prompte et favorable, c'est de quoi je vous prie d'être bien persuadé ainsi que du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BELLONNEAU. »

Louis XV mourut de la variole, le 10 mai 1774, et Jean Jacques Prévost, un de ces fastueux fermiers du XVIII^e siècle, dont le bail avait été souscrit le 30 décembre 1761 et fixé à 124 millions de livres de diverses natures d'impositions (qui sera suivi et dépassé en 1774 par le bail de Léon David s'élevant à 162000 livres), frappa son poinçon de charge, un A orné d'un rameau de laurier, sur les gros ouvrages d'argent du 2 mars 1768 à septembre 1773 et laissa pendant au Conseil du nouveau Roi cet interminable procès dont l'issue nous est inconnue...

Que conclure de cet exposé que nous avons volontairement réduit à l'essentiel ?

A son actif quelques acquisitions : en outre de Sadirac, centre bien connu et dont les potiers de terre ont fait l'objet de nombreux travaux parmi lesquels ceux, récents, de M. le Professeur Roudié, quelques noms nous sont devenus familiers : Madirac sur la route de Créon à Camblanes, Saint-Caprais, et aussi Calamiac avec la lignée des Raynaud, La Sansine, Blayat, autant de lieux de fabrication de la poterie commune, utilitaire, transportée par batelées, place Bourgogne et sans doute ailleurs.

Du fait de la présence de la matière première dans le sous-sol de la région, il y a eu à Sadirac ou dans son voisinage trente à trente-cinq fabricants et l'on trouve des traces d'anciens fours dans bien des villages. Les conditions s'y trouvaient réunies : l'eau pure à La Pimpine, deux fleuves délimitant l'Entre-deux-mers, le combustible, les fagots qu'on allait couper dans les bois, cette « bourrée » dont la consommation était considérable, car elle alimentait les fours des potiers ; enfin l'argile plastique qui de tous temps, avait permis la fabrication de toute espèce de vases de ménage, des « vaisseaux » suivant le terme consacré, des pots à sucre expédiés aux « Isles » ou utilisés par les raffineurs bordelais, que sais-je encore ?... Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Monsion Robert (1) m'écrivait à ce sujet le 21 juin 1976 :

« Vous avez relevé au sujet des potiers cités par Labadie, parmi les potiers de Sadirac le nom des Monsion : Monsion Joseph était notre père et Monsion Lucien son cousin germain ; probablement notre poterie a été fondée en 1833 par notre arrière-grand-père Monsion Bertrand et celle de Monsion Lucien par son père Monsion Emile,

(1) Ancien fabricant.

fils aîné de Monsion Bertrand. Au début notre grand-père faisait des moules coniques pour mouler les pains de sucre (les pots à sucre du XVIII^e siècle). Par la suite, il fit des cruches ; c'est notre grand-père Monsion Zéphirien, jeune frère d'Emile, qui s'est mis à faire de la poterie horticole et des tuyaux pour le drainage et la construction.

« J'ai entendu parler qu'une faïencerie avait existé à Sadirac (celle des Sarrazin ou de Lavergne, pensons-nous) ; je n'ai jamais entendu qu'il y ait eu des poteries à Madirac et à Saint-Caprais. Nous sommes heureux d'avoir comblé cette lacune.

« Actuellement il ne reste plus que deux poteries à Sadirac : une tenue par les frères Duverneuil et l'autre par Sudrey Duluc, celle-ci étant celle de Monsion Lucien ».

Qu'elle était la situation matérielle des potiers du XVIII^e siècle, parmi lesquels Jean Goumain ? Bien modeste sans doute car comment expliquer l'enchaînement de toute cette procédure ? Frais multiples, nombreuses charretées d'argile plastique, combustible, fabrication avec ses opérations nombreuses, cuites perdues, casse. Comment admettre des bénéfices substantiels de cette poterie populaire et utilitaire qui, pas plus que la faïencerie artisanale, n'avait jamais enrichi son homme, mais permis simplement une vie familiale décente et la transmission en survivance, de la poterie à un ou à plusieurs enfants, potiers par tradition.

Face à ces potiers : un adjudicataire des fermes Royales unies de France, le ou les Ducros sous-fermiers de Jean Jacques Prévost, les contrôleurs, des commis et un ensemble échelonné et responsable, engagement des poursuites, collectant des confiscations au profit de qui en définitive ?

Tout le mécanisme du trafic et de ses répartitions à divers échelons et non des moindres, nous est connu car il avait été dévoilé par un de ses commis, sous le ministère de Terray. Déjà en 1764, avant l'affaire des potiers de Sadirac, le renom de la fiscalité de l'ancien Régime, et plus particulièrement de la Ferme Générale et de la « Compagnie des Fermiers Généraux » était compromise. Le caractère vexatoire des impôts, entre autres choses, n'avait-il pas suggéré à Voltaire jugeant une Révolution immanquable, la phrase prophétique suivante :

« Elle éclatera à la première occasion et alors, ce sera un beau tapage » ... et pas mal de sang versé. Avant Thermidor, vingt-huit fermiers généraux, parmi lesquels le célèbre Lavoisier avaient été exécutés, pour être, il est vrai, pour la plupart réhabilités, mais il était un peu tard.

EXPANSION DU NEOCLASSICISME BORDELAIS : TRAVAUX CAMPAGNARDS DE GABRIEL-JOSEPH DURAND.

par Robert COUSTET

La vitalité de l'architecture bordelaise au XVIII^e et au XIX^e siècles ne s'est pas seulement exprimée par les nombreuses constructions qui ont donné à la ville sa physionomie si particulière. Elle s'est manifestée également par une véritable colonisation des campagnes. On ne peut manquer d'être frappé en parcourant le Bordelais par la densité des édifices de type néo-classique : châteaux ou demeures bourgeoises, maisons paysannes de villages ou de vignes, chais et bâtiments d'exploitation, clôtures et portails. Dans la première moitié du XIX^e siècle, s'est créé un néo-classicisme rural, qui n'est point une déformation maladroite de modèles empruntés à la ville mais bien l'adaptation réfléchie d'un style aux besoins d'un terroir particulier, par les architectes bordelais eux-mêmes.

La présence au cœur des domaines viticoles de demeures de prestige, constitue l'aspect le plus séduisant et le mieux connu de ce phénomène. Victor Louis a donné, à coup sûr, les dessins de l'imposant château du Bouilh, peut-être ceux du château de Virazel et peut-être aussi, ceux de la Louvière (1). Sa réputation est telle qu'on lui attribue généreusement la paternité de toutes les constructions dont la qualité architecturale est évidente. En fait, il faut les rendre à ses élèves (Dufart, Roché, Gabriel Durand...) ou à ses concurrents (Bonfin, Laclotte ...) (2). Combes qui fit évoluer le style néo-classique local vers des formes plus sévères a donné à Château Margaux, le modèle le plus grandiose du domaine palladien avec des dépendances spécialement aménagées pour l'exploitation d'un vignoble (3). Son activité s'étendit aussi à des constructions publiques dans les petites villes du département de la Gironde comme Bazas ou Cadillac. Il en est de même pour Poitevin qui travailla dans le Lot-et-Garonne.

Le cas de Gabriel-Joseph Durand est particulièrement intéressant, car bien que cet architecte soit moins connu que ceux de la génération précédente, il est, de tous, celui dont l'activité est le plus facile à reconstituer. De riches dossiers conservés aux

(1) F.G. Pariset, « Le château de Virazel » dans *Congrès archéologique de la Soc. française d'archéologie*, Agenais, 1969 p. 92-94. - H. Duriot, « Le château de la Louvière à Léognan » dans *Bulletin et Mémoires de la Sté archéologique de Bordeaux*. Tome LXV, 1963-69.

(2) Dufart est vraisemblablement l'auteur de la Maison carré d'Arlac (cf. E. Perreau, « La Maison carré d'Arlac » dans *Bulletin et Mémoires de la Sté archéologique de Bordeaux*, tome LXV, 1963-69, p. 303-326), au Burc (Ambès), il travailla aussi pour M. de Navarre (cf. P. Roudié, « Documents concernant la construction de trois maisons de campagne du Bordelais dans la seconde moitié du XVIII^e siècle » dans *Bulletin et Mémoires de la Sté archéologique de Bordeaux*. Tome LXVIII, 1976, p. 284-288). - Roché construisit le château Vaquey à Sallebœuf (*ibid.*, p. 288-293). - Gabriel Durand transforma la maison Gaubert à Portets (archiv. mun. Bordeaux, rec. 19) et, par analogie, nous pensons qu'il est intervenu aussi à l'Hospital dans la même commune. - Bonfin donne des plans pour le château du comte de Ségur à Arsac, en Médoc (P. Roudié, o.c., p. 275 - 284) et pour le château des Marcellus (Lot-et-Garonne) auquel travailla ensuite Dufart (Hugon, « Le château de Marcellus » dans *Les cahiers du Bazadais*, n° 25, Sept. 1973).

(3) F.G. Pariset, «Château Margaux et l'architecte Combes» dans *Vignobles et vins d'Aquitaine*, Bordeaux, 1970, p. 409 - 422.

archives départementales de la Gironde permettent de se faire une idée de sa personnalité, de suivre sa carrière et de saisir les conditions dans lesquelles il exerça son métier (4).

Gabriel-Joseph Durand est le troisième d'une dynastie de quatre architectes. Les deux premiers qui étaient frères, André et Gabriel, furent appelés de Paris par Victor Louis pour travailler au Grand-Théâtre. Gabriel-Joseph, fils de Gabriel, naquit à Bordeaux en 1792 et y mourut en 1858 ; il fut le père de Pierre-Charles qui, à son tour, devint architecte. Elevé dans un milieu dont les intérêts étaient liés à ceux de Louis, Gabriel-Joseph est entièrement bordelais (5). Les honneurs qu'il accumula firent de lui une personnalité officielle : ingénieur hydraulique (1824-1840), il devint membre de l'Académie de Bordeaux (1826), puis architecte de la ville (1840-1849). A ce titre, il donna les plans des abattoirs, dirigea les travaux d'entretien et de restauration des bâtiments municipaux, imagina des aménagements et des embellissements qui, bien souvent, restèrent dans ses dossiers. Mais en même temps, il travailla pour une clientèle privée et édifia des hôtels particuliers, des immeubles commerciaux, des bâtiments industriels (6).

Mais son activité, comme celle de ses confrères, déborde largement du cadre urbain pour s'étendre aux campagnes environnantes. Il s'agit, d'ailleurs, du prolongement normal de son travail à Bordeaux, car ses clients étaient, dans tous les cas, les mêmes. Les notables, aristocrates ou bourgeois, qui ont recours à ses services en ville possèdent des terres soit pour des raisons sociales, car la possession d'un « château » est indispensable à qui prétend affirmer son appartenance aux hautes classes, soit (et ce n'est pas incompatible avec le premier motif) pour des raisons économiques, les investissements fonciers étant ceux que les Bordelais apprécient le plus. En tout état de cause, ces propriétaires terriens sont soucieux de bonne gestion et considèrent que les bâtiments contribuent à valoriser leur domaine. Ainsi, l'architecte est sollicité tantôt pour édifier ou restaurer le château ou la maison, tantôt, plus modestement, pour des travaux d'aménagement dans les dépendances.

Les archives de Durand permettent d'éclaircir un problème sur lequel, en général, nous manquons de renseignements ; il s'agit des rapports entre l'architecte, ses clients d'une part et, d'autre part, ses ouvriers. Des fragments de correspondance, des devis, des contrats nous indiquent dans quelles conditions les protagonistes entrent en rapport et quel est le rôle exact qui revient à chacun d'eux.

Les clients de Gabriel-Joseph se recrutent dans la classe la plus haute par la naissance et par la fortune. Ce sont en majorité des nobles (le comte d'Aux, le marquis de Bryas, le comte de Lur Saluces, M. de Belligny) ou de grands bourgeois du négoce et du vin (M. Delbos, M. Tastet) ou des magistrats (M. Desmirail). A peu près tous, utilisent déjà ses services à Bordeaux : ainsi du marquis de Bryas qui lui fait rénover son hôtel de la place Fondaudège (aujourd'hui Charles Gruet), de M. Delbos qui fait construire dans le quartier des Quinconces, de M. Tastet qui lui commande des travaux pour sa maison de la rue Esprit des Lois, de M. Leppert qui lui fait entreprendre la restauration de sa maison du Pont de Brienne puis lui commande l'édification de

(4) Archives départementales de la Gironde : fond Durand (5J) et fond Augereau (4 J).
(5) Par son mariage, en 1823, avec Anna Zélia Guichon (Archives mun. de Bordeaux, 2E 122, acte 256), G.J. Durand entre dans la bourgeoisie bordelaise. Son beau-père, Pierre Ignace Guichon est négociant et la famille de sa belle-mère, née Dorothee Domecq, possède des terres à Listrac-Médoc. Les témoins du mariage sont, outre l'oncle Domecq, deux négociants, Pierre Bourman et J.-B. Eugène Martin, et un juge au tribunal civil, Pierre Duvergier.
(6) E. Feret, *Statistique générale de la Gironde*, Bordeaux, 1889, p. 222-223.

l'énorme immeuble qui fait l'angle des rues Sainte Catherine et du Loup. Au gré des besoins de ses clients, Durand travaille donc indifféremment et avec la même aisance, à la ville ou à la campagne.

Le ton des correspondances est toujours de la plus extrême courtoisie avec les nuances qui, très naturellement, marquent le rang. Comme leur condition le leur permet, les grands seigneurs sont les plus cordiaux. Gabriel-Joseph est presque toujours traité en ami que l'on prie à dîner (M. de Belligny), que l'on ne manque pas, à l'occasion, de visiter et pour lequel on a des attentions, comme le comte de Lur Saluces qui profite de la saison des huîtres pour lui faire porter quelques « fioles » (sic) de son vin blanc. Pour sa part, l'architecte répond sans embarras mais sans jamais se départir du ton de déférence convenable.

En dépit de la confiance réelle qu'on lui témoigne, Durand est tenu de présenter des comptes sévères. Il établit des devis minutieusement détaillés indiquant le prix des matériaux, le coût de la main d'œuvre, la durée des travaux ; dans certains cas, il prévoit un second devis plus économique grâce à l'emploi de matériaux moins onéreux, par exemple, en substituant à la pierre dure la pierre tendre de Bourg. Au courant de toutes les ressources du métier, il sait, à l'occasion, proposer des solutions de rechange ingénieuses. Ainsi, le portique de la maison de M. de Belligny, à La Tresne, sera constitué par quatre colonnes « d'ordre dorique grec » mais l'entablement sera formé par des « pièces en chêne du pays... » (qui) seront lattées sur les trois faces et recevront un enduit de plâtre et mortier mélangés sur lequel sera tracé l'appareil et le rustique nécessaire pour offrir l'aspect de la pierre ».

Les maîtres d'ouvrage ne se laissent jamais griser par le plaisir de bâtir. Ils choisissent toujours le projet le meilleur marché et entendent construire au plus juste prix sans s'engager dans une dépense qui dépasse leurs moyens. Entre la possibilité de surélever son château de deux ou d'un seul étage, le comte d'Aux choisit la seconde solution. Pour rester fidèle à sa devise qu'il rappelle à l'architecte : « s'abstenir ou bien faire », M. Delbos renonce à la véranda dont il rêvait pour Palmer (Cenon), parce que le prix lui semble excessif. M. de Belligny diffère la construction du portique qui devait embellir Macanan et trouve exorbitant le prix que le charpentier auquel l'a adressé Durand, lui demande pour construire un pont et un pavillon rustique dans son parc. Sa belle-mère, M^{me} Asselin, choisit le moins coûteux des deux devis présentés pour le portail et la grille du château de La Tresne. Une stricte économie régit les travaux, le moindre des embellissements est conçu comme un investissement destiné à faire fructifier un capital.

Le maître d'ouvrage attend aussi de son architecte qu'il serve d'intermédiaire entre l'entrepreneur ou le maçon et qu'il garantisse la bonne réalisation des travaux. M. de Belligny écrit : « (ma belle-mère) désirerait que vous eussiez la complaisance de passer avec l'entrepreneur un écrit par lequel il s'engagerait à faire pour le prix porté sur votre devis ou pour un prix moindre, s'il vous est possible de l'obtenir, l'ouvrage tel qu'il est expliqué... » Tous les contrats insistent sur la nécessité pour les ouvriers de suivre les plans, dessins et instructions de la façon la plus rigoureuse « sans pouvoir sous aucun prétexte y faire aucun changement ni modification ». Aussi, Gabriel-Joseph met au point des descriptifs précis assortis de dessins et il multiplie les instructions quitte à préciser par une note rajoutée au bas d'un projet : « je recommande au maçon de suivre très exactement les cotes des dessins ci-dessous et qui doivent suffire pour achever toute la clôture ; si cependant quelque chose embarrassait le maçon, je l'engage à m'en prévenir, j'irai de suite sur les lieux lever les difficultés, je lui recommande aussi de ménager autant que possible ce dessin sur lequel j'aurai d'autres détails à tracer ». L'architecte apporte donc la caution de ses connaissances professionnelles pour assurer au maître d'ouvrage la parfaite réalisation du contrat.

Il arrive que des projets trop ambitieux n'aboutissent pas. Mais ces commandes mirifiques permettent du moins à l'architecte de se laisser aller à imaginer un château idéal tel celui qu'il dessina, en 1825, pour un certain M. Croneau (7). Au milieu d'un vaste jardin à l'anglaise, un corps de logis à un étage, aligne sept baies en façade. Par un degré droit on accède à un portique d'ordre ionique colossal de quatre colonnes avec un fronton au tympan nu. La toiture à quatre pentes est dominée par un belvédère. Ce parti général évoque celui du château Margaux mais avec une ampleur supérieure à celle du modèle à cause des ailes basses qui agrandissent l'édifice (fig. 1). Sur le plan, on trouve l'indication d'une cour d'honneur bordée par une colonnade en arc

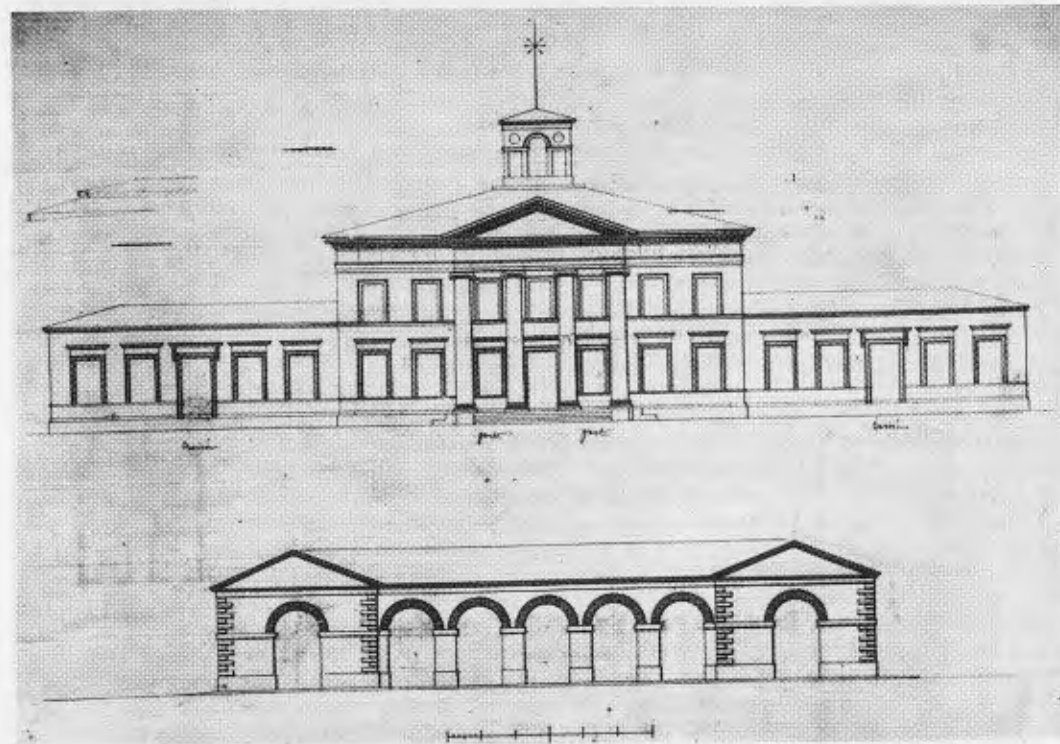


Fig. 1. — Projet du château par M. Croneau (1825) — Elévation de la façade

de cercle qui conduit à deux pavillons carrés. A l'intérieur, le châtelain disposera, au rez-de-chaussée, d'un vestibule, d'un salon de compagnie, d'un billard, d'une salle à manger; au même niveau sont encore prévues trois chambres, la cuisine et l'office. A l'étage, la chambre de Monsieur ouvre sur un cabinet de travail-bibliothèque et communique par un cabinet de toilette avec la chambre de Madame; une chambre est réservée aux enfants et à la bonne, une autre au travail des femmes et à la lingerie. Partout ont été multipliées les commodités (il y a un bain au rez-de-chaussée, des cabinets à l'arrière des chambres, des dégagements); la cuisine occupe l'aile qui jouxte la salle à manger et est complétée par une pièce à part pour l'évier, un office, un dépôt, un dégagement. Les communs regroupent, à gauche, derrière la colonnade, la cour des écuries avec son abreuvoir; le pavillon correspondant abrite une écurie avec six

(7) Archives départementales de la Gironde, 4J. 622

box, une remise, une sellerie, une pièce pour les harnais. Les communs de droite sont réservés à la basse-cour avec une volière et le pavillon est consacré à l'homme d'affaire et à un vaste cuvier avec trois cuves et quatre énormes foudres. Des annotations font état de logements pour les palefreniers et les domestiques (fig. 2). En somme un ensemble à l'architecture sévère mais vaste et correspondant à un train de vie luxueux. Nous ignorons qui était ce M. Croneau si riche et où devait se dresser son beau château. Est-ce parce que Durand avait vu trop grand que le projet n'eut pas de suite ?

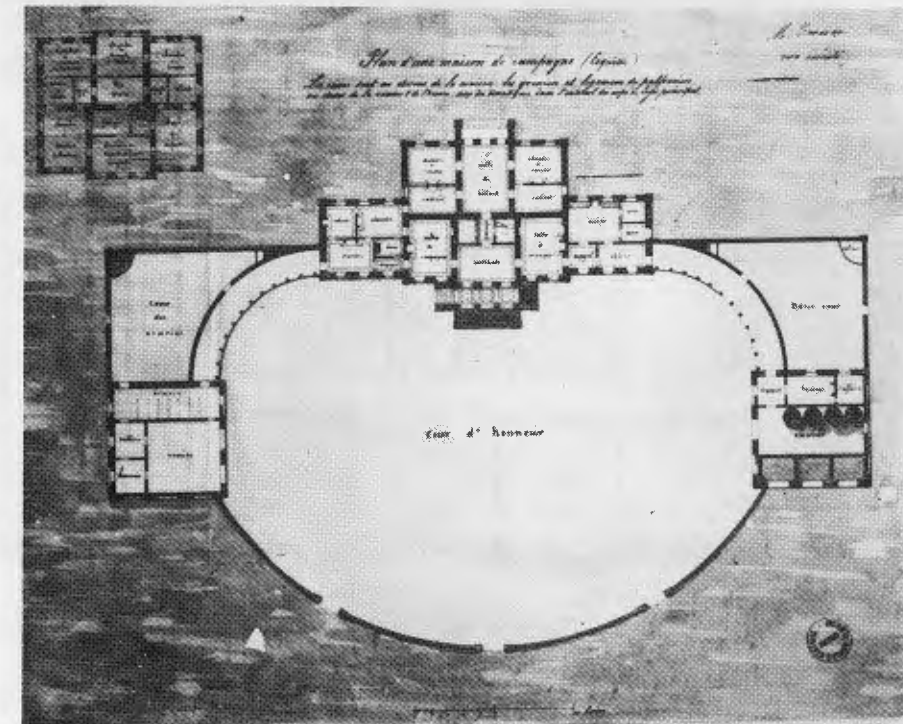


Fig. 2. — Projet de château pour M. Croneau (Plan)

D'une façon générale Gabriel-Joseph Durand est surtout conduit à réaliser des transformations dans des demeures anciennes qu'il est chargé de mettre au goût du jour. Souvent, ces modifications sont suffisamment importantes pour changer complètement l'aspect primitif de la construction et elles lui permettent d'imposer son style. Il est cependant obligé de tenir compte des contraintes que représentent les fondations, le gros œuvre, la disposition intérieure d'ensemble que par mesure d'économie il s'efforce de conserver, ainsi lorsqu'il modernise la demeure du comte d'Aux à Saint-Julien (8). Jusqu'en 1820, ce « château » n'était en fait qu'une vaste « chartreuse » avec des communs (fig. 3). Durand garde la partie centrale mais il l'encadre de pavillons en surélevant les communs. Sa première idée qui prévoyait deux étages et une toiture plate (fig. 4) fut, en définitive, simplifiée et les pavillons élevés d'un seul étage reçurent une toiture d'ardoise à quatre pentes (fig. 5). Il fait disparaître le mascarons rocaille au-dessus de la porte d'entrée et les linteaux cintrés des fenêtres; le rez-de-chaussée

(8) *Ibid.*, 5J. 107 et 4J. 622

est impeccablement appareillé avec des bossages, les fenêtres de l'étage sont encadrées de moulures et surmontées d'une corniche; rien ne rappelle plus le style Louis XV ni ne laisse supposer que l'édifice n'est, en réalité, qu'un réaménagement.

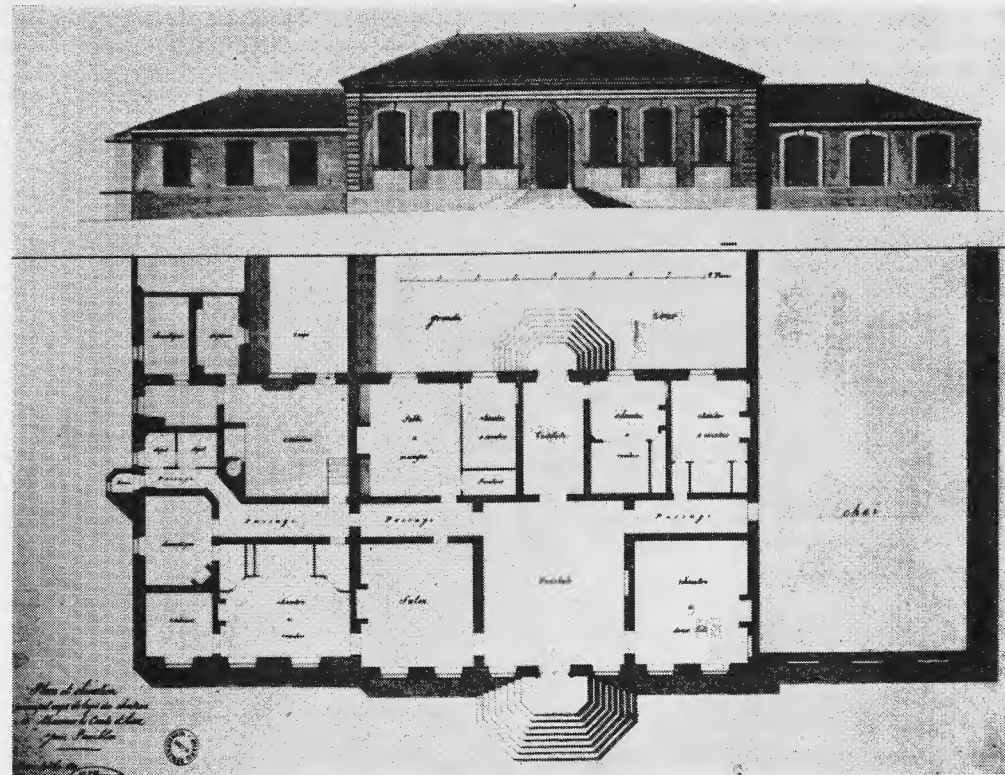


Fig. 3. — Chartreuse appartenant au comte d'Aux à Saint-Julien du Médoc : élévation et plan (état en 1820)

Le château de La Sauque, à La Brède, est amplifié et modernisé de la même manière (9). Il s'agissait d'une grande bâtisse formée par trois pavillons à un étage réunis par un rez-de-chaussée. Le pavillon central était coiffé par une haute toiture dominée par un lanterneau; partout ailleurs régnait un toit en terrasse. L'intervention de Durand (1836-1837) a consisté à élever un étage au-dessus des rez-de-chaussées de manière à créer une longue façade apparemment d'une seule venue. Une série de dessins montre qu'il avait hésité entre plusieurs partis, dont certains beaucoup plus ambitieux, avant de s'arrêter à celui qui fut retenu (10).

C'est encore par agrandissement et surélévation que la maison de M. Collineau, à Verdélais, prend des allures de château (1853) (9) (fig. 6).

(9) *Ibid.* 5 J 107.

(10) Pour le château de la Sauque, cf. Ph. Maffré, *Châteaux et maisons de campagnes du canton de Labrède*, T.E.R. d'Histoire de l'art, Université de Bordeaux III, 1978 (exemplaire dactylographié).

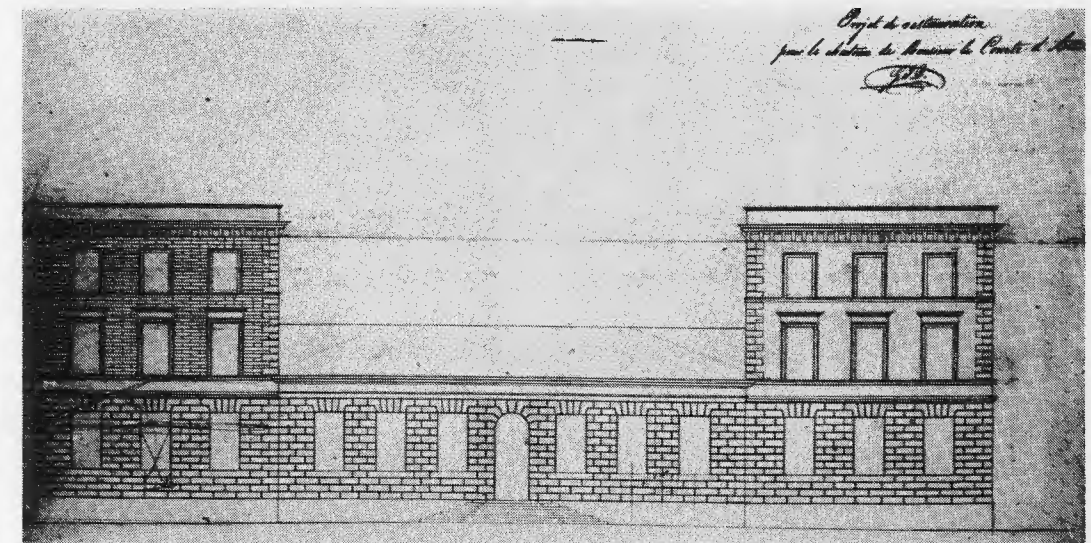


Fig. 4. — Premier projet de transformation de la chartreuse du comte d'Aux

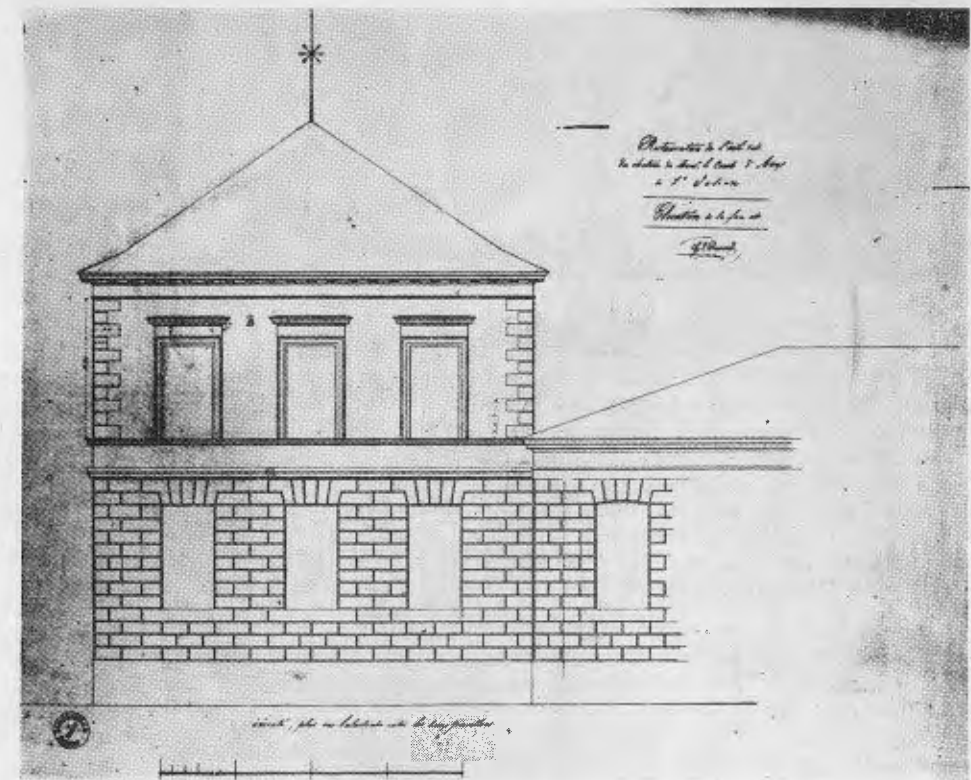


Fig. 5. — Second projet de transformation de la chartreuse du comte d'Aux

A côté des châteaux qui règnent sur des domaines importants, la campagne girondine se couvre, en cette première partie du XIX^e siècle, de grosses maisons qui affirment la condition bourgeoise de leur propriétaire. Tout autant que les châteaux ces maisons relèvent de la compétence d'un architecte. Aussi, de même que Durand avait rêvé d'un château idéal pour M. Croneau, il imagine également ce que doit être la maison bourgeoise parfaite. Il la met au point pour M. Louis Soulié Joncas, à Sadirac (1832) (7). C'est un gros bloc avec un étage dominé par un belvédère. Deux séries de pièces séparées par des dégagements ouvrent sur les cinq baies des deux façades principales. Au rez-de-chaussée la réception donne sur les perrons conduisant au jardin ; les cinq chambres et leurs cabinets occupent l'étage. Le plan prévoit, aussi, le logement de la femme de chambre et celui du jardinier.

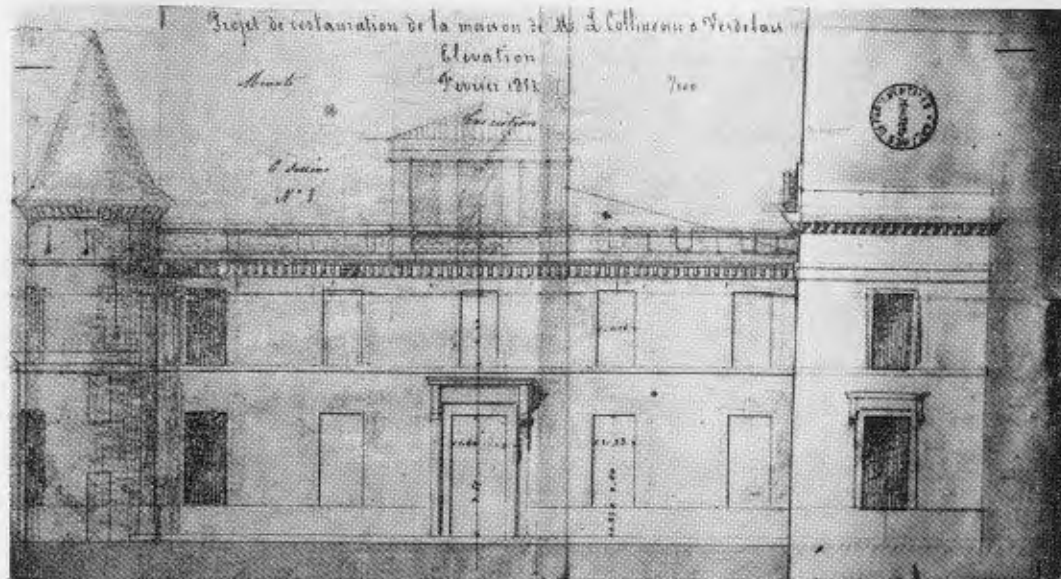


Fig. 6. — Projet de restauration de la maison de M. Collineau à Verdélais (1853)

Ce projet ne fut pas réalisé mais, par contre, la restauration de la maison beaucoup plus simple de M. Domec, à Lîstrac, fut conduite à bien en 1822 (7). Au rez-de-chaussée, Durand place une vaste salle à manger qui fait également office de salon ; à l'étage, deux chambres à deux lits avec chacune leur cabinet ; la salle de bains est au rez-de-chaussée non loin de la cuisine. A Saint-Médard-en-Jalles, pour un nommé Thévenard, il voit plus grand et met au point une distribution ample avec un rez-de-chaussée comportant deux salles de réception orientées vers la place du village et la salle à manger et la cuisine tournées du côté du jardin (7) (fig. 7). Le propriétaire réalisa le plan, établi en 1819, en grande partie en se passant des services de l'architecte.

Au rang des notables campagnards, il faut aussi placer les curés surtout au temps de l'alliance du trône et de l'autel. Pour eux, G.-J. Durand fut appelé par les autorités officielles à proposer des dessins de presbytères pour Cestas (1825), Beliet (1825), Saint-Médard-en-Jalles (1829-1830). La « maison presbytérale » de Cestas est conçue comme une ferme ; c'est une construction basse qui présente sur la place du village trois baies de façade et deux courtes ailes en retour délimitant une cour fermée par une murette et un portail de pierre ; en arrière d'un mur, une aile prolongeait le corps

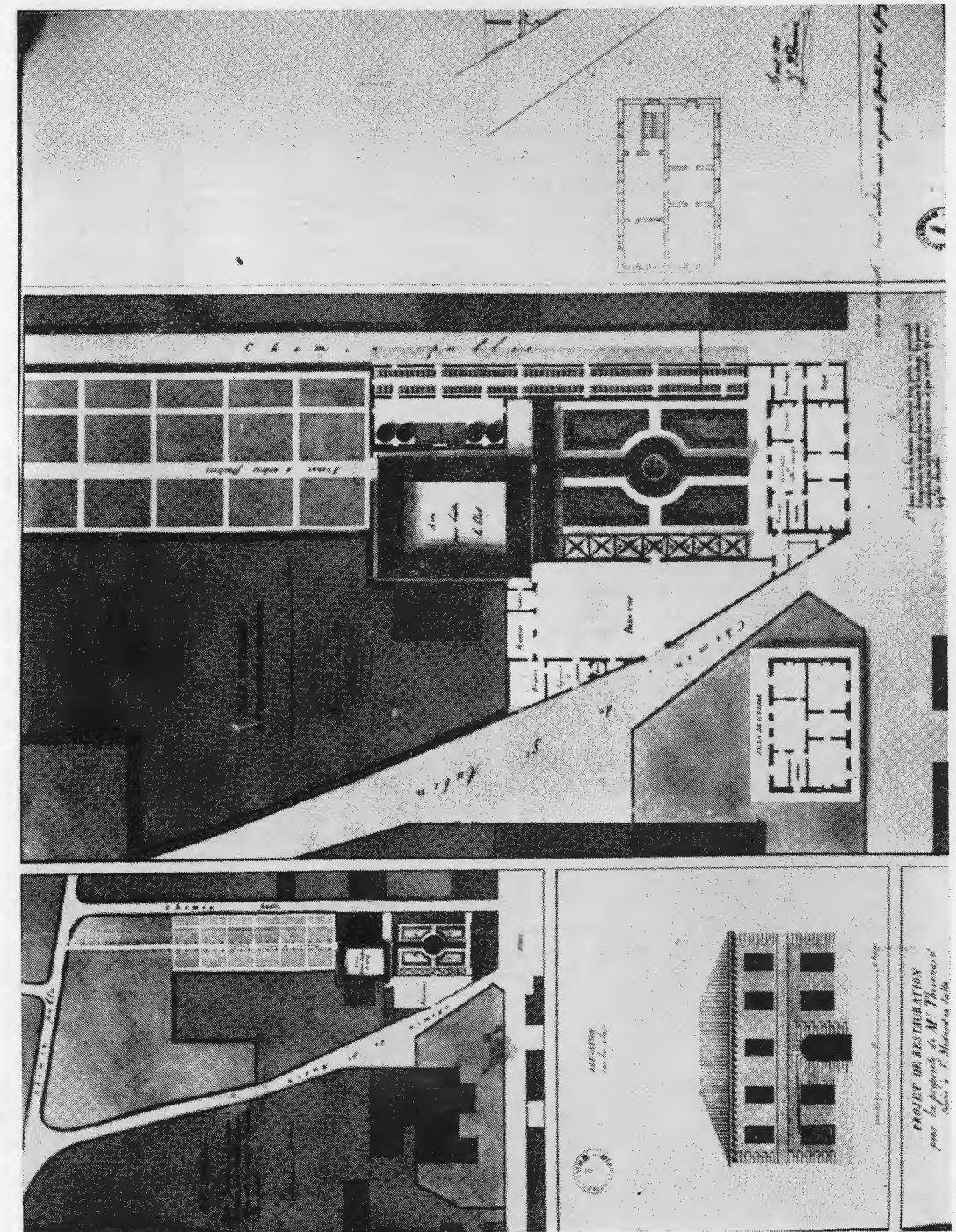


Fig. 7. — Projet de restauration de la maison de M. Thévenard à Saint-Médard en Jalles (1819)

central qui, sur le jardin, alignait neuf ouvertures (11). M. le curé disposait d'un salon, d'une chambre à coucher avec un cabinet et aussi d'une cuisine, d'une chambre pour la servante, d'une autre pour les hôtes, d'une écurie, d'un cellier, de dépôts pour le bois, pour les fruits et les récoltes. Les presbytères de Béliet et de Saint-Médard-en-Jalles (12) offrent les mêmes commodités mais ils ont l'aspect des maisons bourgeoises à un étage.

Très souvent Durand est sollicité pour des travaux de détail : réfections, modernisations ou embellissements qui lui permettent néanmoins d'imposer la marque de son style. Pour Charles de Belligny qui possède le domaine de Macanan, à La Tresne, il dresse le plan d'un portique de quatre colonnes en pierre blanche, d'« ordre dorique grec » dont la construction fut finalement repoussée (1833) (13). Pour la belle-mère de Belligny, M^{me} Asselin, propriétaire du château de La Tresne, il établit un projet de terrasse et d'orangerie, puis dessine le portail et la grille pour l'entrée principale du parc (1832) (14) (fig. 8). Cette orangerie rappelle le parti de celle qu'il avait déjà dessinée pour Durand-Delins à Bruges (1821) (14). Chez le marquis de Bryas, au château du Taillan, il réalise une salle de billard et une galerie (1823) (7). Chez M. Delbos, à Palmer (Cenon), il remplace la toiture en tuiles romaines de la « maison bourgeoise » par des ardoises puis projette une « galerie vitrée à colonnes » qu'il appelle aussi « galerie vitrée en fer » ; mais le propriétaire renoncera à cet aménagement moderne à cause du prix excessif (15).

Parmi les travaux utilitaires il faut faire la part, en ce pays de vignobles, à l'aménagement des chais, tels ceux de M. Thévenard à Saint-Médard-en-Jalles (1819-1820), du château d'Issan (1824), du château du Taillan (1824). C'est encore les habitudes locales qui le conduisent à dessiner avec le plus grand soin des clôtures et des portails (16). Il le fait pour le château de La Ligne à Lignan (1821), pour celui de La Tresne (1832), pour le domaine de Palmer ; il propose un modèle de portail, toujours, au comte Alexandre de Lur Saluces qui l'en remercie dans une lettre écrite au château de Malle (1835) (17). Enfin, il est parfois conduit à ordonner des jardins ou des parcs pour lesquels il adopte, comme c'est le cas au Taillan, un système qui mêle les boulingrins réguliers des jardins à la française pour les abords de la demeure avec, pour les parties plus lointaines, les pelouses, les bosquets et les allées sinueuses des jardins anglais (7).

Qu'il s'agisse de la rénovation d'un château ou de la construction d'un simple portail, Gabriel-Joseph Durand impose sa marque partout où il intervient. Par sa famille il se rattache à l'équipe formée autour de Louis, mais par son style il appartient au second néoclassicisme bordelais issu de Combes (18). Cependant alors que ce dernier, émule de Ledoux et de Boullée, se laisse aller à rêver d'utopies grandioses (19), Durand est peu imaginaire. Combes est un poète ; Durand, même dans ses projets les plus ambitieux, reste un prosateur qui s'en tient à un langage architectural restreint, clair et efficace. Il garde le goût néoclassique pour les volumes géométriques et simples. Comme son maître, il aime les proportions franches et lourdes. Mais il est à peu près totalement réfractaire à l'antiquomanie. Son admiration pour les Anciens est tempérée par un esprit critique teinté de rationalisme. A l'occasion, il explique clairement sa position à l'égard des règles académiques et s'interroge pour savoir si « elles (sont) bien applicables à des maisons d'habitations modernes érigées dans une atmosphère

(11) Archives départementales de la Gironde, 5 J. 41.

(12) *Ibid.* 5 J. 41 et 4 J. 622.

(13) *Ibid.* 5 J. 106.

(14) *Ibid.* 5 J. 109.

(15) *Ibid.* 5 J. 108.

(16) R. Coustet et Fr. Legrand, « Portails classiques et néoclassiques du Bordelais » dans *Rev. Hist. de Bx. et du Dept. de la Gironde*. Tome XXIV, 1975, p. 117-129.

(17) Archives départementales de la Gironde, 5 J. III.

(18) R. Coustet, « Le second néoclassicisme bordelais » dans *l'Oeil*, n° 275, juin 1978.

(19) F.G. Pariset, « L'architecte Combes » dans *Revue Hist. de Bordeaux et du Dept. de la Gironde*, Tome XXII, 1973.

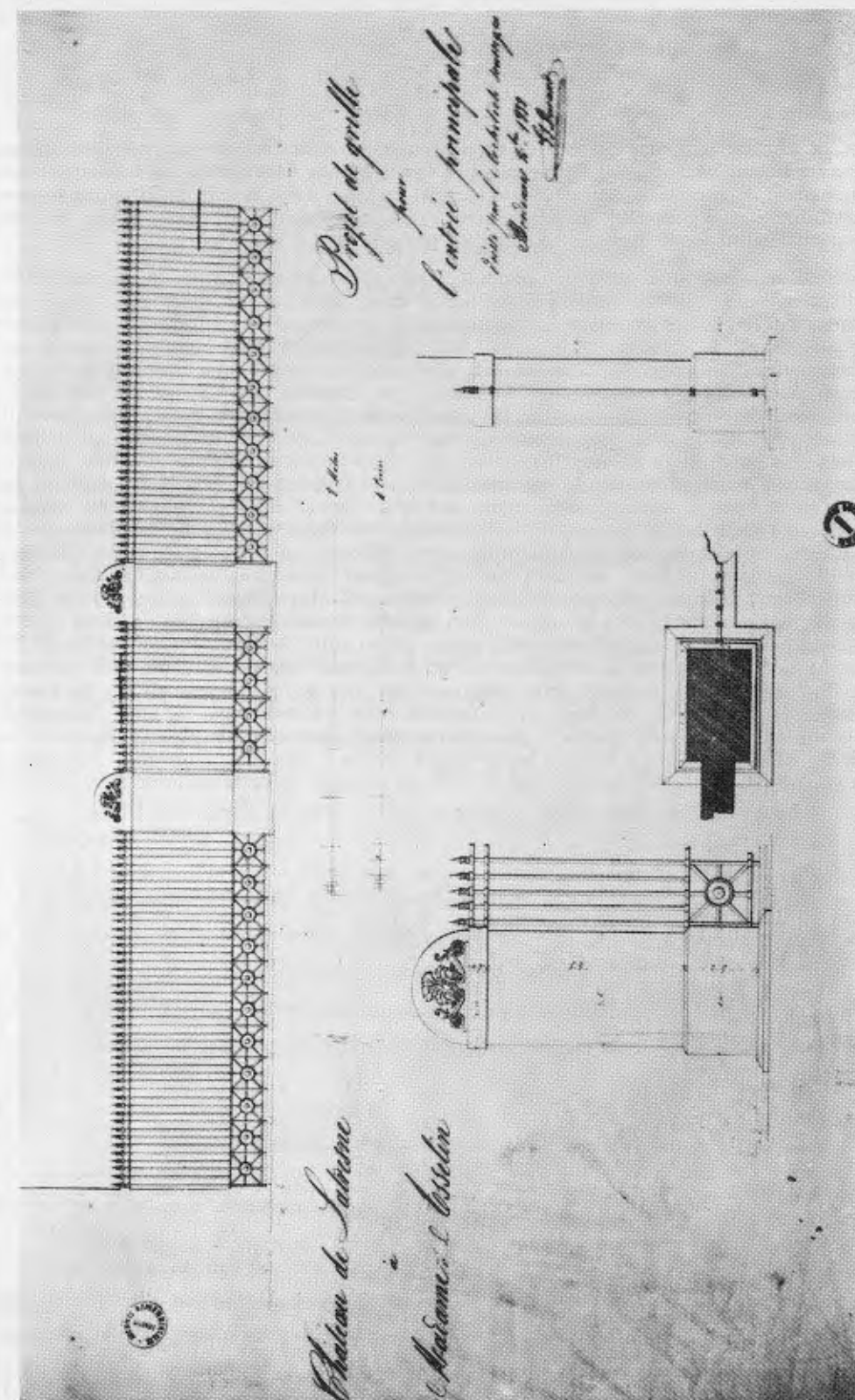


Fig. 8. — Projet de grille pour le château de La Tresne (1832)

souvent sombre et pour nous autres Français qui, en définitive, ne sommes pas obligés de trouver bon tout ce qui convenait aux Grecs et aux Romains » et il conclut sans équivoque : « On ne le pense pas, on croit, au contraire, devoir suborner la sévère inflexibilité des Règles aux habitudes modernes, aux besoins du jour et aux intérêts des propriétaires pour lesquels il s'agit de bâtir » (20).

Aussi bien, son goût sévère le conduit à se méfier des ornements. Si dans certaines réalisations urbaines de caractère public il croit légitime de prodiguer une riche décoration (21), il refuse, en ce qui concerne les constructions rurales, le luxe frivole des sculptures. Il échappe à la manie néoclassique du fronton et de la colonne. La demeure dessinée pour M. Croneau est une exception parce que, sans aucun doute, il a en tête l'exemple du château Margaux. A la demande de Charles de Belligny, il étudie, pour le domaine de Macanan, un portique qui, en définitive, ne sera pas construit et nous pensons qu'il est responsable de celui qui enrichit l'une de façades du château Palmer de Cenon. Mais ailleurs il renonce aux effets du détail sculpté et à tout élément architectural ostentatoire et se cantonne dans un répertoire restrictif. Il souligne les joints de l'appareil, renforce les angles par des chaînes harpées, sépare les niveaux par des cordons, borde de fascies le chambranle des fenêtres, rythme les corniches de modillons. En somme un style d'une extrême sobriété mais qui reste fidèle au vocabulaire classique. Durand, en effet, fut à peu près imperméable aux tendances qui, timidement d'ailleurs, commencent à s'intéresser au Moyen-Age. Ce n'est qu'en 1853, à la fin de sa carrière, qu'il propose à l'un de ses clients la possibilité de choisir entre un modèle de maison strictement néo-classique ou un autre de caractère néo-médiéval (22). Dans la première option, le corps central de la demeure est encadré par des pavillons qui, dans la seconde, peuvent être remplacés par des tours rondes coiffées de hautes toitures d'ardoises (fig. 6). Mais cet exemple reste exceptionnel, et, dans l'ensemble, par l'importance et la diversité de ses constructions rurales, Gabriel-Joseph Durand a été l'un des architectes qui a le plus contribué à diffuser dans les campagnes bordelaises une forme de néoclassicisme qui est devenu en quelque sorte le style local.

(20) Archives départementales de la Gironde, 4J. 632. « Projet d'élévation pour les maisons de l'hémicycle de la place Louis-Philippe 1^{er} » (1832).

(21) Par exemple, la Galerie Bordelaise (1830-1837), la maison Leppert à l'angle de la rue Sainte-Catherine et de la rue du Loup (1847).

(22) Archives départementales de la Gironde, 5J. 107 : « projet de restauration de la maison de M. Collineau à Verdélais » (1853).

CERCLE BERTRAND ANDRIEU PROCES VERBAUX DES SEANCES DES ANNEES 1976 - 1978

ABREVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- B.M.C. *Catalogue of Greek Coins in the British Museum*, Londres, 1873-1927, 30 volumes.
- Ca Cartier, *Encyclopédie Universelle des monnaies du XX^e siècle*, Paris, 1972.
- Ci Ciani, *Les monnaies royales Françaises de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris, 1926.
- C Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire Romain*, 2^e édition, 8 volumes, Paris, 1880-1892.
- Cg Craig, *Coins of the World, 1760-1850*, U.S.A., 1966.
- Da Dattari, *Monete Imperiali. Grece catalogo della collezione G. Dattari*.
- Dv Davenport, *European coins crowns and talers since 1800*, Londres, 1964.
- E.d.F. Evrard de Fayolle, *Recherches sur Bertrand Andrieu*, 1902.
- Evrard de Fayolle, *Histoire Numismatique de la Chambre de Commerce de Bordeaux*, 1900.
- F Feuardent, *Collection Feuardent. Jetons et méreaux depuis Louis IX jusqu'à la fin du Consulat de Bonaparte*, Paris, 1904-1915.
- H Hewlet, *Anglo-Gallic coins*, Londres, 1920.
- L Lafaurie, *Les monnaies des Rois de France*, Paris, 1951-1956.
- M Mazard, *Corpus Numidiae Mauretaniaeque*, Paris, 1955.
- Mo Morisson, *Catalogue des Monnaies Byzantines de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1970.
- N Nocq, *Les Du Vivier*, Paris, 1911.
- P Pagani, *Monete Italiane dall'invasione Napoleonica ai giorno nostri 1796-1961*, Milan, 1962.
- P.A. Poey d'Avant, *Monnaies Féodales de la France*, Paris, 1858-1862.
- P Poindessault, *Répertoire de la numismatique française contemporaine de 1793 à nos jours*, par Jean de Mey et B. Poindessault.
- R.I.C. *The Roman Imperial Coinage*, Londres, 1923-1973.
- Sch Schon, *Coins of the world*.
- Sc Schroeder, *Annam. Etudes numismatiques*, Paris, 1905.

| | |
|------|---|
| Se | Seaby, <i>A catalogue of the copper coins and tokens of the British Isles by Seaby</i> , Londres. |
| Sel | Seltman, <i>Greek coins</i> , 2 ^e édition, Londres, 1955. |
| Syd | Sydeham, <i>The Roman Imperial coinage</i> , Londres, 1952. |
| V.G. | Victor Guilloteau, <i>Monnaies Françaises Colonies Métropole</i> , Versailles, 1942. |
| W | Wayte, <i>Coins of the world</i> , New-York, 1 ^{re} édition. |
| Y | Yeomen, <i>Catalog of modern world coins by R.S. Yeomen, 1850-1964</i> . |
| R.N. | <i>Revue Numismatique</i> . |
| N.C. | <i>Numismatic Chronicle</i> . |

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIETE ARCHEOLOGIQUE
AYANT PARTICIPE AUX TRAVAUX DU CERCLE

| | |
|------------------------|--------------------------|
| M. BARDET | M. DUGROS |
| M. BENUSIGLIO | M. DUPUCH |
| M ^{me} BEYNIS | D ^r LASSERRE |
| †M. CABARROT | M. LATASTE |
| D ^r CASTERA | M. NONY |
| M. CHALMIN | M. PUJO |
| M. CHAPOUR | M. VOISIN |
| D ^r COUGOUL | D ^r WANGERMEZ |
| D ^r DEBRUGE | M. le Conservateur YVON |

COMPOSITION DU BUREAU POUR LES ANNEES 1976-1977

| | |
|-----------------------------|----------------------------------|
| Présidents Honoraires | M. DUCASSE, Professeur ETIENNE. |
| Président | M. le Conservateur YVON. |
| Vice-Présidents | D ^r COUGOUL, M. NONY. |
| Secrétaire | M. DUPUCH. |

SEANCE DU 18 JANVIER 1976

Présidence de M. le Conservateur YVON, *Président*

PRESENTATIONS :

M. CHAPOUR : Monnaie de Syracuse, époque de DION. Tête laurée de Zeus R/ foudre ; Monnaies romaines. Faustine mère (138-140), Faustine jeune (161-176), Julia Domna (173-217), Julia Mamaea (228-235), Otacilia Severa (244-249), Herennia Etruscillia (249-225), Salonine (253-268), Hélène (306), Fausta (301-337), Sévère II (306-307), Constantin le Grand (307-337).

M. CABARROT : Monnaies de Macrin et Diaduménien (217-218), atelier d'Antioche. Macrin, deniers C 55, 15, 122,21, sesterce C 66^e; Diaduménien sesterce C 7.

M. NONY : Monnaies de fouilles, triens mérovingiens (or), VII^e Bordeaux (Burdegal), 2 exemplaires ; Saintes 1 exemplaire.

D^r COUGOUL : Monnaies de fouilles ; 2 pièces médiévales, fin XII^e-XIII^e, trouvées à Campagne du Bugue (entre le Bugue et les Eyzies).

D^r LASSERRE : Jetons de Louis XIV frappés aux différentes époques de sa vie et dont les avers représentent l'évolution de son portrait ; Conseil du Roi, 2 ex., l'un au buste enfantin, l'autre à la mèche courte ; Parties Casuelles (Feuarent 2627, 12635, 3063), Etats du Languedoc (F. 10931).

M. DUGROS : Monnaies du Portugal et de ses colonies ; Guinée, Emmanuel I, testao, atelier de Lisbonne, argent. Brésil, Jean VI, 960 reis, 1820, atelier de Rio, argent (Craig 119) ; Joseph I, 40 reis, 1762, contre marque écu du Portugal, XL reis, bronze, Cg 10 a ; Maria I, Açores, 20 reis, 1795, br Cg 6 a ; Maria II, Afrique Portugaise, ½ macuta, 1853, 1672 ; Maria et Pierre III, X reis, contremarque écu du Portugal, 1784, br Cg 42 a ; Maria I^o, Açores, 20 reis, 1795, br Cg 6 a ; Maria II, Afrique Portugaise, ½ macuta, 1853, br Cg 75 ; Maria II, Madeire, X reis, 1852 br Cg 2.

M^{me} BEYNIS, médailles : Concours régional agricole, Tarbes, 1898, par Ponscarne ; Concours spécial de la race Bazadais. Bazas, 1902, par Alphée Dubois.

SEANCE DU 15 FEVRIER 1976

Présidence de M. CABARROT

PRESENTATIONS :

D^r CASTERA : Maxence (308-310), folles, ateliers d'Ostie, de Rome, d'Aquilée.

M. LATASTE : Monnaies de Philippe l'Arabe, atelier d'Antioche ; Probus, atelier de Rome ; Vespasien, atelier d'Antioche.

M. CABARROT : Constantin, CONSTANTINUS NOB. CAES., tête laurée à d. D/ SAC MON VRB AVGG ET CAESS NN RQQ, 9,59 gr, dont la frappe peut être située entre le 25 Juillet 306 et Décembre 306. (Cf. article, p. 197).

M. PUJO : Gaule Subalpine, 20 Fr, An 9, V.G. 842.

M. DUGROS : Louis XIV, seizain, Ciani 2039, Barcelone ; Siège de Lille, 1708, armes de Maréchal de Boufflers, XX sols, PRO DEFENSIONE URBIS ET PATRIAE ; autre

exemplaire, X sols, bronze, quatre deniers. Strasbourg variété de Viani 2017 avec ROY, bronze, atelier de Metz, dix sols, Ci 1961 ; Pau, deux sols, CI 1960, arg.

SEANCE DU 21 MARS 1976

Présidence de M. le D^r COUGOUL, *Vice-Président*

PRESENTATIONS :

M. LATASTE : Victorin antoniani, atelier de Cologne.

M. DUGROS : Pièces en argent émises en Europe pendant le deuxième quart du XIX^e s. jusqu'en 1943, d'un module se rapprochant de la pièce de 1 Fr, et dont certaines ont fait partie de l'Union Latine. Grande-Bretagne, shilling, 1838 ; Hollande, Guillaume, gulden 1865. Suède, Norvège, Oscar II, 1 couronne ; Grèce, George I, dragme, 1874 ; Danemark, Christian IX, couronne, 1876 ; Roumanie, Charles I, 1 leu, 1884 ; Italie, Umberto I, lire, 1887 ; Belgique, Léopold II, 1 Franc, 1887 ; Espagne, Alphonse XIII, pesete, 1889 ; Portugal, Carlos I, 200 reis, 1891 ; France, 1 Franc, 1895, V.G. 4238 ; Serbie, Alexandre I, 1 dinar, 1897 ; Suisse, franc, 1901 ; Allemagne, 1 mark, 1903 ; Liechtenstein, couronne, 1910 ; Hongrie, François-Joseph, korona, 1915 ; Suède, Gustave V, couronne, 1943.

D^r LASSERRE : Médailles médicales ; Xavier Bichat, par L. Dubourg, 50 m/m br. ; Société Anatomie et Physiologie Bordeaux par E. Dubois, 1889 ; Vaccine, 1903, par Ponscarne, 51 m/m, br. Académie de Médecine, par A. Patey, 41 m/m, Professeur Froelich par Dropsy, 1929, 67 m/m, br. Professeur Ombredane, par Pillet, 68 m/m br.

D^r CASTERA : Médailles : Tour Eiffel, 1889 ; Exposition de Condom, 1894. Société Philomatique, Cours Professionnels, Assiduité.

SEANCE DU 21 AVRIL 1976

Présidence de M. le Conservateur YVON

PRESENTATIONS :

M. CHAPOUR : Grèce, tête barbu à D, R/ taureau fonçant à D. Egypte. Tibère, tétradrachme, atelier d'Alexandrie, B.M.C. 38 ; Rome, Antonin le Pieux, sesterce, frappe posthume, C 165 ; Dioclétien, follis, buste cuirassé, R / le génie du peuple romain ; Constance Chlore, follis, buste casqué et cuirassé, R/génie, follis posthume, tête drapée, R/MEMORIA FELIX ; Constantin le Grand, follis, R/ génie, atelier de Lyon.

M. le Conservateur YVON. Identification de monnaies trouvées par le Docteur Cougoul : monnaies du type d'Angoulême, fin XII^e, début XIII^e s. ; pièces au type et aux légendes immobilisées : LODOICUS, Poey d'Avant, PL LVII — 14.

M. CHALMIN : Colonies Françaises, Charles X, 1827, 10 cent, V.G. 2645 ; 5 cent, 1828, V.G. 2657 ; Louis-Philippe, 10 cent, 1841, V.G. 2927, 5 cent, 1839, V.G. 2905.

D^r LASSERRE : Souvenirs de 1830 : médaille allégorique « A LA MEMOIRE DES FRANÇAIS MORTS POUR LA LIBERTE 27 28 29 JUILLET 1830 », par Caque, br. 50 m/m ; autre médaille sous une couronne royale PATRIE ET LIBERTE R/ NANTES FETE NATIONALE, 1831 ; ANNIVERSAIRE DU 30 JUILLET, br. 32 m/m.

Louis-Philippe Roi des Français par Thiolier, R/ DITAT ET ORNAT / ; CHAMBRE DE COMMERCE DE CHARENTE MARITIME INFÉRIEURE, émis entre 1832 et 1841, arg., 32 m/m ; Louis-Philippe Roi des Français, tête à G., par Barré R/ le duc d'Orléans à cheval, L'ARMÉE AU DUC D'ORLÉANS PRINCE ROYAL, MDCCXLII, argent à bélière, autre exemplaire bronze 36 m/m. Présenté au nom de M. Coulon, médaille de l'Archevêque de Paris, DENIS AFFRE ARCHEVÊQUE DE PARIS, buste tête à D, R/ autour d'un cœur enflammé LE BON PASTEUR DONNE SA VIE POUR SES BREBIS PUISSE MON SANG ÊTRE LE DERNIER VERSE, 27 JUIN 1848, cuivre, 24 m/m. Médaille du Souvenir exécutée probablement sous la Restauration lors de l'exhumation des restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, le 21 Janvier 1815, AV. Sommé de la couronne royale les deux L entrecroisés encadrés des trois fleurs de lis, en dessous 21 JANVIER 1793, R/ sommé de la couronne royale, chiffre de Marie-Antoinette encadré des trois fleurs de lis, en dessous 16 OCTOBRE 1793.

SEANCE DU 16 MAI 1976

Présidence de M. CABARROT

PRESENTATIONS :

D^r LASSERRE : Médaille de l'inauguration de la statue de Louis XV à Bordeaux par Marteau, br., 41 m/m ; Louis XV série de jetons en argent, marquant l'évolution de son portrait ou presque tous les types sont représentés, les coins ayant été gravés par les meilleurs graveurs de l'époque.

M. DUGROS : Monnaies des U.S.A. ; Massachusetts, cent, 1788, Craig N° 2 ; New-Jersey, Cg N° 4^e ; Frappes Fédérales, one cent, 1793, Cg 15 A, one cent, 1794 ; half cent, 1800, Cg 12 ; one cent, 1806, Cg 17 ; half dollar, 1803, Cg 31 A ; 50 cents 1828, Cg 32 ; one cent, 1812, Cg 18 ; one cent, 1824, Cg 19 ; half dollar, 1861, Y 37^e ; Lafayette, dollar, Lafayette, Washington, têtes à D. R/ statue équestre de La Fayette, Paris, 1900, Schon N° 14.

M. PUJO : Plaques de shakos de la Garde Nationale, II^e République, avec le symbole des mains qui se serrent.

Mme BEYNIS : Médaille de Louis II le Bègue (846-879) ; Société Hippique Française d'Équitation, 1909.

SEANCE DU 20 JUIN 1976

Présidence de M. le Conservateur YVON, *Président*

PRESENTATIONS :

M. CABARROT : Emilien, atelier de Rome, 253, Cohen 53, pièce douteuse, il s'agirait d'un faux du XVIII^e. Il existe également un coin de Becker C.F., R.I.C. 11.

M. LATASTE : Monnaies de Constantin, atelier de Lyon, Claude, frappe de consécration, Salonine.

Médaille de Gutenberg par C.F. Emmerich.

M. DUGROS : Monnaies du Canada ; Montréal, Bas-Canada ; Token, 1 sou ; Wayte Raymond 13 ; Province du Bas-Canada, 1837, Québec Bank, Un sou. Half Penny W.R. 3 ;

Province du Canada, deux sous one Penny W.R. 2. Banque du Canada, one penny, 1852, W.R. 2 ; Province du Canada, 1 sou, Half Penny, 1852, W.R. 19 ; Bank de Montréal, Half Penny, 1844, W.R. 9 ; Province de la Nouvelle Ecosse, Penny, 1832, W.R. 1 ; Nouveau Brunswick, Penny courant, 1854, W.R. 6 ; Magalen Island (île située à l'embouchure du Saint-Laurent), Penny, Token, 1815, W.R. 1.

D^r LASSERRE : Médaille du croiseur école Jeanne d'Arc, par L. Prudhomme, bronze, 59 m/m ; Inauguration du Transcamerounais, 10 décembre 1974, br., 50 m/m.

SEANCE DU 17 OCTOBRE 1976

Présidence de M. le Conservateur YVON, *Président*

PRESENTATIONS :

M. CABARROT : Monnaies romaines du IV^e, provenant de trouvailles locales, folles, Constantin I, atelier de Londres, 310-312, R.I.C. 241, trouvé à Cissac (Médoc) ; autre exemplaire atelier de Ticinum, 324-327, (L.R.L.B.C. 479), fouilles de Saint-Seurin à Bordeaux ; Constance II, pour Constance Galle Cesar, atelier d'Arles, 353-354, L.R.B.C. 456 variante, fouilles de Saint-Seurin.

M. PUJO : Demi écu à la mèche longue, Nantes, 1650, Ciani 1850.

M. DUGROS : Chine, Empire, Province de Kuang-Hsu-Pei Yang, I tael, 1906, arg., Cartier 19 ; Kwang-Tung, one cent, br., Ca 2 ; République, 1912, one dollar, arg., Ca 48 ; 20 cash br., Ca 6 ; Dollar, 1912, Li Yan Hung, arg., Président de la République, Ca 13 ; Yuan Chi Lai, Président de la République, dollar, 1914, arg., Ca 20 ; Sun Yat Sen, dollar, 1933, arg., Ca 72 ; Formose, Taiwan, Tchang Kai Chek, dollar (5), 1970, nickel, Ca 18 ; 1 chiao, 1967, Ca 15 ; République populaire de Chine, 5 fen, 1955, alu., Ca 3.

M. CHALMIN : Prusse, médaille frappée en 1814 par Frédéric Guillaume III après la campagne de France, médaille commémorative en l'honneur des soldats tombés pendant les campagnes contre la France, cuivre, 28 m/m.

D^r LASSERRE : Médaille de la pose de la première pierre de la cathédrale Saint-Louis de La Rochelle, le 18 juin 1742, éditée sur les plans de Jacques Gabriel, grâce aux libéralités de Louis XV, cuivre 52 m/m. L'art religieux de la médaille pendant la seconde moitié du XIX^e s., dessins du R.P. Martin Arthur Martin, S.J., médailles de baptême, confirmation et première communion gravées par Oudiné.

SEANCE DU 21 NOVEMBRE 1976

Présidence de M. le Conservateur YVON, *Président*

PRESENTATIONS :

M. NONY : Monnaies trouvées à Mézin (Lot-et-Garonne) : Julio-Claudiens, trois exemplaires ; Antonins, trois exemplaires ; Antoninien d'argent ; quatre Antoniniens mutilés ou d'imitation, vers 260-285 ; Tibère, as coupé ; Gordien III antoninien martelé.

M. CABARROT : fouilles de Saint-Seurin du 28-7-67, Constance II, buste consulaire, R/ FEL TEMP, atelier d'Arles, 346-350 ; monnaies arabes médiévales (pièces carrées).

M. DUGROS : Espagne, Guerre Civile (1936-1939), Gobierno de Euzkadi, 1937, 2 pesete, 1 pesete, cupronickel ; Consejo de Asturie-Leon, 1 pesete, 1937, bronze ; Consejo Santander-Palancia-Burgos, una pesete, 1937, cupronickel.

Gouvernement Nationaliste, Franco, 2 ½ pesete, 1957, bronze d'aluminium. Yeomen 114, 5 pesete, 1950, cupronickel Y 117 ; 5, 25, 50 pesetes, 1958, Y 118-119-120 ; 1 pesete, 1966, bronze aluminu, Y 125 ; 100 pesetes, 1966, argent, Y 122.

Mme BEYNIS : Cuba, CENTENARIO DE MARTI, 1853-1953, tête à G, R/ PATRIE ET LIBERTÉ, 1 peso, arg., 38 m/m.

D^r LASSERRE : Médailles de Napoléon ; Vénus de Médicis, par Jeuffroy, ; buste du Premier Consul, tête à D., par Jeuffroy, 1803, R/ la Vénus de Médicis : AUX ARTS LA VICTOIRE L'AN IV DU CONSULAT DE BONAPARTE, br., 40 m/m.

Couronnement, Av. buste de Napoléon lauré à D., col nu, par Andrieu, R/ LE SENAT ET LE PEUPLE AN XII, par Jeuffroy ; Napoléon en costume de Sacre, LE SENAT ET LE PEUPLE AN XII, par Jeuffroy, arg., 41 m/m ; cet avers à servi par la suite de modèle pour la plupart des médailles ; Mariage de l'Empereur, têtes accolées de Napoléon et de Marie-Louise, par Andrieu, R/ les deux époux se donnent la main droite près d'un autel orné d'un flambeau, d'un carquois et d'un arc, sur lequel brille une flamme ; NAPOLEON EMPEREUR ET ROI MARIE LOUISE D'AUTRICHE MDCCCX, par Brenet, arg., 38 m/m ; Médaille des Prix Décennaux (distribués par la main même de l'Empereur), buste lauré à G., tête et col nus, par Andrieu, R/ Minerve de profil à G., près d'un autel, tient en avant une couronne de la main droite et en tient une autre sur les genoux. Toutes ces médailles furent exécutées sous la direction de Dominique Vivant-Denon.

SEANCE DU 19 DECEMBRE 1976

Présidence de M. CABARROT

PRESENTATIONS :

M. CABARROT : Corinthe, statère, vers 400-350 ; Rhodes, didrachme, vers 300 ; Istros (Moesie Inférieure), statère, vers 350-300.

D^r LASSERRE : Médailles de Mariage : Mariage de l'Empereur et de Marie-Louise, par Andrieu, 1810, or, 15 m/m, 2 gr 90, E. de Fayolle N° 104 ; autre médaille, Napoléon tête à D. NAPOLEON EMPEREUR, R/ même légende revers que ci-dessus, 1810, 15 m/m arg., 1 gr 70.

II^e République, 20 centimes, 1850, V.G. 3262 ; 5 francs, 1850, V.G. 3258 ; III^e République, 2 francs, 1871, V.G. 3809.

David d'Angers, médaillon de Condorcet, bronze, 140 m/m. (Chesneau, *Les œuvres de David d'Angers*, 1934, N° 479).

M. DUGROS : Médaille de Bougainville, 1729-1811, par Annie Mouroux-Martin, R/ MARINE NATIONALE FRANÇAISE, AVISO BOUGAINVILLE POUR CAMPAGNES LOINTAINES, LANCÉ A BORDEAUX LE 21 AVRIL 1931, bronze, 50 m/m ; AUX INTERNES DES HOPITAUX DE BORDEAUX, 1914-1918, plaquette bronze, 54 x 45, uniface ; monnaie de Paris, MONNAIE DE PARIS SOUVENIR D'UNE VISITE, R/ MONNAIE DE PARIS ETABLISSEMENT DE PESSAC, br., 40 m/m.

SEANCE DU 16 JANVIER 1977

Présidence de M. NONY

PRESENTATIONS :

D^r DEBRUGE : Auguste, deniers, atelier de Lyon, de 12 à 14 après J.C.

M. CABARROT : solidii : Constance II, Antioche, C 108 ; Valentinien I, Antioche, C. 25, Constantinople, C. 4 ; Valens, Nicomédie (364-367), C. 32. Gradien, Trêves, C. 38 ; Valentinien II, Constantinople, C. 4 ; Théodose I, Sirmium (393-394), C. 38.

M. DUGROS : Etats Belges Unis, 1790, arg., Cg 32 ; Léopold I (1831-1865), 5 francs, 1833, Cg 13 ; 1849, Cg 20 ; 1853, Cg 5.

Léopold II (1865-1909), 5 Francs, 1870, Y 8 ; Jubilé, 50 ans Indépendance, 1830-1880, Y 10 ; Albert I (1909-1934), 20 Francs, 1934, Y 36 ; Léopold III (1935-1950), 50 Fr, 1940, Y 50.

CENTENAIRE CHEMINS DE FER BELGES, 50 Fr, 1935, Y 48.

D^r CASTÉRA : République Cisalpine, 30 soldi, An IX, V.G. 841 ; Gaule Subalpine, 20 Francs, V.G. 842 ; 5 Francs, An 9, V.G. 843.

M. NONY : Royaume Uni, Elisabeth II, 1/4 dollar, 1970, 1976, New-Pence 1969, 1973 ; pièces heptagonales.

SEANCE DU 20 FEVRIER 1977

Présidence de M. le Conservateur YVON, *Président*

PRESENTATIONS :

M. CABARROT : Valentinien I (364-375), D N VALENTINI ANVS P F AVG, buste diadémé, drapé et cuirassé à D., R/ VOTIS /V sur deux lignes dans une couronne de laurier, atelier de Constantinople, manque au Cohen et au R.I.C., argent, monnaie hybride, frappée au cours de la seconde période du règne de Valentinien I (248-367 -17.11-375) avec le revers de la pièce de Gratien (R.I.C. IX.39.C) qui fut frappée pour ses quinquinalia.

M. DUGROS : Pays-Bas, Philippe II Espagne, Ecu de Brabant, 1561, atelier d'Anvers ; Philippe III, écu aux armes de Bourgogne, 1639, atelier d'Anvers ; République Batave, Zélande, écu, 1769, Cg A 18 ; Guillaume II, 2 ½ gulden, 1845, Cg 92 ; Guillaume III, 2 ½ gulden, 1871, Y 11 ; Wilhemine, 2 ½ gulden, 1940, Y 47 ; Juliana, jubilé 25 ans de règne, 10 gulden, 1973.

D^r LASSERRE : Médailles de la Vaccine : 1814, génisse occupant la presque totalité de l'avvers au-dessus une lancette à inoculation, à gauche un tube de verre destiné à conserver le vaccin, à l'exergue EX INSPERATO / SALIS / DEPAULIS.F., R/ au centre d'une couronne de chêne VACCINATIONS / MUNICIPALES / DE PARIS / MDCCCXIV, arg., 32 m/m ; 1823, Louis XVIII, profil à D., par Gayrard, R/ allégorie de la vaccine par Andrieu, sur la plinthe nom de la récipiendaire, or, 41 m/m ; 1824, Charles X, tête à G., CAROLUS X REX FRANCIAE / GAYRARD. F., R/ Celui décrit par E. de Fayolle, B. Andrieu, N 47 ; 1849, avers identique au revers de la médaille de 1824, à l'exergue

MDCCCIV : LA VACCINE ANDRIEU / DENON DIR, R/ MINISTRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE, couronne de fleurs, de fruits et d'épis de blé ; nom de la récipiendaire. 1903, tête de la République, REPUBLIQUE / FRANÇAISE, par Ponscarne, R/ serpent enroulé au pied de la coupe, à D., une palme à l'exergue, H. PONSCARME /

SEANCE DU 20 MARS 1977

Présidence de M. NONY

PRESENTATIONS :

D^r DEBRUGE : Larissa, drachme, — 250.

M. CABARROT : République Romaine, as, semis, quadrans et triens.

D^r CASTÉRA : pièce de fouille trouvée à Vayres avec M. Crochet, quadrans à l'effigie de Tibère, atelier de Lyon.

M. PUJO : Louis XIV, quarante sols, atelier de Strasbourg, Ciani 2135.

M. DUGROS : République Helvétique, Genève, huitième de thaler, 1626, argent ; Bâle, 40 batzen, 1798, argent, Craig N° 7 ; Canton de Vaud, 1 batzen, 1807, billon, Cg 4 ; Sainte-Gall, demi batzen, 1812, cuivre, Cg 57 ; Zurich, 40 batzen, 1813, arg., Cg 59 ; Berne, 5 batzen, 1826, arg., Cg 81 ; Soleure, batzen, 1826, cuivre, Cg 10 ; Fribourg, 5 rapen, 1830, cuivre, Cg 31 ; Ticino, quait de fdanco, 1835, arg., Cg 4.

Mme BEYNIS : Médaille de Frédéric de Prusse, bronze, 1757 ; Hollande, Juliana, 25 cent, 1950, arg. ; Grande-Bretagne, Elisabeth II, 3 pence, 1961, pièce dodécagonale.

D^r LASSERRE : Louis XVII frappe posthume de la Restauration/ : buste de Louis XVII tête à G., LUDOV XVII D G FEANC ET NAV REX, sous la tranche TIOLIER F., R/ CECIDIT UT FLOS, lys brisé.

Sacre de Charles X. La boîte royale de France, pièce de propagande émise lors du sacre de Charles X. Au centre buste de Charles X en uniforme, tête de trois-quart à D., reposant sur une petite guirlande de lauriers ; au registre supérieur, au-dessus d'un nuage tête laurée de Henri IV de profil à G entouré de Louis XVI de profil à G, de Louis XVIII de profil à D ; en dessous le duc de Berry de profil à G. Entourant Charles X les bustes du duc d'Angoulême de profil à D, de la duchesse d'Angoulême de profil à G ; en dessous ceux de la duchesse de Berry de profil à D et de Mademoiselle, fille du duc de Berry de profil à G ; sous le buste de Charles X celui du duc de Bordeaux tête de trois-quart à G, entouré de deux lys, G. MOREL FECIT. Guirlande de palmes au pourtour, près du bord FAMILLE ROYALE DE FRANCE. REGNE DE CHARLES X COMMENCE LE 16 SEPTEMBRE 1824. Médaillon au repoussé serti dans le couvercle de la boîte et bordé d'un cordonnet d'or, 70 m/m, R/ sur le champ monogramme de Charles X sommé d'une couronne de laurier. BOITE ROYALE DE FRANCE 16 SEPTEMBRE 1824 ; entre deux filets en relief près du listel des fleurs de lys.

Médailles du Sacre. Charles X buste tête de profil à G, vêtu du manteau du sacre fleurdelysé, portant le collier de l'Ordre du Saint Esprit, CAROLUS X REX CHRISTIANISSIMUS / CAUNOIS F. R/ Cérémonie du sacre : Charles X agenouillé recevant sur sa tête la couronne des mains du prélat consécrateur ; à sa gauche debout le duc d'Angoulême, la duchesse d'Angoulême, la duchesse de Berry, Mademoiselle, le duc de Bordeaux.

CAROLUS X. GALLIAE CORONAM ACCIDENS/. ADSENTIBUS DELPHINO REGUS NURIBUS / REGNI. PROCERIBUS/ REMIS XXIX MAII/ MDCCCXXV, bronze, 50 m/m.



Charles X de profil à G. CAROLUS REX FRANCIAE / GAYRARD. F., R/ Charles X agenouillé le prélat consécrateur pose la couronne royale sur sa tête CORONAM FAVENTE DEO SUSCIPIT/ REMIS XXIX MAII / MDCCCXXV, argent, 15 m/m.

Charles X couronné de profil à D, manteau du sacre, collier du Saint-Esprit, CHARLES X ROI DE FRANCE / sous le buste MONTAGNON. F., R/ onction sainte de la tête de Charles X agenouillé par le prélat consécrateur assis dans la seda SACRE A REIMS LE 20 MAI 1825, à l'exergue MONTAGNY, argent, 15 m/m.

SEANCE DU 24 AVRIL 1977

Présidence de M. le Conservateur Yvon, *Président*

PRESENTATIONS :

M. CABARROT : Monnaies de Carthage. Monnayage Carthaginois, permettant de suivre son évolution depuis le début du IV^e s. jusqu'à la chute de Carthage — 146. Av., tête de Melkart-Héraklès portant la peau de lion, R/ tête de cheval à G, derrière palmier légende M H M H N T (le camp) 16,85 gr S.N.G. Copenhague N° 90, arg., atelier sicilien, IV^e siècle. Av./ Tête de Tanit avec couronne d'épis, R/ tête de cheval devant lettre punique 5,11 gr. S.N.G., Copenhague, N 156 / p 454 / electrum, atelier Sarde, 300/ 264. Av./ Tête de Tanit couronnée d'épis, R/ cheval debout devant un palmier, 10,76 gr. S.N.G., Copenhague N° 190, billon, atelier de Carthage vers 264-241; autre exemplaire même type, derrière la tête , R/ même type entre les pas du cheval , 12,06 gr., S.N.G. manque, billon, atelier de Carthage, date ? Av./ Tête de Tanit, R/ cheval debout à droite la tête tournée vers l'arrière, au-dessus du cheval, palmette devant le Hol (G) S.N.G., Copenhague N° 318, 5,63 gr., electrum, atelier de Carthage, vers 221-210. Av./ tête de Tanit un pendant, R/ cheval debout, tête tournée, patte antérieure levée, S.N.G., Copenhague, N° 390, 8,85 gr., billon, atelier de Carthage, fin III^e début II^e s. Av. Tête de Tanit R/ cheval debout à D, au-dessus disque solaire et uraeus, au-dessous lettre punique, ? 17,50 gr., S.N.G., Copenhague, N° 399, arg., atelier de Carthage, fin III^e début II^e s. Av. Tête de Tanit, R/ cheval marchant à D, sous le cheval symbole, 24,61 gr., S.N.G., Copenhague, N° 409, arg., atelier de Carthage, vers 200/ 146..

D^r DEBRUGE : Monnaies de Sévère-Alexandre, sesterces frappés de 225 à 234, le portrait est du type lauré, tête à G; presque tous les exemplaires présentés sont identiques, seuls les revers différent — PM.TR.P.III COS PP Mars avec lance et trophée 225 — PM.TR.P XI COS III PP Soldat avec torche, 232 — PROVIDENTIA AUUG, Providence avec épis et corne d'abondance, 231-235 — PM.TR.P. XIII COS III PP soldat avec torche, 234.

Monnaies de Maximin pour la période de 235-236.

Après l'assassinat de Sévère-Alexandre par ses soldats à Mayence en 235, Maximin se trouvant à Mayence lui succède; le portrait du nouvel empereur n'étant pas encore parvenu à Rome on est en présence d'un portrait hybride, les traits de Sévère-Alexandre sont à peine modifiés et le profil caractéristique de Maximin, avec son prognathisme accentué, n'est pas encore reproduit; cette particularité commence à apparaître sur certains exemplaires avec tête laurée à G. R/ MARTI PACIFERO, Mars appuyé sur sa lance un rameau d'olivier à la main, 235-236. Autre revers VICTORIA AUG, Victoire avec couronne en main, marchant à droite, 235-236. Maximin, série de 236-238, le portrait de Maximin est bien représenté avec son prognathisme et porte le titre de GERMANICUS. Les revers, VICTORIA GERMANICA, Empereur couronné par une victoire, 236-238;

FIDES MILITUM, Fidélité entre deux soldats, 236-238; PAX AUGUSTI. la Paix à gauche avec rameau d'olivier, 236-238.

D^r LASSERRE : Médailles de la famille Impériale, par Andrieu et dont les légendes rédigées en grec ont été décrites par Evrard de Fayolle dans ses *Recherches sur Bertrand Andrieu*. Princesse Pauline, 1808, arg., 23 m/m, N° 84; Reine Hortense, 1813, arg., 23 m/m, N° 86; Reine Elisa, 1811, arg., 15 m/m, N° 88; l'Impératrice visite la Monnaie des Médailles, 1813, arg., 23 m/m, N° 128. Par d'autres graveurs, Reine Caroline, tête diadémée par Brenet; en bas à gauche un rameau de myrtes à droite une rose; R/ Taureau à tête d'Hercule couronné par une gloire, lettres grecques, à l'exergue NAPLES, sans signature, interprétation d'une monnaie antique de Naples, arg., 23 m/m. — Naissance du Roi de Rome. Buste d'un bébé joufflu, NAPOLEON F J C ROI DE / ROME, sans signature, R/ la Louve allaitant. ROI DE ROME VINGT MARS / 1811 / N. TIOLIER.

M. DUGROS : Confédération Helvétique. Berne 5 francs, 1874, Yeomen 2; 5 Francs, 1891. Y. 33; 5 Francs, 1926, Y. 35. Monnaies-Médailles de Tir : Saint-Gall, 1874, par A. Bouvy Seaby 12. Bâle, 1879, par Durussel, S.14; Fribourg, 1881, par E. Durussel, S.15; Lugano, 1883, par E. Durussel, S.16; Berne, 1885, par C. Bunrer, E. Durussel, S. 17.

SEANCE DU 22 MAI 1977

Présidence de M. le Docteur LASSERRE

PRESENTATIONS :

M. DUGROS : Royaume de Naples, Charles II, 1693, CAR II D.G. REX HISP. ET NEAP., R/ 50 granis, 1693; autre exemplaire, Le dieu de l'Arno assis devant le Vésuve, R/ armes couronnées, 120 granis, 1794; Ferdinand et Marie Caroline, FERDINANDUS REX MARIA CAROLINA REGINA NEAP MDCCCLXXII, R/ FECONDITAS, piastre frappée à l'occasion de la naissance de la princesse Caroline. Ferdinand IV de BOURBON, 1798 piastre, de 120 granis; Ferdinand I, 1805, R/ écusson couronné; FERDINAND I, 1818, tête couronnée à D., piastre, Pagani 83 C; FERDINAND II, 1841, tête nue à D., 120 granis, Pagani 202.

D^r LASSERRE : Salines de l'Est, NAPOLEON EMPEREUR buste, tête à G, par Droz, R/ légende circulaire. S. EXC. M. LE DUC DE GAETE MINISTRE DES FINANCES, sur le champ entouré d'une couronne de laurier: COMPAGNIE/ DES SALINES/ EST / 15 AVRIL 1806 BAIL DE 99 ANS, arg., 31 m/m.

Frappe de souvenir. NAPOLEON II EMPEREUR DES FRANÇAIS, buste, tête à D, Napoléon II en uniforme de hussards par Caque, R/ NÉ A PARIS/ LE 20 MARS 1811/ PARTI POUR VIENNE / AVRIL 1814 / PROCLAME PAR LES CHAMBRES / LE 23 JUIN 1815 / MORT A VIENNE / LE 22 JUILLET 1832, br., 51 m/m.

Prince Napoléon (Jérôme), légende circulaire. S.A.I. LE PRINCE NAPOLEON. PRESIDENT DE LA COMMISSION IMPLÉ, tête du Prince de profil à gauche, par Barre, R/ Commission, liste des vice-présidents, des secrétaires et des membres de la commission; COMMISSAIRE GENERAL/ GENERAL A. MORIN DE L'INSTITUT/ DIRTEUR DU Cotre DES ARTS ET METIERS / 1855. GERVAIS EDIT.

SEANCE DU 19 JUIN 1977

Présidence de M. DUPUCH

PRESENTATIONS :

M. DUGROS : Espagne. FERNANDUS ET ELISABETH (1471-1556) REYE ET REGINA, réal de 4 S (Séville) ;

PHILIPPE II (1556-1598), 8 réales M (Mexico), 23 gr., Wayte Raymond 1. RECORTADA 8 réales 27,5 gr.; PHILIPPE III, 8 REALES, 1644, (1621-1665) M (Madrid).

Pérou atelier de Potosi, 1746-1759, Ferdinand VI, 8 réales, 1749; 2 réales 1755; 2 réales RECORTADE. 1 réal 1749.

M. LATASSE : Louis-Philippe, 5 Fr, 1831, type transitoire de Dromard, type lauré avec tranche en relief, ateliers de Limoges (I) et Perpignan (Q), Poindessault, 1976, 3^e édition, N° 118 B (manque au V.G.).

D^r LASSERRE : Chambre de Commerce de Bordeaux, NAPOLEON EMPEREUR DES FRANÇAIS ET ROI D'ITALIE, tête laurée à D, par GATTEAUX, R/ QUO NON HAC DUCE, octogonal, 31 m/m, argent.

Royaume d'Italie, 5 soldi, V.G. 1388.

Siège de Strasbourg, 1814, monnaie obsidionale (frappe émise pendant le siège d'une ville), un décime, V.G. 2325.

SEANCE DU 16 OCTOBRE 1977

Présidence de M. NONY

COMMUNICATION :

M. NONY : Trésor de la Garonne de 1912. Monnaies découvertes les 22 et 23 mai 1912, lors de la construction du pilier N° 1 du pont à transbordeur dans le banc de Queyries. A 5 mètres au-dessous de l'étiage, découverte fortuite d'une soixantaine de monnaies du II^e s. de notre ère, à la patine remarquable et qui auraient été perdues vers 165. Il s'agissait vraisemblablement de monnaies de bronze. Par la suite d'autres monnaies furent trouvées au même endroit, notamment un grand bronze de Galba (68-69), avec un autre d'Hadrien (117-138). Un rapport (perdu) de l'Ingénieur Arnodin. Présenté le grand bronze de Galba (fort usé), R/ LIBERTAS PVBLICA, R.I.C. N° 35, anciennes collections Corbiveau et J. Ducasse. Dans ce dépôt les empereurs Galba, Hadrien et Marc-Aurèle sont représentés; la date probable du naufrage peut se situer aux environs du printemps 161. Marc-Aurèle figure en tant que César (avant 161).

Mme BEYNIS : République du Pérou, 1 sol, 1923-1925, arg.

SEANCE DU 27 NOVEMBRE 1977

Présidence de M. CABARROT

PRESENTATIONS :

M. DUGROS : Royaume de Sardaigne, Victor-Emmanuel, 1802-1821, 5 lire, 1821, Turin, Pagani 15 R 3; Charles-Félix, 1821-1831, 5 lire, 1827, Gênes, P. 72; Charles-Albert, 1831-1849, 5 lire, 1832, Gênes, P. 231; Victor-Emmanuel II (1849-1861), 5 lire, 1850, Gênes, P. 370 R; Lombardie, Gouvernement Provisoire, 5 lire, Venise, P. 72, P. 177; 5 lire, 1848, Milan, P. 213; République Romaine, 1848-1849, 8 baiocchi, 1849, P. 341; ½ baiocco, 1849, P. 345.

Mme BEYNIS : Brésil, un cruzeiro, 1970; 50 centavos, 1970; 20 centavos, 1977; Mexique, 5 centavos, 1973; République du Pérou, pièce argent de 1896.

D^r LASSERRE : Médaille commémorative de l'érection du monument de Martin Luther à Wittenberg, 1814, br., 40 m/m; — Médaille évocatrice du Traité de Versailles, 1919: dans un triangle orné de rayons d'or une cloche avec son battant soutenue par son joug et portant en son centre une croix APOSTEL KIRCHE / DRESDEN-TRACHAU / 1922/ (Eglise Apostolique Dresde-Tachau), R/ dans un quartier souligné d'or, un semeur en relief jetant le grain, surmonte d'un soleil d'or rayonnant; de part et d'autre du quartier deux épis d'or, GOTTES SAAT REIFT FRUH UND SPAT (la semence de Dieu lève tôt ou tard), en bas et en relief les deux épées croisées de la manufacture de Meissen (Saxe), biscuit de porcelaine, 37 m/m, blanc et or. Lors de la grave crise économique et politique que traversa l'Allemagne après la défaite de 1919, pour pallier la pénurie de métal on émit des jetons en porcelaine. Ces émissions furent de courte durée, tôt supprimées par le gouvernement central, pour contrôler les émissions et supprimer certaines tendances séparatistes. Ces spécimens sont rares.

Transfert des Cendres de Napoléon I^{er}; avers analogue à celui d'une médaille déjà présentée, R/ LOUIS-PHILIPPE I^{er}, ROI DES FRANÇAIS, buste tête à D en uniforme, CAQUE. F., bronze, 50 m/m.

Notaires : NAPOLEON BONAPARTE PREMIER CONSUL, tête à D, tête et col nus, A. BARRE, R/ couronne de lauriers et de chêne, LOI/DU XXV/ VENTOSE/ AN XI, près du listel circulairement : COMITE DES NOTAIRES DES DEPARTEMENTS MDCCCXL, arg., 32 m/m.

M. DUGROS : Médaille de la naissance du Dauphin (Feuarden 11235), Louis Joseph Xavier de France, 1781-1789, premier Dauphin; Louis XVI, demi-écu aux lauriers, 1792, V.G. 247; Chambre de Commerce de Bordeaux, jeton octogonal, E. de Fayolle, N° 11; jeton rond, E. de Fayolle, N° 10. Jurade de Bordeaux, jeton octogonal, E. de Fayolle, N° 46; Procureurs de la Sénéchaussée de Bordeaux; jeton de la Jurade, Gatteaux, E. de Fayolle, N° 46; 30 sols, 1791, V.G. 264.

Frappe de souvenir : Louis XVII, R/ LOUIS XVII ROI DES FRANÇOIS, V.G. 463.

D^r CASTÉRA : BONAPARTE PREMIER CONSUL, 5 FRANCS, V.G. 1197. AN XII, ateliers de Paris et Toulouse, V.G. 1246; NAPOLEON EMPEREUR, AN XIII, ateliers de Paris et Lille, V.G. 1269; AN XIV, atelier de Bayonne, 1810, V.G. 2283, 1811, V.G. 2298, 1812, atelier de Rome, 1813, atelier d'Utrecht, V.G. 2310.

D^r LASSERRE : Retour des Cendres, Mort de Napoléon, profil de Napoléon sur son lit de mort, SAINTE HELENE, V MAI MDCCXXI, par DEPAULIS; à l'exergue la phrase célèbre : « je désire que ... »; médaillon à bélière, cuivre repoussé, uniface 69 m/m.

Retour des Cendres ; avers le même que ci-dessus ; R/ Passage sous un arc de triomphe orné d'aigles déployés, drapeaux en berne, S.A.R. LE PRINCE DE JOINVILLE COMMANDANT DE L'EXPEDITION / PASSAGE A ROUEN/ DES RESTES MORTELS/ DE L'EMPEREUR NAPOLEON / LE X DECEMBRE MDCCCXL/ DEPAULIS F., cuivre, 63 m/m., A. BOVY.

Napoléon en uniforme de profil à G, NAPOLEON EMPEREUR R/ vue du tombeau de l'Empereur à Sainte-Hélène, MEMORIAL DE Ste HELENE 5 MAI MDCCCXXI PARIS 15 DECEMBRE MDCCCXL, br., 41 m/m.

Buste de Napoléon en uniforme tête à D, NAPOLEON I EMPEREUR DES FRANÇAIS ROI D'ITALIE / CAQUE F. 1838. R/ aigle éployé sur un foudre, LOUIS-PHILIPPE I^{er} / REGNANT/ LES CENDRES DE NAPOLEON / SONT TRANSPORTEES / DE L'ILE DE Ste HELENE EN FRANCE / SUR LA FREGATE LA BELLE POULE / COMMANDEE PAR Mr LE Pce DE JOINVILLE / ET DEPOSEES DANS L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES / LE 15 DECEMBRE 1840 / EN EXECUTION DE LA LOI DU 10 JUIN / Mr LE Cte DUCHATEL MINRe DE L'INTERIEUR / Mr LE Mal MONCEY GOUVR DES INVALIDES au-dessous une urne rayonnante portant au centre un N ; entre une couronne de lauriers et le bord de la tranche : JE DESIRE QUE MES CENDRES REPOSENT SUR LES BORDS DE LA SEINE, entre deux étoiles, DERNIERES VOLONTES DE NAPOLEON I, 50 m/m br.

Prud'hommes : NAPOLEON EMP ET ROI, tête couronnée à G par N. TIOLIER, 1813 ; R/ Minerve assise vêtue à l'antique, avant bras gauche accoudé sur un siège main gauche tenant trois feuillets, main droite couronnant deux mains qui s'étreignent et émergent de nuages, 1807 :/ CONSEIL DE PRUDHOMMES / G TIOLIER / ROUEN, jeton octogonal, 33 m/m.

Marie Louise duchesse de Parme, 40 lire, 1815, V.G. 2385.

SEANCE DU 18 DECEMBRE 1977

Présidence de M. DUPUCH

PRESENTATIONS :

M. CHAMP, monnaies trouvées lors des fouilles de sauvetage dans l'église troglodyte de St-Michel La Roque : deux pièces mérovingiennes ; Louis XIII double tournois ; médaille de pèlerinage en forme de coquille, plomb fin époque médiévale.

M. DUGROS, République de Gènes, scudo 1715, Davenport 1794, Etrurie Cosme III, écu 1694, D. 1498 ; Duché de Lucques, Charles, 2 lire, 1837, Cg 41. Maison de Habsbourg. François II (Empereur Germanique 1792-1806). Lombardie-Vénétie, thaler à la croix, Milan, Pg 4 (variante). François I (Empereur d'Autriche, 1806-1835), quart de lire, Milan, 1822, P. 153. François-Joseph (1848-1916), florin, Venise P. 226. Ferdinand I, Empereur d'Autriche (1835-1848), 20 kreuzer, Milan 1842, P. 196. François-Joseph (1848-1916), florin, Venise, 1859, P. 226.

D^r DEBRUGE : Portugal, République, 25 avril 1974, chaînes brisées, R/ armes du Portugal, 250 escudos ; 100 escudos ; V^e centenaire de Vasco de Gama, 50 escudos.

D^r LASSERRE : Louis XIV, quatre sols, 1675, Ci 1957. Jetons en argent Corporation des Orfèvres Parisiens, F. 4882. Gardes marchands de vin, F. 5400.

Sigillographie. Poste aux lettres, Ecu ovale entouré du cordon des ordres royaux sommé de la couronne Royale, légende circulaire DIREUR DE LA POSTE AUX LETTRES DE BORDEAUX, laiton ovale de 32 x 25, époque Louis XVIII.

D^r LACOSTE-LAGRANGE : Société de Secours aux Blessés Militaires 1914-1918, par Trottin, br. 50 m/m. Hommage aux Capitaines Cap-Horniers, par Piéchaud, br. 70 m/m. Fédération Maritime du Port de Bordeaux, par Rispaill, br. 30 m/m. ACADEMIE DES SCIENCES BELLES LETTRES ET ARTS DE BORDEAUX, par R. Bernard, br. 65 m/m.

BUREAU POUR L'ANNEE 1978

Présidents Honoraires : MM. CABARROT, NONY.

Président : M. J. BENUSIGLIO.

Vice-Présidents : M. le Conservateur YVON, M. NONY, D^r DEBRUGE.

Secrétaire : M. J.-M. DUPUCH.

Archiviste Bibliothécaire : M. DUGROS.

SEANCE DU 15 JANVIER 1978

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRESENTATIONS :

M. BENUSIGLIO : Imitations des monnaies Athéniennes à la chouette frappées dans la péninsule arabique vers le III^e siècle avant notre ère et présentant des variantes dans le poids. Av/ tête d'Athéna à D, R/ chouette tête à D. Les deux premiers exemplaires sont semblables à des monnaies antiques frappées à Gaza, poids 1,28 gr et 0,83 gr ; d'autres exemplaires dont l'un apparaît être une imitation arabe, 1,28 gr, et l'autre une imitation égyptienne, 1,54 gr. ; un autre exemplaire d'un style barbare (avers tréflé) 16,92 gr. Cette présentation permet d'émettre des considérations portant non seulement sur l'influence d'Athènes qui fut beaucoup plus importante qu'on ne le pense, influence commerciale avec ses comptoirs, influence artistique qui s'étendit bien au-delà des limites du monde méditerranéen et dont les ateliers locaux durent sûrement avoir recours à des graveurs grecs ; par la suite des graveurs locaux perpétuèrent ce type mais avec des altérations.

D^r CASTÉRA : République Cisalpine, 30 soldi, arg. V.G. 841, Gaule Subalpine, 5 Fr arg, An 10, V.G. 846.

M. DUGROS : Italie, Victor-Emmanuel II, 5 lire, 1875, Pagani 499. Humbert I, 5 lire, 1879, Pg 590. Victor-Emmanuel III, 20 lire, 1928, Pg 680 ; 20 lire, 1927, Pg 672. Frappes coloniales, Humbert I, colonie Erythrée, 5 lire-talep, 1891, Pg 730 thaler 1918, Pg 956. Victor-Emmanuel III, Roie d'Albanie, 1 lek, 1939, Pg 996.

République Italienne, commémoration de Rome, capitale, 1870-1970, 100 lire.

D^r LASSERRE : Louis XV, jetons. Commission des Contrôleurs de bois à bâtir, 1732, F. 4992 ; même avers que l'exemplaire précédent, R/ LATAE CUNCTA PROFUNDIT. F. 12886. Ordre Militaire de Saint-Louis. F. 1633 ; autre exemplaire, avers le même que le précédent, R/ le même que F. 12886 Bordeaux Chambre de Commerce, F. 9187. La Monnaie, Louis XV jeune à la mèche longue, tête à D, par F. Marteau, R/ F. 2208. Monnaie de Paris, de part et d'autre du balancier de 1699 deux figures allégoriques concernant la frappe des monnaies, médaille souvenir 1856, cuivre 40 m/m.

SEANCE DU 19 FEVRIER 1978

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRESENTATIONS :

M. BENUSIGLIO : Monnaies Parthes. Monnayage pouvant être attribué aux derniers rois Parthes et dont on peut situer la période d'émission entre 180 et 228 de notre ère. Ce monnayage est fortement imprégné d'hellénisme, mais si ces productions ne sont pas des œuvres d'art grec ce sont des créations d'un monde entièrement différent. Les rois sont représentés à l'avert selon la mode orientale avec de longues barbes, coiffés de la tiare, revêtus de robes magnifiques en signe de leur puissance. Le roi seul symbole de l'Etat selon la tradition orientale représenté dans l'attitude d'un archer est assis, comme Apollon sur les monnaies des premiers Séleucides. Dans l'état actuel de nos connaissances sur cette époque on ne peut encore établir une chronologie exacte mais seulement des hypothèses ; en relevant une évolution dans le style de la tiare et de la barbe et dans l'apparition des caractères une chronologie peut être établie et quatre souverains peuvent être repérés : Vologese IV ou III, 147-191, Vologese VI ou V, 208-228, Artaban IV, 228, Artavase, 228, mais beaucoup d'incertitudes subsistent encore.

M. DUGROS : Grande Bretagne, frappes commémoratives. Victoria, Jubilé de 1887, arg., Y 26. George V, jubilé de 1935, arg. Y 76. George VI, jubilé de 1951, cupro nickel, Y 125 ; noces d'argent, 20 novembre 1972, cupro nickel. Jubilé 1977, cupro nickel.

D^r LASSERRE : Grande médaille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, par Du Vivier Benjamin, peut être considéré comme une de ses œuvres maîtresses, exécutée en 1781 (H. Nocq, les Duvivier, N° 204, arg. 72 m/m.

Louis XVI, Ordre Militaire de Saint-Louis, F. 1645. Protecteur de l'Académie française, F. 4379. Bordeaux, Série Municipale par Gatteaux, F. 9180 pour l'avert et 9182 avec variante pour le revers. Extraordinaire des Guerres, 1778 par Duvivier, F. 904. Académie Royale d'Architecture par Droz, F. 4426. Conseillers du Roi et Notaires par Droz, F. 3307 avec variante dans la légende du revers.

SEANCE DU 19 MARS 1978

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

COMMUNICATION :

M. NONY : Début du monnayage romain, dont on peut faire remonter les premières émissions au premier quart du III^e siècle, qui remplacèrent les lingots coulés marqués de divers animaux, aigle, cheval ailé, taureau, Les premières frappes correspondent au croissant développement économique de Rome, à la complexité des intérêts dans lesquels elle était engagée et aux contacts de plus en plus étroits avec le monde méditerranéen.

PRESENTATIONS :

M. CABARROT : Athènes, monnaies de la période archaïque. Ce monnayage, un des plus abondants de l'antiquité avec celui d'Alexandrie, a été des plus étudié mais il subsiste encore certaines incertitudes concernant cette période. A l'inverse des divers arts, notamment pour la sculpture où la chronologie peut être établie de façon précise, le monnayage athénien présente des types stabilisés d'où certaines intertitudes quant

aux datations proposées. Monnaies à la chouette, période de 561-560 ; Tête d'Athéna / R/ chouette. Les premières chouettes apparurent à cette époque.

M. DUGROS : Grande Bretagne. Charles I, couronne frappée à la Tour de Londres. Charles II, couronne, 1672, S 45. Guillaume III, couronne, 1696, S 89. Anne, shilling, S 1154. George I, shilling, 1723, S 1175. George II, shilling, 1758, S 1213. George III, couronne, 1819, S 215. George IV, shilling, 1826, S 1257. Guillaume IV, S 1268.

D^r CASTÉRA : République de Haïti, partie Sud-Ouest de l'île. Pétion, première monnaies, anonymes 12 cm, 25 cm, puis avec légende PETION PRESIDENT AN 14, tête à G, Cg N 25. PRESIDENT BOYER, AN 24, 12 cm, Cg 34, 25 cm, Cg 35, 50 cm, Cg 36, 100 cm, Cg 37. FAUSTIN I An 38, 2 cm, puis buste couronné six centimes un quart, 1850, Cg 71. 2 centième 1894 frappé à Paris, Y 4.

D^r LASSERRE : Médailles. Médaille de Henri IV et de Marie de Médicis, par Guillaume Dupré (refrappe moderne), br. 55 m/m, 1604 ; médaille de Jean Héroard par Jean Varin, buste de trois quart à droite, tête nue, front découvert, barbe en pointe, pourpoint au col rabattu boutonné jusqu'au haut, légende circulaire au pourtour J. HEROARD. S.D. VAVGRINEVSE .P. MEDECIN D. ROI, entre la tranche de l'épaule droite et le grenetis WARIN, R/ au-dessus d'un sol herbagé les armoiries des seigneurs Vaugrigneuse, d'azur au chevron d'argent et trois étoiles à cinq rais deux et un timbre d'un heaume à dextre à lambrequin exubérant, cimier un aigle éployé, support deux lions rampants, près du grenetis JOVE DIGNVS APOLLONIS ARTE (Digne de Jupiter par l'art d'Apollon), à l'exergue .OB.XI.FEB.1628. vermeil 43,5 m/m, 23,2 gr.

Centenaire de Claude Bernard. Claude Bernard revêtu de la toge, portant la croix de commandeur de la Légion d'Honneur, tête à D cheveux longs, à l'exergue CLAUDE BERNARD. R/ CLAUDE BERNARD/NE A St-JULIEN (RHONE)/12 JUILLET 1813/ MORT A PARIS/ 10 FEVRIER 1878/ MEMBRE DE L'ACADEMIE FRANÇAISE/ DE L'ACADEMIE DES SCIENCES/ DE L'ACADEMIE DE MEDECINE/ PROFESSEUR/ AU COLLEGE DE FRANCE/ A LA FACULTE DES SCIENCES/ AU MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE, plaquette rectangulaire, 80 x 110 m/m, aluminium.

SEANCE DU 16 AVRIL 1978

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

PRESENTATIONS :

M. BENUSIGLIO : Egypte. Frappes émises avant l'occupation romaine.

D^r COUGOUL : Louis XV jetons. Bordeaux série municipale, F. 9175, 9184 ; autre exemplaire par Gatteaux. Louis-Philippe, Chambre de Commerce, 1834, par Barre. Communauté des maîtres boulangers de la Ville de Paris, Napoléon lauréat tête à D, R/ variante de F. 5009, arg. 31 m/m. Médaille de récompense de la faïencerie Villeroi et Boch, arg. 50 m/m.

D^r LASSERRE : Colonies Françaises, Louis XV, V.G. 23. I République un décime AN 8 Strasbourg, V.G. 822, cinq centimes AN 8, V.G. 823. Monnaies obsidionales : siège de Strasbourg, 1814, V.G. 2324 ; 1815, V.G. 2329 ; Siège d'Anvers 1814, V.G. 2334.

M. DUGROS : Grande Bretagne, monnaies à l'effigie de Victoria, florin gothique, 1849, Y 7 ; demi couronne tête jeune, 1874, Y 9 ; demi couronne jubilé, 1890, Y 24, demi couronne buste voilé, 1899, Y 40 ; penny 1893, Y 18 ; one penny 1897, Y 34. Jersey demi shilling 1858, Y 3 et 1894 Y 8.

Frappes coloniales : Indes, roupie 1862, Y 12 ; half-anna 1877, Y 19 ; British Honduras, 50 cents 1895, Y 5. Straits Settlements, one cent 1900, Y 9.

SEANCE DU 21 MAI 1978

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

COMMUNICATION :

M. NONY : Monnaies romaines du II^e siècle avant notre ère, trouvées sur le site de Hyères, fouilles dirigées par M. le professeur Couprie. As à la tête de Janus ; semis à la tête de Saturne ; quadrans à la tête d'Hercule, au revers, proue de bateau à droite. ROMA.

PRESENTATIONS :

M. DUGROS : Grande Bretagne, Tokens (monnaies de nécessité) ; one penny token voilier, 1813, Seaby 44 ; George III, one penny, 1811, S 27. Devonshire penny, 1811, S. 23. Scorrer Housse one pound 240 tokens, 1812, S 18. Somersetshire Bristol et South Wales, 1811, S 98. Cornish penny, 1811 for the accomodation, half-penny. Birmingham half-penny, 1797, S. 223. Wicklow Cronebane half-penny, 1789, S. 8. Warwicksire Coventry Lady Godiva, S. 231. Hampshire St Bevois Pro Bono Publico, 1794, S. 16 P. Portsmouth John Howard, S. 53 var. Leeds, 1791, Artis Nostra Conditor, S. 53. Bristol half-penny token 1811, S. 116. Cinque-port half-penny, 1794.

D^r COUGOUL : Jetons. JAqs HEULHARD CONSR AU PRal MAIRE DE MOULINS. Ses armes. R/ PATRIAE MUNUS, armes de la ville. Chambre des Assurances, Louis XVI, buste à G, LUD.XVI.REX.CHRISTIANISSIM par TREBUCHET R/ variante de F 4933 pour la date 1754 au lieu de 1784 indiqué par Feuillant.

D^r LASSERRE. Secrétaires du Roi Louis XV 1715, F. 327. Galères 1725, F. 1498, avers F. 1500 R/ F. 1498, variante pour la date. Médailles populaires du XIX^e siècle - J. LAFITTE 26 MAI 1844. AGE DE 76 ANS A PARIS, buste tête à G, R/ PERE DES MALHEUREUX ASTRE DE LA LIBERTE, légende semi circulaire quatre étoiles sur champ VAS AUGURE/ DE NOS VŒUX A L'IMMORTALITE, laiton, 25 m/m.

LOUIS NAPOLEON BONAPARTE tête à G par CAQUE D'APRES NATURE 1848 R/ VOYAGE / DU MIDI / BORDEAUX / 7. 8. 9. 10 8bre 1852, cuivre, 28 m/m.

VICTORIA. BRIT. REG. ALBERTUS PRINCEPS, bustes de la reine Victoria et du prince Albert accolés à G, R/ RECEPTION ET SEJOUR EN FRANCE / DE / LA REINE / D'ANGLETERRE / ET DU / PRce ALBERT / 1855 / cuivre doré, 23 m/m.

VICTORIA BRIT. REG. ALBERTUS PRINCEPS. les deux bustes accolés à G, CHERBOURG AOUT 1858. R/ EUGENIE IMPERATRICE NAPOLEON III EMPEREUR, têtes accolées de l'Empereur et de l'Impératrice à G, cuivre, 35 m/m.

ASSEMBLEE NATIONALE BORDEAUX 12 FEVRIER 1871, armes de la ville de Bordeaux entre deux rameaux de chêne et d'olivier, R/ SOUVENIR HISTORIQUE ELECTION / DU 8 FEVRIER 1871, cuivre doré, 23 m/m.

SEANCE DU 18 JUIN 1978

Présidence de M. le D^r COUGOUL

COMMUNICATION :

M. NONY : Etude et commentaire sur un trésor monétaire trouvé à Saintes dans un bassin antique à l'occasion de fouilles de sauvetage comprenant un sesterce de Marc-Aurèle, des antoniniens de Philippe (Rome et Cologne) pour Otacilia, de Valérien, de Gallien (pour Salonine) et de Postume en billon assez blanc et des antoniniens de cuivre presque pur de Claude II, de Tetricus père et des antoniniens d'imitation. Cette bourse abandonnée vers 275-280 illustre la bigarrure de la circulation monétaire courante en Aquitaine durant la crise du III^e siècle.

PRESENTATIONS :

M. DUGROS : Grande Bretagne. Charles IV, Espagne, 1794, Madrid, contremarqué dans un ovale creux du buste de George III, Seaby N.T. 7, variété arg. — Colonies Anglaises : Magdalen Island, token 1815, one penny, Wayte N° 1, bronze. Prince Edouard Island, 1857 ELF GOUVERNEMENT AND FREE TRADE, bronze, jeton. HARBOUR-GRACE NEW FOUDLAND. BREBIE 1840, R/ armes RUTHEFORD BROs br. jeton. NEW-ZELAND 1847, bouquet : chardon, rose, trèfle, R/ M. SOMERVILLE WHOLE SALT FAMILY GROCER CITY MART AUCKLAND, br. Armes Australie, THE SULTANS STEAM COFFEE WORKS THE CITY TEA WAREHOUSE 1857 SYDNEY, R/ J MAC GREGOR 320 GEORGE SRTEET SYDNEY, br. TASMANIE R. ANDREESW MATHER FAMILY DRAPER HOBART TOWN, br.

D^r COUGOUL : Prévôts des marchands de Paris, jetons seconde moitié du XVIII^e siècle, à l'avvers les armes des prévôts, au revers les armes de la ville de Paris : FELIX AUBERY Mquis de VASTAN (1740-1742) II^e prévôté, 1742, F. 3712. — LOUIS BAZILLE DE BERNAGE (1743-1754) III^e prévôté, 1750, F. 3270. — J.B.ELIE CAMUS DE PONTCARRE DE VIARME, (1758-1763) III^e prévôté, 1763, F. 3732. — ARM. JER. BIGNON (1766-1771) II^e prévôté, 1767, F. 3738. — J.B.FR. DE LA MICHODIERE (1773-1777) III^e prévôté MDCCLXXVII F. 3750. — ANTL. FRLEFEVRE DE CAUMARTIN (1778-1782) I^e prévôté, 1778, F. 3752. — L.LEPELETIER (1784-1788) II^e prévôté, 1786, F. 3762. — AGENTS DE CHANGE / LYON Agents de change de Lyon. Buste de Bonaparte, Premier Consul, tête à D, F. 10764, 1803, variante pour la date, br., 26 m/m.

D^r LASSERRE : Souvenirs du Second Empire, médailles et décorations.

Conseil d'Hygiène du Département de la Gironde Av / NAPOLEON III EMPEREUR tête à Gauche non couronnée par DESBŒUFS F, R/ CONSEIL D'HYGIENE PUBLIQUE ET DE SALUBRITE / DU / DEPARTEMENT DE LA / GIRONDE, argent, 25 m/m.

Ministère de l'Agriculture et du Commerce, A/ NAPOLEON III EMPEREUR tête nue à G par Caque, R/ MINISTERE DE L'AGRICULTURE DU COMMERCE ET DES TRAVAUX PUBLICS couronne d'épis de blé et de fruits dans un cercle de 25 m/m. A Melle / J. PEYREFITTE / SŒUR DE St Vnt DE PAUL/ RECOMPENSE CHOLERA / 1854 / argent, 51 m/m, 65,30 gr.

COMTE DE MORNAY tête à G, CAQUE F. R/ sous une couronne comtale SON EXCELLENCE / LE COMTE DE MORNAY / MINISTRE DE L'INTERIEUR / 1851 bronze, 50 m/m.

Médaille de récompense. JOA.B.POQUELIN DE MOLIERE buste tête à G coiffé d'un bonnet, longue chevelure retombant en boucles sur l'épaule gauche, CAQUE F. R/ VAN

DEN BERG EDUCATION. F. LE. COUPEY COURS DE PIANO, au centre entouré d'une couronne de lauriers ETUDES / A. VERNEUIL (1874) cuivre.

Musées Impériaux, dans un écu rond, d'azur à l'aigle essorant perché sur un foudre sommé de la couronne impériale surmontée d'un globe et d'une croix, entourée du grand collier de la Légion d'Honneur, le tout sous un grand pavillon semé d'abeilles d'or. En haut, près de la couronne et entre deux banderolles en sautoir le sceptre à D et la main de justice à G, R/ DIRECTION GENERALE DES MUSEES IMPERIAUX, au centre du champ, entouré d'une couronne de chêne glandé, JURY/ DES/ BEAUX ARTS, argent octogonal, 32 m/m.

Médaille commémorative. SOUVENIR DU CENTENAIRE DE L'EMPEREUR NAPOLEON I entre deux rosettes, 1764-1864, R/ aigle impérial éployé sommé de la couronne tenant dans ses serres à G un éclair symbolique à D un rameau d'olivier en-dessous sur un coussin auquel est suspendu la croix de la Légion d'Honneur le petit chapeau, l'épée d'Austerlitz, un ouvrage CODE/ NAPOLEON, br. doré, 50 m/m.

Décoration : Médaille Militaire créée le 22 janvier 1852 par Louis Napoléon Bonaparte. REPUBLIQUE FRANÇAISE 1870.

SEANCE DU 15 OCTOBRE 1978

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

COMMUNICATION :

D^r LASSERRE : Une affaire de faux monnayage à Bordeaux au XVII^e siècle. Extrait des Registres du Parlement de Bordeaux année 1640. Arrêt du Conseil du Roy contre les « rogneurs » et « faux monnayeurs » avec d'intéressants attendus contre ceux qui se seraient rendus coupables de ces délits. Malgré la frappe au balancier qui supprimait l'opération de rogner les flancs, cette pratique était sûrement d'usage courant, de telle façon qu'elle affaiblissait la monnaie « du tiers voire de la moitié de leur juste poids ». Cet arrêt nous rend compte de l'état de délabrement de l'économie pendant la guerre de trente ans, et projette un curieux aperçu sur les mœurs de cette époque où falsifier et rogner la monnaie devait être pratique assez courante.

PRESENTATIONS :

M. BENUSIGLIO : Mauritanie. Monnayage concernant la période du milieu du I^{er} siècle avant J.C., monnayage d'aspect fruste. Mauritanie de l'Est, Bocchus (49-33), tête à D cheveux longs, grenetis, R/ personnage debout, Mazard, *Corpus Nummorum Numidiae Mauretaniaeque* XXXII. Mauritanie Orientale, Timci, tête imberbe, R/ grappe de raisins, Mazard 577 U, 3 exemplaires connus, Muller 215, ancienne collection Trauttmann. Atelier non identifié, tête à D, R/ épi de blé, Mazard XXXVII.

M. DUGROS : Vatican. Sièges Vacants. Toutes ces monnaies présentent à leur avers les armes du Cardinal Camerlingue chargé d'administrer les affaires courantes de l'Eglise pendant la période qui suit la mort du Pape. SEDE VACANTE MDCLXXVI. Armes du Cardinal Camerlingue, Mgr Altieri SCUDO, R/ la colombe du Paraclet ailes éployées : DABITUR VOBIS PARACLETUS, armes ROMA.

Siège vacant de la mort de Clément X jusqu'à l'élection de Innocent XI, durée de l'interrègne du 22-7-1676 au 21-9-1676. SEDE VACANTE MDCCLXXIV. Armes du Cardinal Rezonico, R/ VENI LUMEN CORDIUM.

SEDE VACANTE MDCCLXXIV, siège vacant de la mort de Clément XIV jusqu'à l'élection de Pie VI, durée de l'interrègne du 29-9-1774 au 15-2-1775.

SEDE VACANTE MCMXXXIX, armes du Cardinal Pacelli. 10 LIRE. R/ STATO DELLA CITTA DEL VATICANO. INFUNDE AMOREM CORDIBUS, durée de l'interrègne entre Pie XI et Pie XII, du 10-2-1939 au 2-3-1939.

SEDE VACANTE MCMLXII, armes du Cardinal A. Massela, STATO DELLA CITTA DEL VATICANO, 500 LIRE, R/ VENI SANCTE SPIRITUS. Siège vacant de la mort de Jean XXIII jusqu'à l'élection de Paul VI, durée de l'interrègne du 3-6-1963 au 21-6-1963.

D^r COUGOUL : Syndics des Tontines. Louis XV, buste lauré à D par du Vivier. LUD. XV. REX CHRISTIANISS. R/ VIGILANS ET CUSTOS. Echassier debout sur la patte droite, tête à G, à l'exergue SCINDICS DES TONTINES, argent sans date, inconnu à Feuardent.

D^r LASSERRE : Société Royale de Médecine, fin XVIII^e siècle, argent, 29 m/m, F. 4692. Hospices civils de Paris. Tête d'Esculape barbu à D, derrière le col obliquement le bâton au serpent enroulé, sans signature, R/ dans une couronne de lauriers, HOSPICES/ CIVILS/ DE PARIS. Epoque Impériale, argent 35 m/m.

Découvertes aux terres Australes, buste du premier Consul, tête à G., BONAPARTE PREMIER CONSUL DE LA REPUBLIQUE. EXPEDITION DE DECOUVERTES AN 9, R/ LES CORVETTES / LE GEOGRAPHE ET / LE NATURALISTE/ COMMANDEES PAR / LE CAPITAIN/ BAUDIN, bronze, 38 m/m.

Officiers Gardes du Commerce. Tête de Napoléon lauré à D, NAPOLEON EMPEREUR./ DECRET/ DU 14 MARS 1808, par CAQUE, R/ deux caducées ailés en sautoir centrés par un sceptre vertical portant la main de justice dont l'index et le médius indiquent un N impérial rayonnant, au-dessus d'une demi couronne d'olivier CHAMBRE SYNDICALE DES OFFICIERS GARDES DU COMMERCE, 1844, octogonal, bronze, 35 m/m.

SEANCE DU 26 NOVEMBRE 1978

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

Sur proposition de M. le Président BENUSIGLIO, M. CABARROT, ancien Président, est nommé Président Honoraire à l'unanimité.

COMMUNICATION :

Don à la bibliothèque de la thèse pour le Doctorat en Médecine d'Etat de M^{lle} Claire COUGOUL, *Médecine et Glyptique dans l'Antiquité*, 13-10-1978.

M. CABARROT vient de terminer le Catalogue des monnaies de St-Seurin, 386 monnaies.

PRESENTATIONS :

M. CABARROT : Rhodes, pièce en plomb ; il s'agit d'un faux d'époque, vers 300.

M. BENUSIGLIO : Numidie, monnaies de Massinissa (208-148), Gouloussa (148-140) et Jugurtha (118-105) avec un commentaire sur les légendes bilitaires (première et dernière lettre du nom du roi) qui peuvent permettre certaines identifications et études des effigies ; malgré les travaux récents il subsiste encore des incertitudes pour permettre une datation et une chronologie précise.

M. DUGROS : Ecu aux trois couronnes. LUD XIII D G FR ET NAV REX, buste cuirassée avec grande perruque, R/ SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM, trois couronnes en triangle séparées par trois fleurs de lys ; au centre 9 (atelier de Rennes). Ciani 1937. Ces écus furent frappés de 1709 à 1715 dans vingt-trois ateliers sur trente-six dont certains n'ont fonctionné que d'une manière épisodique. Les frappes de 1709 dans les ateliers de Caen (C), Lyon (D), Rennes (9) et Clermont (0) et en 1710 pour Rennes ne comportent pas de cercle intérieur dans les couronnes. Diverses hypothèses peuvent être avancées concernant cette anomalie qui apparaît simultanément dans ces quatre ateliers et soulève un des nombreux problèmes apparemment non encore résolue. Dans la même série demi écu 1709, atelier de Montpellier (N), Ciani 1938, dixième écu 1710, atelier de Reims (S), Ciani 1938, mais sans cette anomalie dans la gravure du coin.

M. CABARROT : Napoléon I, 40 liras, atelier de Milan. Un curieux problème est posé. En 1817, Stendhal visitant la monnaie de Milan assista à la frappe de pièces de 40 liras à l'effigie de Napoléon I, soit trois années après la chute de l'Empire. Attachement sentimental à une frappe représentant une monnaie refuge. Le problème est posé.

D^r COUGOUL : Jetons de maires et échevins, XVIII^e siècle, Angers. Poullain de La Foresterie, maire 1707, Feuardent 8477 ; Charles Gaudicher, maire 1763, F. 8510 ; Nantes Darquistade, maire 1735, E F 8910 ; Rennes, Administration municipale, F. 8810. Tours, Jacques Cormier, maire 1764, F. 8357. Lyon, série municipale ou consulaire, Président Dugas, 1725, F. 10606. C.J. Leclerc, 1765, F. 10659. F. Prost de Royer, 1773, F. 10665.

D^r CASTÉRA : grande médaille du sacre de Charles X, par Gatteaux, 29 mai 1825.

M. VOISIN : Chine, monnaie amulette de temple (devant servir aux offrandes) XIX^e siècle.

M. CHALMIN : Jetons XIX^e siècle. NAPOLEON III EMPEREUR tête à G, R/ BOULEVARD DE SEBASTOPOL INAUGURE LE 5 AVRIL 1859 SOUS LE REGNE DE NAPOLEON III, bronze. JULES JALUZOT FONDATEUR tête à G, R/ AU PRINTEMPS 1865-1890 SOUVENIR DES NOCES D'ARGENT 3 NOVEMBRE 1890. RUE/ JOINVILLE/ 19/ SALLE VALENTINO / ENTREE 25 cms / EN CONSOMMATION. Jeton de plaisir, tête de jeune femme à D, MIGNON, R/ DE MIDI A 2 H 1/2 DU MATIN / 7 / RUE GRANGÉ BATELIERE / AU PREMIER / PARIS/

M^{me} BEYNIS : Monnaies de Hong-Kong.

D^r LASSERRE : 40 FRANCS BONAPARTE PREMIER CONSUL AN 12, V.G. 1243. Bague chevalière en or rouge dans laquelle est sertie une cornaline où a été gravé en intaille le buste d'Hippocrate inspiré semble-t-il du premier jeton de la Société de médecine de Bordeaux, par Brenet, 1802.

Jeton de jeux de l'Empereur. HEUR ET MALHEUR. R/ paire de roses sans épine, par Gayrard, argent, octogonal, 30 m/m, refappe de la Restauration.

Médailles de Mariage par Andrieu, E. de Fayolle : *Recherches sur B. Andrieu*, N° 126, différence dans le diamètre, 30 m/m, argent ; par Montagny, R/ dans une couronne initiales ; par Petit, à l'exergue QUE L'HOMME DONC NE SEPARÉ PAS CE QUE DIEU A UNI.

Bijou Légitimiste. Médaillon surmonté d'une croix : A/ le Cte de Chambord tête à D sur fond opaline, R/ H (Henri V) bord entouré de perles ou pompons, ovale de 21 x 20 m/m.

SEANCE DU 17 DECEMBRE 1978

Présidence de M. BENUSIGLIO, *Président*

COMMUNICATION :

M. NONY : Etude sur les trésors monétaires trouvés en Gironde depuis la fin du XVIII^e siècle, étude sur la circulation monétaire à l'époque Romaine.

PRESENTATIONS :

M. VOISIN : Sicilo-Puniques, 4 pièces imitations.

M. DUGROS : Atelier monétaire de Bordeaux, un siècle de frappes. Louis XVI écu de six livres, 1783, V.G. 77 ; dernières frappes Constitutionnelles à l'effigie de Louis XVI, écu de six livres, 1793, V.G. 374. I République, 5 Fr, An II, V.G. 1191 ; I Empire, 5 Fr, 1813, V.G. 2310 ; Louis XVII, 5 Fr, V.G. 2555, 1824 ; Charles X, 1830, 5 Fr, V.G. 2676 ; Louis-Philippe, 5 Fr 1843, V.G. 2937 ; II^e République, 20 cent., 1850, V.G. 3262 ; II^e Empire, 10 cent., 1864, V.G. 3670 ; III^e République, 5 Fr, 1870, V.G. 3792 et 3793, 5 Fr, 1878, V.G. 3921, dernière année de frappe de l'atelier de Bordeaux.

D^r LASSERRE : La symbolique maçonnique et la médaille ; boîte symbolique de Rose-Croix en bois de bagard ou bois de Sainte Luce. Entre les deux branches de compas ouvert à 40° sommé d'une couronne et à l'axe rayonnant l'emblème des Rose-Croix ; au-dessus du pélican et de ses cinq petits sur leur aire, à D nœud de rubans, ruban vertical soutenant un triangle rayonnant centré par une croix de Malte, à G sceptre royal et main appaumée sur une banderolle. En haut nœud de ruban à la pointe d'un glaive soutenant les deux triangles symboliques entremêlés au-dessous d'un sol étagé de feuilles d'olivier ; fond finement mouluré bordé de festons, 72 m/m, haut 20 m/m.

Garde Nationale de Versailles, portant à l'avvers l'insigne du pélican, 50 m/m, bronze.

Banque de France : A/ LA SAGESSE FIXE LA FORTUNE / BANQUE / DE / FRANCE / AN VIII. R/ insigne d'initiation du premier degré maçonnique BANQUE / DE / FRANCE / AN VIII refappe du XIX^e siècle, médaille octogonale à bélière, 35 m/m, argent.

Jeton heptagonal. Sur une colonne cylindrique à piédestal la sphère terrestre étoilée portant obliquement en bandeau les signes du zodiaque ; de part et d'autre du piédestal, à D le marteau, la règle, le livre ouvert, à G la pierre cubique, le compas, l'équerre, le fil à plomb ; à l'exergue : FONDEE A LO . . DE PARIS EN 5776 LE F JALEY F . . [Jaley était graveur à la monnaie de Grenoble (1711-1757)], R/ trois triangles entremêlés au centre desquels on voit une figure chevelue rayonnante SI FONDIERIS INVENIES / LE CONTRAT SOC . . ET St ALEX . . REUNIS LE II^e J DU 12^e M 5805 30 m/m, arg.

Jeton de Loge Egyptienne : Sur un chapiteau d'acanthé le sphinx portant deux petits globes terrestres dans ses pattes G . . SPHINX 5804, R/ au centre un triangle en relief centré par un œil rayonnant SCIENCE AMITIE BIENFAISANCE, 25 m/m, arg.

Loges Anglaises de Bordeaux : Au-dessus d'un lion couché armoiries sur fond de gueules à un chevron et trois tours, écu timbré d'un heaume, au cimier un aigle éployé ; en bas à G le niveau d'eau, le fil à plomb, la scie, au-dessus un rameau d'acacia. LO . . ANGLAISE N° 204 OR . . DE BORDEAUX FONDEE EN 1732/ STERN PARIS, R/ triangle rayonnant avec le fil à plomb SAGESSE UNION CHARITE, 23 m/m, cuivre.

Loge Anglaise de Rochefort : au centre les mêmes armoiries que sur l'avvers du jeton précédent sommé d'une banderole et d'une étoile flamboyante à cinq branches portant en son centre G (grand architecte de l'univers), une règle et un porte crayon d'architecte croisés et maintenus par un ruban ; de part et d'autre demi couronne de rameaux d'acacia, R/ le même que sur le jeton précédent, 28 m/m, cuivre.

Loge de Rochefort. A/ compas et équerres opposés ACCORD PARFAIT O . . DE ROCHEFORT 5774, R/ dans une couronne de chêne JETON / DE PRESENCE / LIBERTE EGALITE FRATERNITE, 30 m/m, cuivre.

LE MONNAYAGE DE BRONZE DE L'ATELIER DE ROME

DU 25 JUILLET 306 A DECEMBRE 306

par J.J. CABARRÔT

Le second semestre de 306 et le premier de 307 furent agités. Principalement à l'atelier de Rome qui se trouvait au centre des événements. Il faut noter cependant que l'activité de cet atelier paraît assez ralentie depuis l'avènement de la troisième tétrarchie (25 juillet 306) et ne retrouvera son essor qu'avec les émissions de folles réduits (6/7 g. — été ou automne 307). Les folles de poids non réduit (± 10 g.) sont donc pour cette période très rares.

Un bref rappel des faits est nécessaire.

La troisième tétrarchie commence après la mort de Constance Chlore le 25 juillet 306, avec Galère et Sévère comme Augustes, Daza et Constantin comme Césars. Dioclétien et Hercule demeurent comme Seniores. Maxence, fils d'Hercule est mécontent car on le laisse à l'écart. Hercule lui-même intrigue. Toujours est-il que Maxence prend le pouvoir à Rome le 28 octobre 306 après un coup d'état réussi. En bons termes pour le moment avec son père et avec Constantin, ses relations sont par contre très tendues avec Galère et Sévère qui n'acceptent pas du tout cette situation.

Sévère, certainement poussé par Galère, envahit le territoire de Maxence (vraisemblablement début janvier 307), mais battu se rend à Hercule devant Ravenne (fin janvier ou début février). Il sera exécuté ultérieurement, dans le courant du mois de mai. Par la suite, Galère ne pouvant rester sur cet échec attaquera à son tour Maxence (avril 307), mais sera à son tour défait au cours de l'été.

Le monnayage de cette période pour Rome a été étudié successivement par Cathy E. KING (N.C. 1959), C.H.V. SUTHERLAND (R.I.C. VI, 1967) et A. JELOCNİK (The Centur Hoard, 1973). Bien entendu, on constate des divergences.

Pour ce qui concerne la troisième tétrarchie, tout le monde est bien d'accord. On trouve :

| | | |
|--------------------|-----------------|--------------------------|
| — Galère Auguste | avec la légende | IMP C MAXIMIANVS P F AVG |
| — Sévère Auguste | » | IMP C SEVERVS P F AVG |
| — Daza César | » | MAXIMINVS NOB CAES |
| — Constantin César | » | CONSTANTINVS NOB CAES |

avec la marque d'atelier $\overline{R\Delta P}$, S, T, Q (4 officines), et le revers tétrarchique SAC MON VRB AVGG ET CAESS NN. De leur côté, les seniors Dioclétien et Hercule ont un type de revers particulier et la même marque d'atelier avec S F dans le champ.

Il paraît certain qu'après le coup d'état du 28 octobre 306, Galère, Sévère et Daza disparaissent du monnayage. Selon KING et SUTHERLAND, l'émission suivante, datée de fin 306 / début 307, porte la marque $\frac{10}{\overline{R\Delta P}}$, pour :


| | | |
|--------------------|-----------------|--------------------------|
| — Hercule Auguste | avec la légende | IMP C MAXIMIANVS P F AVG |
| — Constantin César | » | CONSTANTINVS NOB CAES. |

On peut constater :

1) que cette émission pour Hercule porte la même légende que celle de Galère dans l'émission précédente. Mais le portrait caractéristique ne laisse aucun doute.

2) qu'Hercule n'est plus « Senior ».

3) que Maxence, bien qu'ayant émis de l'or et de l'argent à son nom dès sa prise de pouvoir, est totalement absent de ce monnayage, ce qui est difficilement explicable et totalement inexpliqué.

Cependant SUTHERLAND, tout comme C.E. KING, hésite (RIC VI, p. 371 note n° 3 — N.C. 1959, Rome, note n° 4), car il existe au musée d'Oxford une pièce d'Hercule (la confusion est impossible en raison du portrait) avec cete même légende et la marque , et il ne sait trop où la placer.

Dans son étude sur le trésor de Centur, JELOCNIK qui se trouve en présence de la même pièce (n° 233 du catalogue), croit à une émission supplémentaire portant la marque de la troisième tétrarchie et parallèle à celle au croissant. Il situe ces deux émissions en novembre/décembre 306, c'est-à-dire entre le coup d'état de Rome (28 octobre 306) et le début des hostilités contre Sévère (début janvier 307). On y retrouve bien sûr Constantin et Hercule seulement.

Il paraît difficile de trancher. Néanmoins, l'apparition d'un second exemplaire à l'effigie d'Hercule pourrait donner raison à JELOCNIK. Il serait donc souhaitable que les numismates s'intéressent à ce problème, un peu trop négligé jusqu'à maintenant.

La pièce présentée :

D/ CONSTANTINVS NOB CAES

Sa tête laurée à droite.

R/ SAC MON VRB AVGG ET CAESS NN 

Poids = 9,59 g.

a-t-elle été émise avant ou après le coup d'état du 28 octobre ? Il ne semble pas qu'en l'état actuel des choses il soit possible de répondre. Tout ce que l'on peut dire c'est qu'elle a été frappée entre le 25 juillet 306 et décembre 306.

TABLE DES MATIERES

| | Pages |
|---|-------|
| Activités et manifestations de la Société Archéologique | 5 |
| Compte-rendus des assemblées générales | 11 |
| M. GAUTHIER. La céramique estampée tardive au Musée du Vieux Bordeaux. La collection des Dames de France | 35 |
| P. ROUDIÉ. Statues mutilées provenant de l'église de Bouliac | 63 |
| D ^r Ch. LASSERRE. Un brûle-parfum fabriqué dans son atelier de Sèvres par le céramiste P.H. Boudon de Saint-Amans. Présentation commentée d'objets et de documents inédits | 69 |
| D ^r Ch. LASSERRE. Jacques Arago, dessinateur, voyageur, homme de lettres et polémiste. Son séjour à Bordeaux de 1823 à 1829 | 73 |
| E. DIETLIN. Une fabrique de toiles imprimées en Aquitaine à Beautiran (1802-1832) .. | 91 |
| Compte-rendus des séances du Groupe Jules Delpit | 99 |
| P. ROUDIÉ. Contrat d'association de deux imprimeurs de toile peinte à Bordeaux au XVII ^e siècle | 115 |
| P. ROUDIÉ. Commande d'un retable pour l'église de Rions | 117 |
| P. ROUDIÉ. Le tabernacle de la chapelle du couvent de l'Annonciade | 121 |
| P. COUDROY DE LILLE. Quelques pigeonniers en Langonnais et Réolais | 125 |
| P. COUDROY DE LILLE. Documents sur un hôtel particulier Bordelais | 131 |
| J. CAVIGNAC. Les comptes d'un marchand de pierre de Bayon (Gironde) 1737-1776 .. | 135 |
| D ^r CASTÉRA. Observations sur un livre-journal d'un marchand de modes en 1755 .. | 143 |
| E. GLOTIN. Un lotissement aux Chartrons à la fin du XVIII ^e siècle | 147 |
| D ^r Ch. LASSERRE. Le procès des potiers de terre de Sadirac contre J.J. Prévost, adjudicataire des fermes royales unies de France (1768-1774) | 153 |
| R. COUSTET. Expansion du néo-classicisme bordelais : travaux campagnards de Gabriel-Joseph Durand | 161 |
| Procès-verbaux des séances du cercle Bertrand Andrieu | 173 |
| J.J. CABARROT. Le monnayage de bronze de l'atelier de Rome du 25 juillet 306 4 décembre 306 | 197 |

Conformément à la tradition, la Société Archéologique de Bordeaux ne prend sous sa responsabilité ni les opinions émises, ni les analyses et synthèses développées par les auteurs des Mémoires insérés dans le Bulletin.

Elle interdit toute reproduction totale ou partielle de documents, sans son autorisation écrite.

Nouvelle adresse de la Société Archéologique de Bordeaux

Hôtel des Sociétés Savantes
1, place Bardineau
33000 Bordeaux
C. C. P. n° 306-80 - Bordeaux

Le directeur de la publication : Professeur P. ROUDIÉ.

Imprimerie G. Taris s.a., 20, rue Condillac - 33000 Bordeaux
Dépôt légal 2^e trimestre 1980

